



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

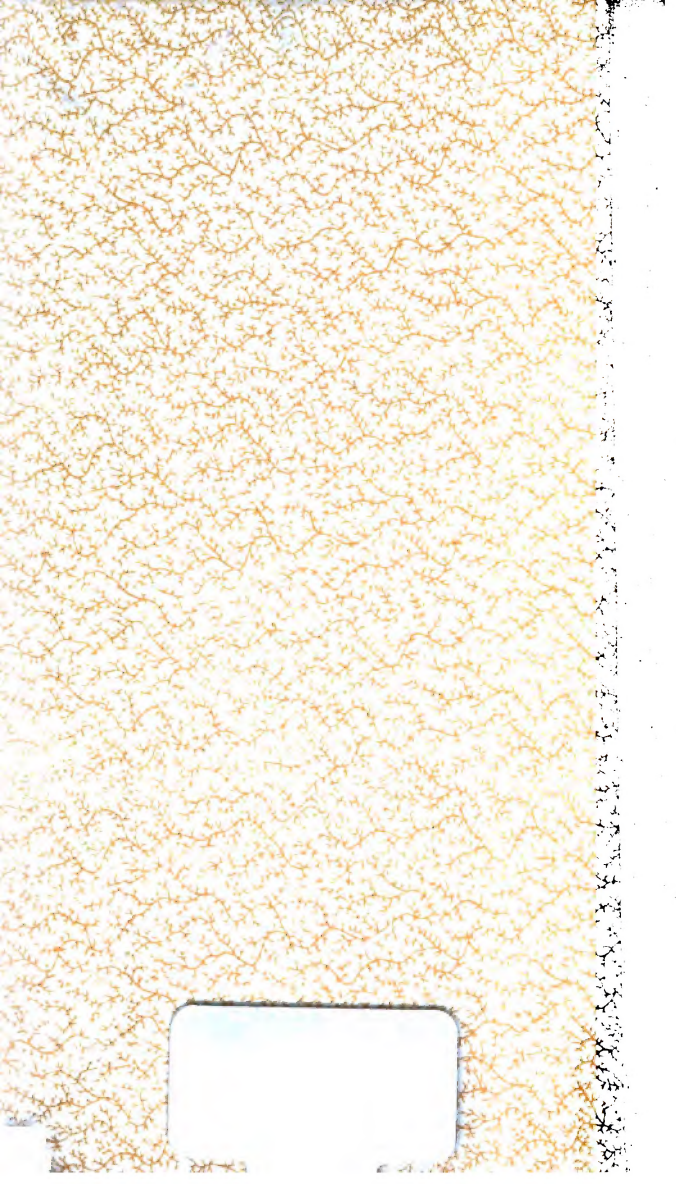
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

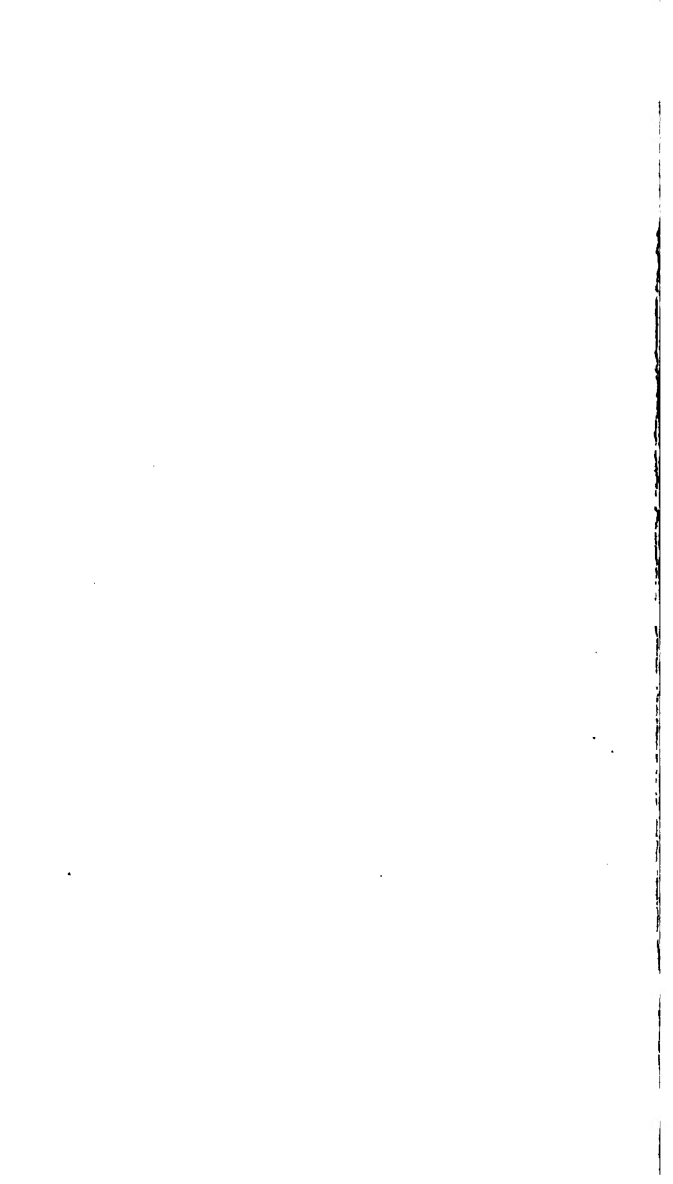
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

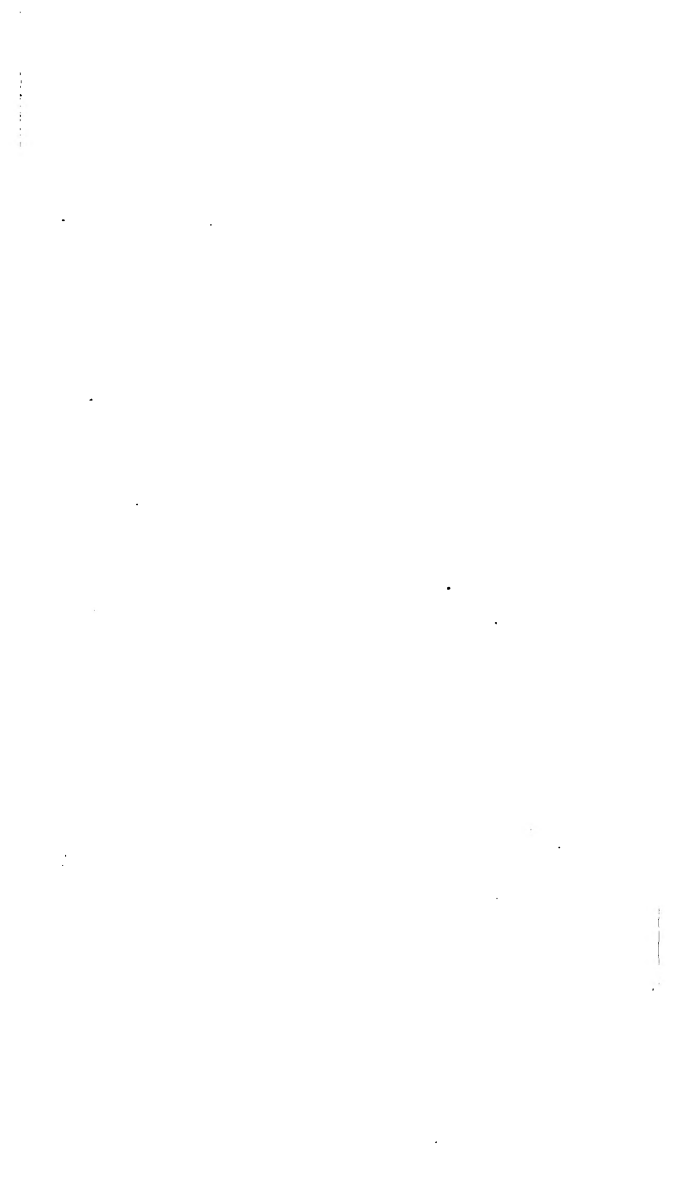


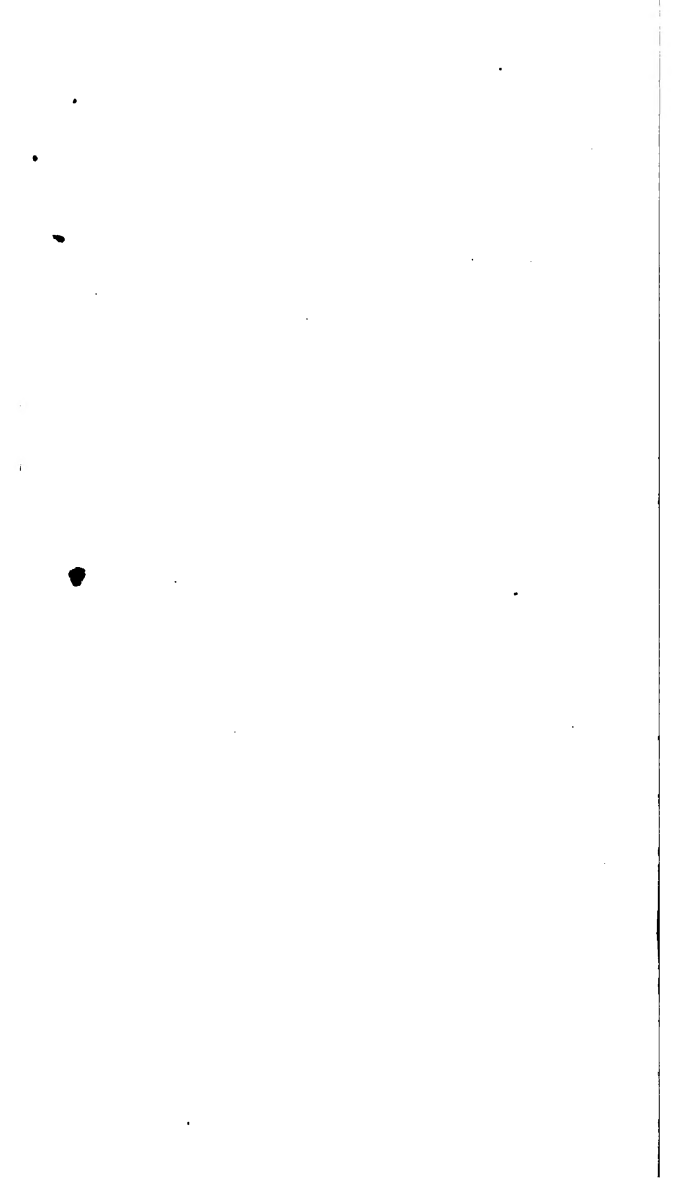
3 3433 02265530 6





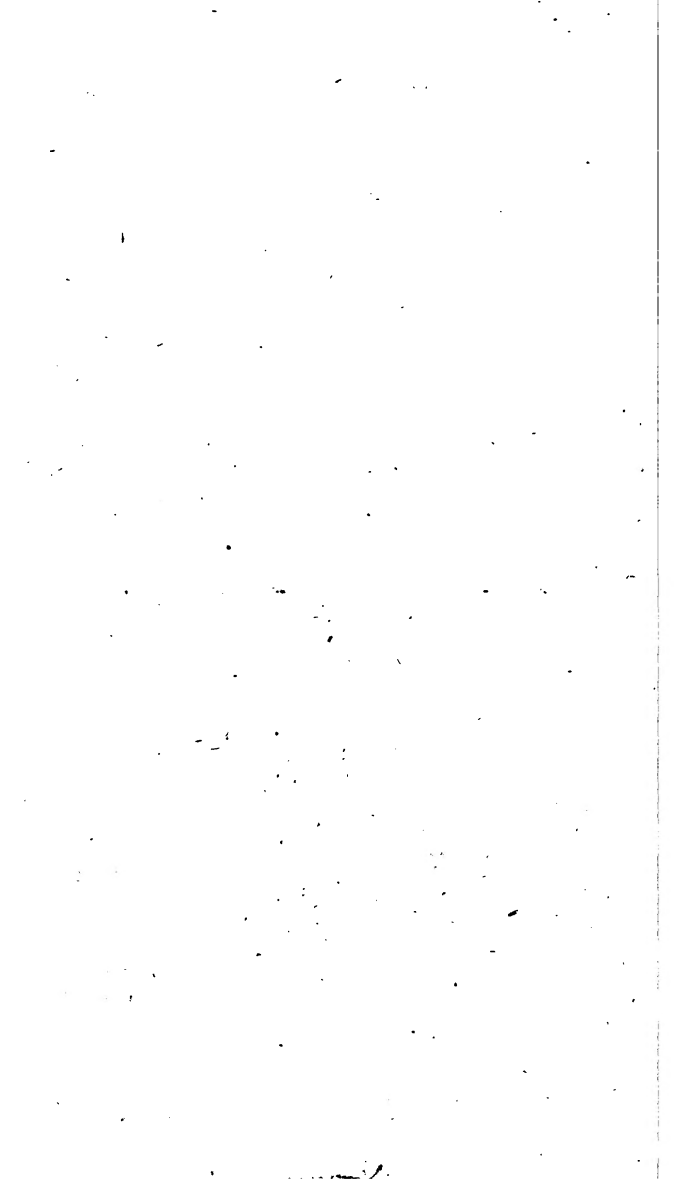






DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE

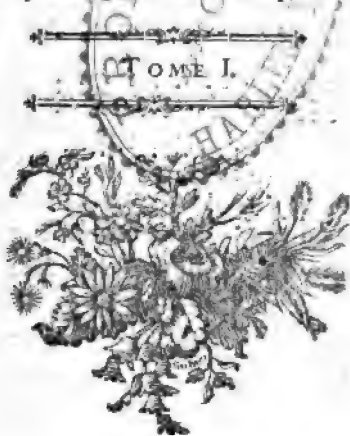


DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,
plus complète que toutes les précédentes.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.

1789.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous avons réuni sous le titre de *Dictionnaire Philosophique*, les Questions sur l'Encyclopédie, le Dictionnaire Philosophique réimprimé sous le titre de la Raison par alphabet, un Dictionnaire manuscrit intitulé l'Opinion en alphabet, les articles de M. de *Voltaire* insérés dans l'Encyclopédie ; enfin plusieurs articles destinés pour le Dictionnaire de l'Académie Française.

On a joint un grand nombre de morceaux peu étendus, qu'il eût été difficile de classer dans quelque une des divisions de cette Collection.

On trouvera nécessairement ici quelques répétitions ; ce qui ne doit pas surprendre, puisque nous réunissons des morceaux destinés à faire partie d'ouvrages différens. Cependant on les a évitées, autant qu'il a été possible de le faire, sans altérer ou mutiler le texte.





INTRODUCTION

A U X

QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE,

par des Amateurs. ()*

QUELQUES Gens-de-lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs, & non docteurs. Ils doutent sur-tout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précède était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage, qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée, que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des

(*) Voyez l'AVERTISSEMENT des Éditeurs.

Diâ. Philos. To. I.

A

2. INTRODUCTION.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires , dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui se considèrent que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

INTRODUCTION.

9

les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens-de-lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus , & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites , qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie , dès que le 1^{er} tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais ; on les prit pour des forciers , on saisit juridiquement leurs livres , on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

2 INTRODUCTION.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considèrent que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires ont gagné environ cinq cents pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

INTRODUCTION.

9

les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens - de - lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus , & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites , qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejeta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie , dès que le 1^{er} tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais ; on les prit pour des forciers , on saisit juridiquement leurs livres , on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

2. INTRODUCTION.

Théologiens même ont embelli & forifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires , dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considèrent que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires ont gagné environ cinq cents pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

INTRODUCTION.

9

les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens-de-lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus , & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublèrent pas. Quelques Jésuites , qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie , dès que le 1^{er} tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais ; on les prit pour des forciers , on saisit juridiquement leurs livres , on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

2. INTRODUCTION.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires , dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considèrent que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires ont gagné environ cinq cents pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

INTRODUCTION.

9

les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , vénérables gens - de - lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus , & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites , qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejeta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie , dès que le 1^{er} tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais ; on les prit pour des forciers , on saisit juridiquement leurs livres , on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

2. INTRODUCTION.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires , dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considèrent que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires ont gagné environ cinq cents pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

INTRODUCTION.

9

les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens-de-lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus , & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites , qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie , dès que le 1^{er} tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais ; on les prit pour des forçiers , on saisit juridiquement leurs livres , on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

2. INTRODUCTION.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considèrent que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires ont gagné environ cinq cents pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

INTRODUCTION.

9

les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens-de-lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus , & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites , qui étaient en possession d'écrire sur la rhéologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie , dès que le 1^{er} tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais ; on les prit pour des forciers , on faisait juridiquement leurs livres , on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Un maître d'école, connu alors dans Paris (*), ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent bouffissonnaire, se chargea au nom de ses confrères de déléguer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion, & l'Etat. Cet homme avait joué quelque temps sur le théâtre des marionnettes de St. Médard, & avait poussé la fripponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix, & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 Mars 1747, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Gilles; en présence de cent bouffissonnaires: ce fut cet homme qui finit pour délateur; il fut à-la-fois l'organe des joutaotistes de Trévoux, des bateliers de St. Médard, & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils disaient un jour. *Voyez, disait-on, la mutine: le premier tome est plein de renvois aux derniers, donc c'est dans les derniers que sera tout le venin. Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.*

L'Encyclopédie fut imprimée sur cette divination; mais enfin la raison l'emporta. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de la *Sagesse de Chiron*, de la fameuse histoire composée par le sage de *Eban*, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'étonique,

(*) Abraham Chaumetz.

INTRODUCTION.

de la gravitation , de l'insensibilité. Tout cela fut condamné d'abord , & reçu ensuite avec la reconnoissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école , & là il peut se faire-crucifier , s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie , ni séduire des Magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents , & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes-de-génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage , s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on en a déjà commencé des éditions , nous avons cru-devoir présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand Dictionnaire , ou qui peuvent souffrir quelques additions , ou qui ayant été insérés par des mains étrangères , n'ont pas été traités selon les vues des Directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai , dont ils pourront prendre & corriger ou laisser les articles , à leur gré , dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur offrons ; elles ne mériteroient d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains , & c'est alors qu'elles pourront recevoir la vie.



A V E R T I S S E M E N T

D E L A C O L L E C T I O N

Intitulée: L'OPINION EN ALPHABET. (*)

QUO S oportet redargui, qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ: « Il faut fermer la bouche à ceux qui renversent toutes les familles, enseignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enseigner. » (Epître de *St Paul* à *Tite*, chap. I, v. 11.)

Cet Alphabet est extrait des ouvrages les plus estimés qui ne sont pas communément à la portée du grand nombre ; & si l'auteur ne cite pas toujours les sources où il a puisé, comme étant assez connues des doctes, il ne doit pas être soupçonné de vouloir se faire honneur du travail d'autrui, puisqu'il garde lui-même l'anonyme, suivant cette parole de l'Evangile : « Que votre main gauche ne sache point ce que fait votre droite. (a) »

(*) Voyez l'Avertissement des Éditeurs.

(a) *Saint Matthieu*, chap. VI, v. 3.





D I C T I O N N A I R E

P H I L O S O P H I Q U E.

A

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César du Marfais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque*, qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauraguais*, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la Nation Française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un Ministre d'Etat encourager les talens dans l'indigence, & demander

le secret. *Colbert* les récompensait, mais avec l'argent de l'Etat; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle (*) ont donné leur propre bien; & par-là ils sont au-dessus de *Fouquet*, autant que par leur naissance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre A, qui a été si bien traitée par feu M. *du Marfais*, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*; & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.: la raison n'en est-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle, autant qu'on le peut? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai*? Nous disions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*: lorsqu'enfin on adoucit ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères, & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire-rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics: mais comme

(*) M. le Duc de Choiseul.

la coutume vicieuse de rimer pour les yeux , & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poètes se crurent obligés de faire-rimer *françois* à lois, rois, exploits; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce-de-vers de *Pierre Corneille*, sur le passage du Rhin, assez peu connue:

Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu ! si toutefois

Quelque chose pouvoit effrayer des *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous *François I*, pouvoit par un o; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *français*.

Dans le tems que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait :

Qu'il s'en prenne à la muse allemande en *françois*;

Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin débarrassés de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *St François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyais*; & si vous prononciez *je croyais*, en faisant sentir les deux *e*, personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc, en ménageant nos oreilles, ne ménagez-vous pas aussi nos yeux à pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare.

Vous enseignez la langue française à un étranger : il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'offroyais*, *j'employais* ; il vous demande pour quoi vous adoucissez la prononciation de la dernière syllabe, & pourquoi vous n'adoucissez pas la précédente ; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas, *je crayais*, *j'employais*, &c. ?

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grâce & de variété à faire succéder une diphthongue à une autre. La dernière syllabe, lui dites-vous, dont le son reste dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuse que les autres ; & c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes, qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture, comme vous m'en avertissez dans la conversation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarrassez beaucoup, lorsque vous orthographiez d'une façon, & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, sans contredit, sont celles où les mêmes syllabes portent toujours une prononciation uniforme ; telle est la langue italienne. Elle n'est point hérissée de lettres qu'on est obligé de supprimer ; c'est le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* se prononce *ankicher* ? & quel étranger imaginera que *pson*, *Laon*, se prononcent en français *pan* & *Lan* ? Les Italiens se font défaits de la lettre *h* au commencement des mots, parce qu'elle n'y avait aucun son, & de la lettre *x* entièrement, parce qu'ils ne la prononcent plus : que

ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture est la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *suédois*; comment devinerais-je cette différence, si je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi, en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *e* à l'un, & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troisième personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans-doute, qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre, & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

Hodiè que manent vestigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé. Plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase, *la différence qu'il y a*, *la distance qu'il y a entr'eux*; est-il rien de plus languissant à-la-fois & de plus rude? n'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement *la distance*, *la différence*, *entr'eux*? à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas sur-tout éviter le concours de deux

a ? il va à Paris ; il a Antoine en aversion. Trois & quatre a sont insupportables ; il va à Amiens, & de-là à Arques.

La poésie française proscriit ce heurtement de voyelles :

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,

Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet échoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens, que les Latins étaient soigneux d'éviter. *Pétrarque* ne fait nulle difficulté de dire :

Muove sì il vecchiar el canuto e bianca,

Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.

L'*Arioste* a dit :

Non fa quel che fa Amor...

Doveva fortuna alla christiana fede...

Tanto girò che venne a una riviera...

Altra avventura al buon Rinaldo accade...

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a, e, i, o, u*. Le latin, qui possède une infinité de terminaisons, ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue française est encore en cela plus circonspecte & plus sévère que la latine. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle ; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque détordre de l'esprit,

Anna amen capio,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Aegeo.

Homère, il est vrai, ne s'affujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & sur-tout des A ; les finesse de l'art n'étaient pas encore connues de son tems, & *Homère* était au-dessus de ces finesse : mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que *Boileau* recommande dès le premier chant de l'Art poétique.

La lettre A, chez presque toutes les nations, devint une lettre sacrée, parce qu'elle était la première : les Egyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres : de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier'alpha* ; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* signifèrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la Cabale & de plus d'une mystérieuse démençe.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique ; jugez quelle foule de connaissances secrètes cela produisit : *a, b, c, d, e, f, g*, étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres ; & un acrosthiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.



A B C , O U A L P H A B E T.

SI *M. du Marfais* vivait encore , nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les savans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie , de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne signifie autre chose que *A B* , & *A B* ne signifie rien , ou tout au plus il indique deux sons ; & ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha* ; l'un est le premier , l'autre le second , & on ne fait pas pourquoi.

Or , comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les sciences ? La connaissance des nombres , l'art de compter , ne s'appelle point *un-deux* ; & le rudiment de l'art d'exprimer les pensées , n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire ; ceux qui possèdent la langue arabe , dont je n'ai pas la plus légère notion , pourront m'apprendre si cette langue qui a , dit-on , quatre-vingts mots pour signifier un cheval , en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne fais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (a) , que cette nation s'est toujours donné deux mots pour exprimer le catalogue , la liste des caractères de sa langue ; l'un est *ho-tou* , l'autre *hai-*

(a) Un volume de l'Hist. de la Chine , de *Duhalde*.

pien : nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. Sènèque le philosophe se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabeticos*. Or, cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée le peuple lettré par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aisé ; & les Egyptiens, en qualité d'interprètes des Dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec son correspondant : « Non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reste un *ra* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes. »

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard ; ils avaient la Mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial ; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés , & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu , comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands , dont on fit depuis des demi-dieux , allèrent établir à Colchos un commerce de pelletterie qu'on appela *la toison d'or* , ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées , qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis , & dont j'espère qu'ils secoueront le joug , grâce à l'Impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable (je ne dis pas très-vrai ; DIEU m'en garde) que ni Tyr , ni l'Egypte , ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée , ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens , ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate , avaient , par exemple , communiqué leur méthode aux Chinois , il en resterait quelques traces ; ils auraient les signes des vingt-deux , vingt-trois , ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue ; & ils en ont , nous dit-on , quatre-vingt mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-

neuf mille neuf cents soixante & seize fois plus savante & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence , qu'ils écrivent de haut en bas , & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite à gauche ; les Grecs & nous , de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares , indiens , siamois , japonais , vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples , en y joignant même les Hottentots & les Cafres , prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous , parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel , ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude , discordante , insupportable , & de cette chanteuse un dessus de rossignol , est si imperceptible , qu'aucun anatomiste ne peut l'apprécier. C'est la cervelle d'un sot , qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs , nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse-Syrie ; ils avaient un gosier plus flexible ; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles , de consonnes , & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude , grossier ; c'étaient des *Shafiroth* , des *Astaroth* , des *Shabaoth* , des *Chammaim* ,

des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire-enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith: les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraïm qui est l'Egypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiômes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne

A B C , O U A L P H A B E T .

fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de la **gue primitive**, & d'alphabet primitif, que de chèn primitifs, & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue-mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré q c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on pe fort bien , sans offenser les habitans de Kimper & Samarie , n'admettre aucune langue-mère.

Ne peut-on pas , sans offenser personne , supp ser que l'alphabet a commencé par des cris & d exclamations ? Les petits enfans disent d'eux-même *hu he* , quand ils voient un objet qui les frappe *hi hi* quand ils pleurent ; *hu hu* , *hou hou* , quand i se moquent ; *aïe* quand on les frappe ; & il ne fai pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le r d'Egypte *Psammeticus* (qui n'est pas un mot égyptien) fit-élever pour savoir quelle était la lang primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient to deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles , au naturelles aux enfans que le coassement l'est a grenouilles , il n'y a pas si loin qu'on croirait à alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à l enfant l'équivalent de *viens* , *tiens* , *prends* , *tais-t* *approche* , *va-t-en* : ces mots ne sont présentatifs rien , ils ne peignent rien ; mais ils se font enten avec un geste.

De ces rudimens informes , il y a un chemin mené pour arriver à la syntaxe. Je suis effra quand je songe que de ce seul mot *viens* , il f

parvenir un jour à dire : *Je serais venu , ma mère , avec grand plaisir , & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers , si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse , & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il semble à mon imagination étonnée, qu'il a fallu des siècles pour ajuster cette phrase , & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire , ou de tâcher de dire , comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde , père , mère , jour , nuit , terre , eau , boire , manger , &c. ; mais il faut éviter le ridicule , autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à-la-fois les noms des choses , leur nombre , les dates des événemens , les idées des hommes devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Chaldéens , les Syriens , les Egyptiens , attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres , & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes , & qu'ils avaient en eux une force , une vertu secrète. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature ; que celui qui exprimait *ange* , était angélique ; que celui qui donnait l'idée de Dieu , était divin. Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie : point d'opération magique sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences devint celle de toutes les erreurs ; les Mages de tous les pays s'en

servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles devint le plus profond des mystères, & souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de Dieu, chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on faisait-tomber un homme roide-mort.

St Clément d'Alexandrie rapporte (b) que *Moïse* fit mourir sur-le-champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui soufflant ce nom dans l'oreille ; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. *St Clément* d'Alexandrie est exact, il cite son auteur ; c'est le Tâvant *Artapan* : qui pourra récuser le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain que cette profonde science de l'erreur, née chez les Africains avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit sur-tout expressément : (c) « si en invo-
» quant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme
» le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, on fera,
» par ces noms, des choses dont la nature & la
» force sont telles, que les démons se soumettent
» à ceux qui les prononcent ; mais si on le nom-
» me d'un autre nom, comme Dieu de la mer bruyan-

(b) *Stromates ou Tapissieries*, liv. I.

(c) *Origène contre Celse*, n°. 202.

» *te*, Dieu supplantateur, ces noms seront fans vertu :
 » le nom d'*Israël*, traduit en grec, ne pourra rien opé-
 » rer ; mais prononcez-le en hébreu, avec les au-
 » tres mots requis, vous opérerez la conjuration. »

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables :
 « Il y a des noms qui ont naturellement de la ver-
 » tu, tels que sont ceux dont se servent les Sages
 » parmi les Égyptiens, les Mages en Perse, les Brach-
 » manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'est
 » pas un art vain & chimérique, ainsi que le pré-
 » tendent les Stoïciens & les Epicuriens : le nom de
 » *Sabaoth*, celui d'*Adonai*, n'ont pas été faits pour
 » des êtres créés ; mais ils appartiennent à une théo-
 » logie mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; de-
 » là vient la vertu de ces noms, quand on les ar-
 » range & qu'on les prononce selon les règles, &c. »

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique, qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de calo possunt deducere lunam.

On fait, avec des mots, tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les con-
 naissances de l'homme & de toutes ses sottises.



A B B A Y E.

SECTION PREMIERE.

C'EST une communauté religieuse , gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé , *abbas* en latin & en grec , *abba* en syrien & en chaldéen , vint de l'hébreu *ab* , qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par orgueil ; c'est pourquoi JESUS disait à ses disciples : (a) « N'appellez personne sur la terre votre père , car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux. »

Quoique *St Jérôme* se soit fort emporté contre les moines de son tems (b) , qui , malgré la défense du Seigneur , donnaient ou recevaient le titre d'abbé , le fixième concile de Paris (c) décide que , si les abbés sont des pères spirituels , & s'ils engendrent au Seigneur des fils spirituels , c'est avec raison qu'on es appelle abbés.

D'après ce décret , si quelqu'un a mérité le titre d'abbé , c'est assurément *St Benoît* , qui , l'an 529 , fonda sur le mont Cassin , dans le royaume de Naples , sa règle si éminente en sagesse & en discrétion , & si grave , si claire , à l'égard du discours & du style. Ce sont les propres termes du pape *St Grégoire* , (d) qui ne manque pas de faire mention du privilège singulier dont DIEU daigna gratifier ce saint fondateur : c'est que tous les Bénédictins qui meurent au mont Cassin sont sauvés. L'on ne doit donc

(a) *Math.* chap. 23. v. 9. (c) *Liv.* I, chap. 27.

(b) *Liv.* II. sur l'Épît. aux Galates (d) *Dialog.* liv. II, chap. VIII.

pas être surpris que ces moines comptent seize mille Saints canonisés de leur ordre. Les Bénédictines prétendent même qu'elles sont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne, qu'elles appellent *les coups de St Benoît*.

On peut bien croire que ce saint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le salut de ses disciples. En conséquence, le samedi 21 Mars 543, veille du dimanche de la Passion, qui fut le jour de sa mort, deux moines, dont l'un était dans le monastère, l'autre en était éloigné, eurent la même vision. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient depuis le monastère jusqu'au ciel. Un personnage vénérable y paraissait, qui leur demanda pour qui était ce chemin ? ils dirent qu'ils n'en savaient rien. C'est, ajouta-t-il, par où *Benoît*, le bien-aimé de DIEU, est monté au ciel.

Un ordre dans lequel le salut était si assuré s'étendit bientôt dans d'autres Etats, dont les souverains se laissaient persuader (e) qu'il ne s'agissait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami ; & qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes, les crimes les plus énormes, par des donations en faveur des Eglises. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Gestes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis près Paris, (f) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU ; & qu'un S. Hermite nommé *Jean*, qui demeurait sur les côtes de la Mer d'Italie, vit

(e) *Meyerai*, tome I, pag. 225. (f) Chap. XLVII.

son ame enchainée dans une barque , & des Diables qui la rouaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna ; que *St Denis* avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux , précédé des éclairs & de la foudre , & qu'ayant mis en fuite ces malins esprits , & arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné , il l'avait portée au Ciel en triomphe.

Charles-Martel au contraire fut damné en corps & en ame , pour avoir donné des abbayes en récompense à ses capitaines , qui , quoique laïques , portèrent le titre d'abbés , comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbeses , & possédèrent des abbayes de filles. Un saint évêque de Lyon nommé *Eucher* , étant en oraison , fut ravi en esprit , & mené par un Ange en enfer , où il vit *Charles-Martel* , & apprit de l'Ange que les Saints dont ce prince avait dépouillé les Eglises , l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. *St Eucher* écrivit cette révélation à *Boniface* , évêque de Maïence , & à *Fulrad* , archichapelain de *Pepin le bref* , en les priant d'ouvrir le tombeau de *Charles-Martel* , & de voir si son corps y était. Le tombeau fut ouvert ; le fond en était tout brûlé , & on n'y trouva qu'un grand serpent qui en sortit avec une fumée puante.

Boniface (g) eut l'attention d'écrire à *Pepin le bref* & à *Carloman* toutes ces circonstances de la damnation de leur père ; & *Louis* de Germanie s'étant emparé , en 858 , de quelques biens ecclésiastiques , les Evêques de l'assemblée de Créci lui rappellèrent

(g.) *Mexeral* , tome I , page 351.

Dict. Philos. Tom. I.

B

dans une lettre toutes les particularités de cette terrible histoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

St Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait pareillement eu révélation, que tous ceux qui recevraient l'habit de sa main, seraient sauvés. Cependant le pape *Urbain II*, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Cassin le titre de chef de tous les monastères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monastique s'est répandue du sein de *Benoît* comme d'une source de paradis, l'empereur *Lothaire* lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monastère du mont Cassin la prééminence de pouvoir & de gloire sur tous les monastères qui sont ou qui seront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Paschal II, dans une bulle de l'an 1113, adressée à l'abbé du mont Cassin, s'exprime en ces termes : « Nous décernons que vous, ainsi que tous vos successeurs, comme supérieur à tous les abbés, vous ayez séance dans toute assemblée d'Evêques ou de Princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. » Aussi l'abbé de Cluni ayant osé se qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du Pape décida que cette distinction appartenait à l'abbé du mont Cassin ; celui de Cluni se contenta du titre d'*abbé cardinal* qu'il obtint depuis de *Calixte II*, &

que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres se sont ensuite arrogé.

Le pape Jean XX, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Cassin le titre d'Evêque, dont il fit les fonctions jusqu'en 1367; mais Urbain V ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule simplement dans les actes : *Patriarche de la sainte religion, Abbé du saint monastère de Cassin, chancelier & grand-chapelain de l'Empire Romain, Abbé des abbés, chef de la hiérarchie Bénédictine, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour, & de la province maritime, prince de la paix.*

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Cassin, dans une maison spacieuse, où tous les passans, depuis le Pape jusqu'au dernier mendiant, sont reçus, logés, nourris, & traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes, qui sont quelquefois au nombre des trois cents. St Ignace, en 1538, y reçut l'hospitalité; mais il fut logé sur le mont Cassin, dans une maison nommée l'albanette, à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut; ce qui fait-dire à un Dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la Tourterelle de l'ame*, « qu'Ignace habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que comme un autre Moïse & un autre législateur, il y fabriqua les secondes tables des lois religieuses qui ne le cèdent en rien aux premières. »

A la vérité, ce fondateur des Jésuites ne trouva

pas dans les Bénédictins la même complaisance que *Saint Benoît*, à son arrivée au mont Cassin, avait éprouvée de la part de *St Martin* hermite, qui lui céda la place dont il était en possession, & se retira au mont Marisque proche de la Carniole; au contraire, le bénédictin *Ambroise Cajetan*, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu révéndiquer les Jésuites à l'ordre de *St Benoît*.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à *St Basile*, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article *QUÊTE*, les réguliers ne l'ont pas toujours été. Quant au clergé séculier, voici comment en parlait *St Cyprien* dès le troisième siècle. (h) Plusieurs Evêques, au lieu d'exhorter les autres & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de DIEU, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leurs peuples, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim; il voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 817, s'exprime ainsi: (i) « Nous voulons connaître les devoirs des

(h) *De lapsis.*

(i) *Capit. interrog.* page 478. tome VII, conc. page 184.

» **Ecclesiastiques**, afin de ne leur demander que ce
 » **qui leur est permis**, & qu'ils ne nous demandent
 » **que ce que nous devons accorder**. Nous les prions
 » **de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent**
 » **quitter le monde**, & en quoi l'on peut distinguer
 » **ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent** ;
 » **Si c'est seulement en ce qu'ils ne portent point les**
 » **armes & ne sont pas mariés publiquement ? Si ce-**
 » **lui-là a quitté le monde**, qui ne cesse tous les jours
 » **d'augmenter ses biens par toutes sortes de moyens** ;
 » **en promettant le paradis & menaçant de l'enfer**,
 » **& employant le nom de DIEU ou de quel-**
 » **que Saint, pour persuader aux simples de se dé-**
 » **pouiller de leurs biens**, & en priver leurs héri-
 » **riers légitimes**, qui, par-là réduits à la pauvreté,
 » **se croient ensuite les crimes permis**, comme le
 » **larcin & le pillage ? Si c'est avoir quitté le mon-**
 » **de, que de suivre la passion d'acquérir jusqu'à cor-**
 » **rompre par argent de faux-témoins pour avoir le**
 » **bien d'autrui**, & de chercher des avoués & des pré-
 » **vôts cruels, intéressés, & sans crainte de DIEU ? »**

Enfin, l'on peut juger des mœurs des réguliers par
 une harangue de l'an 1493, où l'abbé *Tritème* dit à
 ses confrères : « Vous, Messieurs les abbés, qui êtes
 des ignorans & ennemis de la science du salut, qui
 passez les journées entières dans les plaisirs impu-
 diques, dans l'ivrognerie & dans le jeu, qui vous
 attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous à
 DIEU & à votre fondateur *St Benoît* ? »

Le même abbé ne laisse pas de prétendre que de

droit (k) la troisième partie de tous les biens des Chrétiens appartient à l'ordre de *St Benoît*, & que s'il ne l'a pas, c'est qu'on la lui a volée. Il est si pauvre, ajoute-t-il, pour le présent, qu'il n'a plus que cent millions d'or de revenu. *Tritême* ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts; mais comme il ne comptait de son tems que quinze mille abbayes de Bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille, il est clair par la règle de proportion que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, sans les funestes progrès de l'hérésie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre *Léon X* & *François I*, le Roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume, le plus grand nombre est donné en commendé à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment, en 1694, au docteur *Grégori* qui prenait l'abbé *Gallois* pour un bénédictin : (l) « Le bon Père s'imagine que nous sommes revenus à ces tems fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait. »

S E C T I O N I I.

CEUX qui fuient le monde, sont sages : ceux qui se consacrent à Dieu, sont respectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une si sainte institution.

(k) *Fra-Paolo*, Traité des bénéfices, page 31.

(l) Transactions philosophiques.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Egypte, *idiotsi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils firent *nientô* / corps ; ce qui est le contraire de *solitaire*, & qui n'est pas *idiot* dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se fesoit à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'Eglise. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparable des grands empires. Chaque société de moines choisit son père, son *abba*, son abbé ; quoiqu'il soit dit dans l'Evangile, *N'appellez personne votre père*.

Ni les abbés, ni les moines, ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St Basile d'abord moine, puis évêque de Césarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième siècle. Cette règle de *St Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Basile* ; ils furent par-tout riches ; ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre, lorsqu'au sixième siècle *St Benoît* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St Grégoire le grand* assure dans ses Dialogues (m) que DIEU lui accorda un privilège spécial, par lequel tous les Bénédictins qui mourraient

(m) Liv. II, chap. VIII.

au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du monde. *Paschal II* lui donna le titre d'*Abbé des abbés*. Il s'intitula *patriarche de la sainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix, &c. &c. &c. &c. &c.*

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas long-tems, une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: « Les abbés princes de Kempten, El-
» vengen, Eudertl, Murbach, Berglesgaden, Vif-
» lembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres
» abbés qui ne sont pas princes, jouissent ensemble
» d'environ neuf cents mille florins de revenus, qui
» sont deux millions cinquante mille livres de votre
» France au cours de ce jour. De-là je conclus que
» JESUS-CHRIST n'était pas si à son aise qu'eux. »

Je lui répondis: « Monsieur, vous m'avouerez
» que les Français sont plus pieux que les Allemands,
» dans la proportion de quatre & seize quarante-
» unièmes à l'unité; car nos seuls bénéfices confisto-
» riaux de moines, c'est-à-dire, ceux qui payent des
» annates au Pape, se montent à neuf millions de ren-
» te, à quarante-neuf livres dix sous le marc avec le
» remède; & neuf millions sont à deux millions cin-
» quante mille livres, comme un est à quatre &
» seize quarante-unies. De-là je conclus qu'ils ne
» sont pas assez riches, & qu'il faudrait qu'ils en
» eussent dix fois davantage. J'ai l'honneur d'être,
» &c. »

Il me répliqua par cette courte lettre : « Mon cher
 » Monsieur, je ne vous entends point ; vous trouvez
 » sans-doute, avec moi, que neuf millions de votre
 » monnaie sont un peu trop pour ceux qui font vœu
 » de pauvreté ; & vous souhaitez qu'ils en aient qua-
 » tre-vingt-dix ; je vous supplie de vouloir bien m'ex-
 » pliquer cette énigme. »

J'eus l'honneur de lui répondre sur-le-champ :
 « Mon cher Monsieur, il y avait autrefois un jeune-
 » homme à qui on proposait d'épouser une femme
 » de soixante ans, qui lui donnerait tout son bien
 » par testament : il répondit qu'elle n'était pas assez
 » vieille. » L'Allemand en a fait mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 (n) on proposa dans
 le conseil de *Henri III* roi de France, de faire éri-
 ger en commendes séculières toutes les abbayes de
 moines, & de donner les commendes aux officiers
 de la cour & de son armée : mais comme il fut de-
 puis excommunié & assassiné, ce projet n'eut pas
 lieu.

Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, vou-
 lut en 1750 établir des pensions sur les bénéfices
 en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St
 -Louis ; rien n'était plus simple, plus juste, plus uti-
 le ; il n'en put venir à bout. Cependant sous *Louis*
XIV, la princesse de *Conti* avait possédé l'abbaye
 de St Denis. Avant son règne, les séculiers pos-
 sèdent des bénéfices, le duc de *Sully* huguenot avait
 une abbaye.

Le père de *Hugues-Capet* n'était riche que par ses
 - (n.) *Chopin, de sacrâ politiâ, lib. VI.*

abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus-plaisirs, *Ogine*, mère de *Louis d'Outremer*, quitta son fils, parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon, pour la donner à sa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'est toujours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

A B B É.

OU allez-vous, monsieur l'abbé ? &c. Savez-vous bien qu'abbé signifie père ? Si vous le devenez, vous rendez service à l'Etat; vous faites la meilleure œuvre sans-doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes monsieur l'abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit-collet, un manteau-court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils éleuaient. L'abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifient, avec le tems, des choses différentes ! L'abbé spirituel était un pauvre, à la tête de plusieurs autres pauvres : mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis deux cents, quatre

cents mille livres de rente; & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain ! on l'a déjà dit, il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de monsieur l'abbé.

Mais j'entends messieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui disent : « Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne serons-nous pas princes ? les évêques le font bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous ; ils se sont enrichis, ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : laissez-nous les imiter autant que nous pourrons. »

Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare. Vous avez profité des tems d'ignorance, de superstition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages, & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux : tremblez que le jour de la raison n'arrive !



A B E I L L E S.

LES abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine , en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue; paisiblement dans la ruche qui leur est destinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré: elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui

pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes , des reines , des esclaves nommés *bourdons* , & des servantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien , d'ailleurs grand observateur , inventa il y a quelques années les fours à poulets , inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte ; on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine , mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété ces inventions ; il est venu un homme qui , étant possesseur de six cents ruches , a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse, qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon*, qui ne se pique de rien , qui écrit très-f simplement , mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi ; il en fait plus que monsieur le prieur de *Jonval* & que monsieur le comte du *Spettacle de la nature* ; il a examiné ses abeilles pendant vingt années ; il nous assure qu'on s'est moqué de nous , & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette

race royale, & qui président aux ouvrages; il les a vus, il les a dessinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son sérail.

Il y a ensuite la race des bourdons, qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. (1) Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment, en effet, la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant j'ai souvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ses suivantes, sur son bras nu. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un essaim qui sortait de la mère-ruche, sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des essaims entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs

(1) Les ouvrières ne sont point mâles & femelles. Les abeilles appelées reines sont les seules qui pondent. Des naturalistes ont dit avoir observé que les bourdons ne fécondaient les œufs que l'un après l'autre, lorsqu'ils sont dans les alvéoles, ce qui expliquerait pourq. les ouvrières souffrent dans la ruche ce grand nombre de bourdons. Voyez les *Singularités de la nature*, où l'on retrouve une partie de cet article. (Vol. de physique.)

de son réms. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que , lorsqu'elles vont butiner les fleurs , il y en ait quelques-unes de plus diligentes ; mais qu'il y ait une vraie royauté , une cour , une police , c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les bœliers , les taureaux à des rois , parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier : cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le bœlier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour , c'est dans un coq ; il appelle ses poules , il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec ; il les défend , il les conduit ; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit État ; il ne s'éloigne jamais de son fœrail. Voilà une image de la vraie royauté ; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à Salomon ; qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre , & qui sont plus sages que les Sages : les Fourmis , petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson ; le Lièvre , peuple faible qui couche sur des pierres ; la Sauterelle , qui n'ayant pas de rois , voyage par troupes ; le Léopard , qui travaille de ses mains , & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles , qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres , qui ne couchent point sur la pierre ;

& des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace vient de faire-éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croît, il se développe dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie; il n'en sort que pour aller sucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd souvent des essaims lorsqu'ils sont chassés de la mère-ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée elle sera très-utile: mais dans le gouvernement des animaux domestiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tous tems les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables, à la poésie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois

Parurent bien gouvernées;

Et leurs travaux & leurs rois

Les rendirent fortunés.

Quelques avides-bourdons

Dans les ruches se glisèrent.

Ces bourdons ne travaillèrent,

Mais ils firent des sermons.

Ils dirent dans leur langage:

« Nous vous promettons le ciel;

» Accordez-nous en partage
 » Votre cire & votre miel. »
 Les abeilles , qui le crurent ,
 Sentirent bientôt la faim ;
 Les plus sottes en moururent.
 Le roi d'un nouvel effaim
 Les secourut à la fin.
 Tous les esprits s'éclairèrent ;
 Ils sont tous désabusés ;
 Les bourdons sont écrasés,
 Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume , nul Etat , dit-il , ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames , plus de belles manufactures de soie , plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice , les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie , l'émulation cesse ; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'empporte jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles , en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand-chemin fait-gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce , à ceux qui l'arrêtent , au geolier qui le garde , au juge qui le condamne , & au bourreau qui l'exécute. Enfin , s'il n'y avait pas de voleurs , les ferruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société, bien gouvernée, tire

parti de tous les vices ; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons , mais ce ne sont pas les poisons qui nous font-vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur , elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

A B R A H A M.

S E C T I O N I^{re}.

Nous ne devons rien dire de ce qui est divin dans *Abraham* , puisque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse à ce qui appartient au profane , à ce qui tient à la géographie , à l'ordre des tems , aux mœurs , aux usages ; car ces usages , ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée , ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

Abraham , quoique né vers l'Euphrate , fait une grande époque pour les Occidentaux , & n'en fait point une pour les Orientaux , chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les Mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des tems , absolument perdue dans les lieux où les grands évènements sont arrivés , est venue enfin dans nos climats où ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers l'Euphrate , le Jourdain , & le Nil ; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil , du Jour-

dain & de l'Euphrate , jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de 60 années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(a) « *Tharé* vécut soixante & dix ans , & engendra *Abraham*, *Nacor*, & *Aran*.

(b) « Et *Tharé* avant vécu deux cents cinq ans , mourut à Haran. »

Le Seigneur dit à *Abraham* : « (c) Sortez de votre pays , de votre famille , de la maison de votre père, & venez dans la terre que je vous montrerai, & je vous rendrai père d'un grand peuple. »

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à soixante & dix ans, étant mort à deux cents cinq ; & *Abraham* étant sorti de la Chaldée immédiatement après la mort de son père , il avait juste cent trente-cinq ans lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à-peu-près le sentiment de *S. Etienne* (d) dans son discours aux Juifs ; mais la *Génèse* dit aussi :

(e) « *Abraham* avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit de Haran. »

C'est le sujet de la principale dispute sur l'âge d'*Abraham* ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à-la-fois âgé de cent trente-cinq années & seulement de soixante & quinze ? *S. Jérôme* & *S. Augustin* disent que cette difficulté est inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux Saints n'ont pu résoudre ce problème , croit dé-

{ a } *Génèse*, ch. XI, v. 26.

{ b } *Ibid.* v. 32.

{ c } *Ibid.* chap. XII, vers. 1.

(d) *Actes* des apôtres, chap. VII.

(e) *Génèse*, ch. XII, vers. 5.

nouer aisément le nœud , en disant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé* , quoique la *Génèse* le nomme le premier , & par conséquent l'aîné.

La *Génèse* fait-naître *Abraham* dans la soixante & dixième année de son père , & *Calmet* le fait-naître dans la cent-trentième. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laissent , le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époque dans ces anciens tems , qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avons , suivant *Moreri* , soixante & dix systèmes de chronologie sur l'histoire dictée par DIEU même. Depuis *Moré-i* il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Écriture ; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham* , qu'on lui attribue d'années dans le texte , quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systèmes , il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville ou ce village de Haran , ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles , depuis le premier verset jusqu'au dernier ? la résignation.

L'Esprit-saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie , ni la physique , ni la logique ; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre , nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer com-

ment Sara, femme d'Abraham, était aussi sa sœur. Abraham dit positivement au Roi de Gérar, Abimelec, par qui Sara avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'Isaac : *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère ; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Testament ne nous apprend point comment Sara était sœur de son mari. Dom Calmet, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non-plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les tems & selon les lieux. On peut supposer qu'Abraham, fils de Tharé idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa Sara, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs Pères de l'Eglise excusent moins Abraham d'avoir dit en Egypte à Sara : *Aussitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils m'ontneront & vous prendront ; dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi, puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au Pharaon d'Egypte. En effet ce Pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par Abimelec, roi de Gérar dans le désert. Abraham avait reçu un présent à la cour de Pharaon, beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesses, de chameaux, de servans, de serviteurs & servantes. Ces

présens , qui sont considérables , prouvait que les Pharaons étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Égypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable , pour y bâtir des villes , il avait fallu des travaux immenses , faire-écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil , qui inondaient l'Égypte tous les ans , pendant quatre ou cinq mois , & qui croupissaient ensuite sur la terre ; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques milliers de siècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Égyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable , pour avoir , en si peu de tems , inventé les arts & toutes les sciences , dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes Pyramides étaient déjà bâties , puisqu'on voit , quelque tems après , que l'art d'embaumer les morts était perfectionné ; & les pyramides n'étaient que des tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable , que trois cents ans auparavant , (c'est - à - dire , cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé* ,) les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller jusqu'aux cieux. *St Jérôme* , dans son commentaire sur *Isaïe* , dit que cette tour avait déjà

quatre mille pas de hauteur lorsque DIEU descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas soient seulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds ; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice ! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux, que nos nations modernes.

C'est - là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne, il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans, les Chaldéens, le révéndiquaient. L'ancienne religion des Mages s'appelait de tems immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim* : & l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'*Abraham* ; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Bramâ* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici

comme il en parle au troisième sura ou chapitre : *Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à DIEU.*

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très-postérieurs , lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers , haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent , dit-on , se donner quelque relief en se faisant-passer pour descendans d'*Abraham* , révére dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs , tranche toutes ces difficultés.

Dès critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU , sur ses combats , & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte , & lui dit : *Jetiez les yeux vers l'aquilon , l'orient , le midi , & l'occident : je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles , in sempiternum , à tout jamais , tout le pays que vous voyez (f).*

Le Seigneur , par un second serment , lui promit ensuite tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate (g).

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé , & comment DIEU a pu leur donner à tout jamais la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-tems ?

(f) Genèse ch. XIII , vers. . . . (g) *Ibid.* ch. XV , vers. 18.

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. Si l'on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans (h).

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cents mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'Eglise, substituée à la synagogue, est la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine; mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise, du tems du pape *Urbain II*, dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Testament comme une figure du nouveau, tout est accompli, ou le sera; & la faible raison doit se taire.

On fait encore des difficultés sur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome; on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, un roi de Perse, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des Nations; & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas, qui est à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible; on en voit des exemples dans ces tems hé-

(h) *Ibid.*

roïques; le bras de Dieu n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samson*, qui tue seul mille Philistins à coups de mâchoire d'âne.

Les histoires profanes fournissent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêterent un moment l'armée de *Xerxès*, au pas des Thermopiles. Il est vrai qu'à l'exception d'un seul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas*, que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une statue qu'il méritait. Il est vrai encore que ces trois cents Lacédémoniens, qui gardaient un passage escarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à-la-fois, étaient soutenus par une armée de dix mille Grecs, distribués dans des postes avantageux, au milieu des rochers d'Ofsa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-tems combattu. On peut dire, qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en se défendant plus à découvert contre l'armée persane qui les tailla tous en pièces. Aussi, dans le monument érigé depuis sur le champ-de-bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, est celle de cinquante Suisses, qui

mirent en déroute (i) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Thermopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impossible qu'ils eussent affaire à cent mille Perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire. Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

S E C T I O N I I.

ABRAHAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme *Thaut* chez les Egyptiens, le premier *Zoroastre* dans la Perse, *Hercule* en Grèce, *Orphée* dans la Thrace, *Odin* chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien

(i) En 1315.

avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane ; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de ce peuple a été visiblement écrite par le St-Esprit, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes ; ils se vantent de descendre d'*Abraham* par *Ismaël* ; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'*Ismaël* a été infiniment plus favorisée de DIEU que la race de *Jacob*. L'une & l'autre race a produit, à la vérité, des voleurs ; mais les voleurs Arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendans de *Jacob* ne conquièrent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu : & les descendans d'*Ismaël* ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique ; ont établi un empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promesse.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'*Abraham* eût été le père de deux nations si différentes ; on nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vrai-semblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de-là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans-doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre

Homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Haran après la mort de son père *Tharé* le potier : mais la même Genèse dit aussi que *Tharé* ayant engendré *Abraham* à soixante & dix ans, ce *Tharé* vécut jusqu'à deux cents cinq ans, & ensuite qu'*Abraham* partit d'Haran ; ce qui semble dire que ce fut après la mort de son père.

Où l'Auteur fait bien mal disposer une narration, où il est clair par la Genèse même qu'*Abraham* était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre, dans un autre pays idolâtre nommé *Sichem* en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile, aussi pierreuse que celle de *Sichem* ? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de *Sichem*, ce n'était point un lieu de commerce ; *Sichem* est éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues ; il faut passer des déserts pour y arriver : mais DIEU voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de *Sichem*, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de *Sichem* à Memphis ;

est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? Voilà d'étranges voyages , entrepris à l'âge de près de cent quarante années !

Il amène à Memphis sa femme *Sara* , qui était extrêmement jeune , & presque enfant en comparaison de lui , car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle , il résolut de tirer parti de sa beauté : Feignez que vous êtes ma sœur , lui dit-il , afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma-fille. Le roi devint amoureux de la jeune *Sara* , & donna au prétendu frère beaucoup de brebis , de bœufs , d'ânes , d'ânesses , de chameaux , de serviteurs , de servantes ; ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-police , par conséquent très-ancien , & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune *Sara* avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'*Abraham* , qui en avait alors cent-soixante , lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham , qui aimait à voyager , alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme grosse , toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de *Sara* comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur , & eut encore de cette affaire des brebis , des bœufs , des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet *Abraham* devint

fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'*Abraham*, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugés & point-du-tout pédans.

Au reste, ce nom *Bram*, *Abram*, était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent *Zoroastre*. D'autres disent que c'était le *Brama* des Indiens ; ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet *Abraham* était chaldéen ou persan : les Juifs dans la suite des tems se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'*Hector*, & les Bretons de *Tubal*. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est chaldéen, suivant le témoignage même du Juif *Flavien. Joseph*. On sait qu'elle prit jusqu'au nom des Anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'El, loi, ou Elo, d'Adonai, de Jehova, ou Iaho, qu'à près les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'*Abraham* ou *Ibrahim* que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphra-

te jusqu'à l'Oxus, était appelée *Kish-Ibrahim*, *Milath Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant *Hyde* nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits ; ils les retournent, & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine, que nous ayons si long-tems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien *Josephe* avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Égypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye, Cornouailles, Bergame le pays d'*Arlequin*, &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame ; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(Article tiré de M. Fréres.)

SECTION III.

IL ne faut pas croire qu'*Abraham* ait été seulement connu des Juifs ; il est révééré dans toute l'Asie, & jusqu'au fond des Indes. Ce nom, qui signifie *père d'un peuple* dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui plusieurs nations se sont vantées de descendre. Le soin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur descendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un *Abraham*.

Les livres hébreux le font fils de *Tharé* ; & les Arabes disent que ce *Tharé* était son aïeul, & qu'*Azar* était son père, en quoi ils ont été suivis par plusieurs Chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions sur l'année dans laquelle *Abraham* vint au monde, & je n'en hazarderai pas une quarante-troisième ; il paraît même par les dates qu'*Abraham* a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne : mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait, & quand le livre qui parle d'*Abraham* ne serait pas sacré comme l'était la loi, ce patriarche n'en existerait pas moins ; les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés, & des livres inspirés en particulier. Leur histoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi-même. Quel moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fausses dates ?

Philon le Juif & *Suidas* rapportent que *Tharé*, père

ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, & qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée; ou si elle régnait dans une partie de ce pays, l'Idolâtrie pouvait fort bien en même tems dominer dans l'autre. Il semble que dans ce tems-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises, & toutes étaient paisiblement confondues, de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers. *Laban*, le beau-père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voisine eût ses dieux, & se bornait à croire que le sien était le plus puissant.

L'Ecriture dit que le Dieu des Juifs, qui leur destinait le pays de Chanaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Palestine, & lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénites. C'est aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le sens mystique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une semence dont elles ne descendaient pas; & ce sens mystique respectable n'est pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque tems après ces promesses, la famille d'*Abraham* fut affligée de la famine, & alla en Egypte pour avoir du blé : c'est une destinée singulière, que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que pressés par la faim; car *Jacob* y envoya

depuis ses enfans pour la même cause.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Sara* sa femme, âgée de soixante & cinq ans; elle était très-belle, & *Abraham* craignait que les Egyptiens, frappés de ses charmes, ne le tuassent pour jouir de cette rare beauté: il lui proposa de passer seulement pour sa sœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le tems & la mollesse ont affaiblie depuis; c'est le sentiment de tous les anciens: on a prétendu même qu'*Hélène* avait soixante & dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce qu'*Abraham* avait prévu arriva; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré les soixante & cinq ans; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans son sérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes; mais le Seigneur frappa le roi & tout son sérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi fut que cette beauté dangereuse était la femme d'*Abraham*; mais enfin il le fut, & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Sara* fût inaltérable; car, vingt-cinq ans après, étant grosse à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimelec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Egypte: DIEU apparut en songe à cet *Abimelec*, & le menaça de mort s'il touchait à sa nouvelle maîtresse. Il faut avouer que la conduite de *Sara* était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventures était probable-

ment la raison qui empêchait les Juifs d'avoir la même espèce de foi à leurs histoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un seul iota de leur loi qu'ils ne crussent; mais l'historique n'exigeait pas le même respect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais, qui admettaient les lois de *St Edouard*, & qui ne croyaient pas tous absolument que *St Edouard* guérît des écrouelles; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéissant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaisseau tiré au rivage par la ceinture d'une Vestale, de la pierre coupée par un rasoir, &c. Voilà pourquoi *Josèphe* l'historien, très-attaché à son culte, laisse à ses lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte; voilà pourquoi il était très-permis aux Saducéens de ne pas croire aux Anges, quoiqu'il soit si souvent parlé des Anges dans l'ancien Testament; mais il n'était pas permis à ces Saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abstinences prescrites.

Cette partie de l'histoire d'*Abraham*, c'est-à-dire, les voyages chez les rois d'Egypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive existait dans une seule famille; qu'il y avait déjà des lois, puisque sans elles un grand royaume ne peut subsister; que par conséquent la loi de *Moïse*, qui est postérieure, ne peut être la première. Il n'est pas nécessaire qu'une loi soit la plus ancienne de toutes pour être divine, & Dieu est sans-doute le maître des tems. Il

est vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raison que DIEU, ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre-humain; mais, s'il est prouvé qu'il se soit conduit autrement, ce n'est pas à nous à l'interroger.

Le reste de l'histoire d'*Abraham* est sujet à de grandes difficultés. DIEU, qui lui apparaît souvent, & qui fait avec lui plusieurs traités, lui envoie un jour trois Anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois esprits dînent, & après le dîner on fait venir *Sara*, qui avait cuit le pain. L'un de ces Anges, que le texte appelle le *Seigneur*, l'*Eternel*, promet à *Sara* que dans un an elle aura un fils. *Sara*, qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années, se mit à rire de la promesse; preuve qu'elle avouait sa décrépitude; preuve que, selon l'Ecriture même, la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant cette même décrépète, devenue grosse, charme l'année suivante le roi *Abimelec*, comme nous l'avons vu. Certes, si on regarde ces histoires comme naturelles, il faut avoir une espèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder presque chaque trait de la vie d'*Abraham* comme un miracle, ou bien il faut croire que tout cela n'est qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on sera encore très-embarrassé. Par exemple, quel tour pourrions-nous donner à la

promesse que DIEU fait à *Abraham* de l'investir lui & sa postérité de toute la terre de Chanaan, que jamais ce Chaldéen ne posséda? c'est-là une de ces difficultés qu'il est impossible de résoudre.

Il paraît étonnant que DIEU ayant fait naître *Isaac* d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centénaire, il ait ensuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de DIEU semble faire - voir que, dans le tems où cette histoire fut écrite, les sacrifices de victimes humaines étaient en usage chez les Juifs, comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de *Jephthé*. Mais on peut dire que l'obéissance d'*Abraham*, prêt de sacrifier son fils au DIEU qui le lui avait donné, est une allégorie de la résignation que l'homme doit aux ordres de l'Être suprême.

Il y a sur-tout une remarque bien importante à faire sur l'histoire de ce patriarche, regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans sont *Isaac*, né de sa femme par une faveur miraculeuse de la providence, & *Ismaël*, né de sa servante. C'est dans *Isaac* qu'est bénie la race du patriarche, & cependant *Isaac* n'est le père que d'une nation malheureuse & méprisable, long - tems esclave & plus long-tems dispersée. *Ismaël*, au contraire, est le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puissans & des plus étendus de l'univers.

Les Musulmans ont une grande vénération pour *Abraham*, qu'ils appellent *Ibrahim*. Ceux qui le croient

enterré à Hébron y vont en pèlerinage; ceux qui pensent que son tombeau est à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens Persans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroastre*. Il lui est arrivé la même chose qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures; mais, par le texte de l'Ecriture, il paraît qu'il était un de ces Arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Palestine, en Egypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un sépulchre à Hébron. Une des plus remarquables circonstances de sa vie, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Isaac*, il se fit circoncire, lui & son fils *Ismaël*, & tous ses serviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il est difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper son prépuce à cent ans?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres seuls d'Egypte étaient anciennement distingués par cette coutume. C'était un usage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Asie, que les plus saints personnages présentaient leur membre viril à baiser aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en procession en Egypte le phallum, qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regar-

dés comme quelque chose de noble & de sacré; comme un symbole de la puissance divine; on jurait par elles, & lorsque l'on fe fait un serment à quelqu'un, on mettait la main à ses *testicules*; c'est peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent ensuite leur nom, qui signifie *témoins*, parce qu'autrefois ils servaient ainsi de témoignage & de gage. Quand *Abraham* envoya son serviteur demander *Rebecca* pour son fils *Isaac*, le serviteur mit la main aux parties génitales d'*Abraham*, ce qu'on a traduit par le mot *cuisse*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'est pas plus étonnant aux yeux d'un philosophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête, & il n'est pas étonnant que ceux qui voulaient se distinguer des autres hommes, missent un signe à cette partie révérée.

La Genèse dit que la circoncision fut un pacte entre DIEU & *Abraham*, & elle ajoute expressément qu'on fera mourir quiconque ne sera pas circoncis dans la maison. Cependant on ne dit point qu'*Isaac* l'ait été, & il n'est plus parlé de circoncision jusqu'au tems de *Moïse*.

On finira cet article par une autre observation: c'est qu'*Abraham*, ayant eu de *Sara* & d'*Agar* deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut six fils de *Céthura*, qui s'établirent dans l'Arabie; mais leur postérité n'a point été célèbre.



A B U S.

VICE attaché à tous les usages , à toutes les lois , à toutes les institutions des hommes ; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les États. *Maximus ille, est qui minimis urgetur.* On peut dire, aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans , & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée , parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira : Nous sommes puissans sur mer , & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*APPEL* comme d'abus.

C'est une erreur de penser que maître *Pierre de Cugnieres*, chevalier es lois , avocat du roi au parlement de Paris , ait appelé comme d'abus en 1330 , sous *Philippe de Valois*. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de *Louis XII*. *Pierre Cugnieres* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques , dont les parlemens , tous les juges séculiers & tous les seigneurs hauts-justiciers se plaignaient ; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs , qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans , qui avaient corrompu toute justice ; & ils regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin le Roi convoqua les deux parties dans son palais , & non pas dans la cour du parlement , comme le dit *Pasquier* : le roi s'assit sur son trône , entouré des pairs , des hauts-barons , des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent ; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs , & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit , voici les plaintes des barons & du parlement , rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré , mais seulement gradué , l'official signifiait aux juges de ne point passer outre , sous peine d'excommunication & d'amende ,

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs , pour succession , prêt d'argent , & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs ; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur , il fallait qu'il remit au juge ecclésiastique les effets volés : sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les Officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il serait damné & privé de la sépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes Officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du Roi , sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se faisaient-payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament , parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'Eglise ; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement , ils faisaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à peu-près semblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens , prit savamment la parole , c'était un homme qui passait pour un vaste génie , & qui fut depuis pape sous le nom de *Clément VI*. Il protesta d'abord, qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ses adversaires , & pour instruire le Roi de son devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant Dieu & homme, avait eu le pouvoir temporel & spirituel ; & que par conséquent les ministres de l'Eglise , qui lui

avaient succédé , étaient les juges - nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima :

- « Sers Dieu dévotement ,
- » Baille lui largement ,
- » Revère sa gent duement ,
- » Rends-lui le sien entièrement. »

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis* , tome I des Libertés de l'Eglise Gallicane.)

Pierre Bertrandi , évêque d'Autun , entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel , le coupable devait faire pénitence , & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Eglise. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice , parce qu'ils avaient étudié les Décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre , qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les Décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le Pape , né dans son royaume , siégeant dans Avignon , & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnière*. Ce tribunal s'affermir dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ;

on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Eglise sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LES livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *Définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent, ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel, annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèse-majesté divine, au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus at-

freux : de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres ; ce qui peut arriver au plus honnête-homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté, un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient, qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le désir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grâce. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste ?

On a prononcé deux mille ans les mots de *forme substantielle*, sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques, sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent : il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le paysan ; il prend la droite, & se noie. L'autre court à lui : Hé, malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien, en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de DIEU*, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle ?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* fesaient grand bruit dans la littérature , *Meibomius* , grand savant de Lubeck , lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : « Nous avons ici un *Pétrone* entier , je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ; » *Habemus hîc Petronium integrum , quem vidi meis oculis , non sine admiratione.* Aussi-tôt il part pour l'Italie , court à Bologne , va trouver le bibliothécaire *Capponi* , lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier ? *Capponi* lui répond que c'est une chose dès-long-tems publique. — Puis-je voir ce *Pétrone* ? ayez la bonté de me le montrer. — Rien n'est plus aisé , dit *Capponi*. Il le mène à l'Eglise où repose le corps de St. *Pétrone*. *Meibomius* prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite *Daniel* a pris un abbé guerrier , *martialem abbatem* , pour l'abbé Martial , cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le Jésuite d'Orléans , dans ses *Révolutions d'Angleterre* , mettrait indifféremment *Northampton & Southampton* , ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques , pris au sens propre , ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Isaïe* : « Comment es-tu tombée du ciel , étoile qui te levais le matin ? » On s'imagina que ce discours s'adressait au Diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* , a été traduit par le mot *Lucifer* en latin , le Diable depuis ce tems-là s'est toujours appelé *Lucifer*. (*)

(*) Voyez BEKER & DIABLE.

On s'est fort moqué de la carte du Tendre ; de *Madll^e Scudéri*. Les amans s'embarquent sur le fleuve de Tendre, on dine à Tendre-sur-Estime, on soupe à Tendre-sur-Inclination, on couche à Tendre-sur-Désir ; le lendemain on se trouve à Tendre-sur-Passion, & enfin à Tendre-sur-Tendre. Ces idées peuvent être ridicules, sur-tout quand ce sont des *Clélies*, des *Horatius Coclès*, & des Romains austères & agrestes qui voyagent ; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait-voir que le même mot ne signifie pas la même chose, que la différence est prodigieuse entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles, est le *King-tien* de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entre eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un Français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine, pour juger ce différend. Ce *Maigrot* ne fait pas un mot de Chinois ; l'empereur daigne lui faire-dire ce qu'il entend par *King-tien* ; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait-condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point sur cet abus de mots. En histoire, en morale, en jurisprudence, en médecine,
mais

mais sur-tout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la satire qui porte ce nom : il eût pu la mieux faire ; mais il y a des vers dignes de lui, que l'on cite tous les jours :

Lorsque chez tes sujets l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & si vive & si longue,
Périr tant de Chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

A C A D É M I E.

LES Académies sont aux Universités ce que l'âge mûr est à l'enfance, ce que l'art de bien parler est à la grammaire, ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie ; telle est l'académie française, & sur-tout la société royale de Londres.

L'académie française, qui s'est formée elle-même, reçut à la vérité des lettres patentes de *Louis XIII*, mais sans aucun salaire, & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jusqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert*, étant membre de l'académie française, employa quelques-uns de ses confrères à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée, dont furent

ensuite *Racine* & *Boileau* , devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions , nommée aujourd'hui des *belles-lettres* , & celle de l'académie des sciences de 1666. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre , qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de *Louis XIV.*

Lorsqu'après la mort de *Jean-Baptiste Colbert* & celle du marquis de *Louvois* , le comte de *Pontchartrain* , secrétaire d'Etat , eut le département de Paris , il chargea l'abbé *Bignon* , son neveu , de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle science , & qui étaient sans rétribution ; des places de pensionnaires qui demandaient du travail , désagréablement distinguées de celles des honoraires ; des places d'associés sans pension ; & des places d'élèves , titre encore plus désagréable , & supprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mise sur le même pied. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'Etat , & à la distinction révoltante des honorés , des pensionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* osa proposer le même règlement à l'académie française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter ses offres , & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon* , qui , avec l'intention louable de faire du bien , n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères , ne remit plus le pied

à l'académie françoise ; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques , quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur-le-champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique ; & il passa pour un *Mécène*. Cet usage de résumer les discours a cessé , mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'académie devint si célèbre , que lorsque *Lulli* , qui était un espèce de favori , eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire-insérer dans les patentes , que c'était une *académie royale de musique* , & que les *gentilshommes & les demoiselles* pourraient y chanter sans déroger. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses ; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra , & jamais à l'académie de musique.

On fait que ce mot *académie*, emprunté des Grecs , signifiait originairement une société , une école de philosophie d'Athènes , qui s'assembloit dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *La Crusca* est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France , qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appela les jeunes-gens

qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de-lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile, en ce qu'elle n'adopte aucun système, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre*, voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que le savoir-vivre a prosrites; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes-gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés.

de quelques villes, inspiré la politesse, & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *Académiciens* de *Saint-Evremond* eut quelque réputation en son tems; mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes Satyres de *Boileau* sont immortelles. Je ne fais pourquoi *Péliston* dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Polinik* & que la comédie des *Opéra*, & que presque tous les ouvrages de *Saint-Evremond*, qui ne sont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en style pincé & en antithèses. (a)

A D A M.

S E C T I O N 1^{re}.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme; des préadamites, &c.... les rabbins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici sur *Adam* une idée assez neuve; du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun Père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au

(a) Voyez le *Mercur de France*, Juin, pag. 151; Juillet, 2^e. Vol. pag. 154; & Août, pag. 122, année 1769.

tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolémées*. Encore furent-ils très-peu connus ; les gros livres étaient très-rares & très-chers ; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si-haut au Seigneur, que les Juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète, qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'historien *Josèphe* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu long-tems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons, dit-il, un pays éloigné de la mer ; nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples ... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si-peu connue ?* (a)

On demandera ici comment *Josèphe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire, lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum d'Onkelos* ? Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits, étaient fort peu de chose en com-

(a) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dans leur empire ; ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Il ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

paraïson de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans *Alexandrie*. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre, qu'il leur manquait plusieurs mots dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs ritres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Cain*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems : mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou *Ibrahim* fût la tige du peuple Juif.

Tels sont les secrets de la Providence, que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même, jusque vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les ritres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne se

trouvait-il ni en Egypte ni à Babylone aucune trace ; aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris*, n'en parlèrent-ils point ? car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans-doute par *Hésiode*, & sur-tout par *Homère*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Eusèbe, dans son Histoire universelle, a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects ; il aurait bien fait-valoir le moindre trait, la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent : « Nous sommes un grand peuple établi vers l'Indus & vers le » Gange plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, » les Persans, les Arabes venaient chercher dans notre » pays la sagesse & les épiceries, quand les Juifs » étaient inconnus au reste des hommes. Nous ne » pouvons avoir pris notre *Adimo* de leur *Adam*. » Notre *Procriti* ne ressemble point-du-tout à *Eve*, » & d'ailleurs leur histoire est entièrement différente.

» De plus , le Veidam , dont l'Ezourveidam est
 » le commentaire , passe chez nous pour être d'une
 » antiquité plus reculée que celle des livres Juifs ,
 » & ce Veidam est encore une nouvelle loi , donnée
 » aux brachmanes quinze cents ans après leur
 » première loi , appelée Shasta ou Shasta-bad. »

Telles sont à-peu-près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve* , d'*Abel* & de *Cain* , tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux & désoler leurs pays.

Le phénicien *Sanhoniathon* ; qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïse* (b) , & qui est cité par *Eusèbe* comme un auteur authentique , donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au tems de *Noë* ; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam* , ni d'*Eve* , ni d'aucun de leurs descendans , ni de *Noë* même.

Voici les noms des premiers hommes , suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos : *Æon* , *Genos* , *Phox* , *Liban* , *Ufou* , *Halieus* , *Chrisor* , *Tec-*

(b) Ce qui fait penser à plusieurs sçavans que *Sanhoniathon* est antérieur au tems où l'on place *Moïse* , c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithé. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanhoniathon* avait été postérieur ou contemporain , il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Egypte ; il aurait sûrement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe* , *Jules Africain* , *Saint Ephrem* , tous les Pères Grecs & Syriaques , auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au législateur hébreu. *Eusèbe* sur-tout , qui reconnaît l'authenticité de *Sanhoniathon* , & qui en a traduit des fragmens , aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

nites, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noë* ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'*Egypte* ; ils ne se trouvent point chez les *Chaldéens* : en un mot , la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribué des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si long-tems ; son nom devrait avoir volé de bouche en bouche , d'un bout du monde à l'autre , selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence , qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par *Dieu* même , qui a préparé la voie au *Christianisme* , & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain , ignorés du genre-humain , sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle, pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations , pour détruire chez elles tout monument , tout souvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit *César*, *Antoine*, *Crassus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Métellus*, si un pauvre Juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous descendons tous d'un même père, nommé *Adam* ? Tout le sénat Romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généa-

logique. Alors le Juif aurait déployé les dix générations jusqu'à *Noé*, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit Nous étions huit, *Noé* & sa femme, leurs trois fils *Sém*, *Cham* & *Japhet*, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron se serait informé sans-doute des grands momumens, des témoignages incontestables que *Noé* & ses enfans auraient laissés de notre commun père; toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noé*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! — C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le Juif. Le sénat Romain aurait ri, ou l'aurait fait-fustiger : tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !

S E C T I O N I I.

LA pieuse madame de *Bourignon* était sûre qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand secret : mais comme je n'ai pas eu les mêmes révé-

sations , je n'en parlerai point. Les rabbins Juifs ont lu les livres d'*Adam* ; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père , je n'en dirai mot. Quelques esprits-creux , très-savans , sont tout-étonnés , quand ils lisent le *Veidam* des anciens brachmanes , de trouver que le premier homme fut créé aux Indes , &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui signifie l'engendreur , & que sa femme s'appelait *Procriti* qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs ; que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue chananéenne , puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Chanaan. Ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs , & les Juifs toujours imitateurs ; les Indiens toujours ingénieux , & les Juifs toujours grossiers. Ils disent qu'il est bien difficile qu'*Adam* , qui était roux , & qui avait des cheveux , soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre , & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point ? pour moi , je ne dis mot ; j'abandonne ces recherches au révérend père *Berruyer* de la société de JESUS : c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule ; mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

(Tiré d'une Lettre du chevalier de R***.



SECTION III.

Nous ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si *Adam* a eu la science infuse, ou non ; ceux qui ont si long-tems agité cette question n'avaient la science ni infuse ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel tems fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'*Adam*, que de savoir la date du Veidam, du Hanscrit, & des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'*Adam* & d'*Eve*, & leur aventure, comme une allégorie. Toutes les anciennes Nations célèbres en ont imaginé de pareilles ; & par un concours singulier qui marque la faiblesse de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal physique par des idées à-peu-près semblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui semble être l'apanage de notre globe. Les Juifs sortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout grossiers qu'ils étaient, de la philosophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaissances, celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long esclavage ; mais comme il est naturel & très-ordinaire qu'un peuple grossier imite grossièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'est pas surprenant que les Juifs aient imaginé une fem-

me formée de la côte d'un homme ; l'esprit de vie soufflé de la bouche de DIEU au visage d'*Adam* ; le Tigre , l'Euphrate , le Nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin ; & la défense de manger d'un fruit , défense qui a produit la mort , aussi-bien que le mal physique & moral. Pteins de l'idée répandue chez les anciens , que le serpent est un animal très-subtil , ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre , & qui la croyait longue , étroite & plate , n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'*Adam* , & ne pouvait pas savoir que les Nègres , dont la conformation est différente de la nôtre , habitaient de ~~vastes~~ contrées. Il était bien loint de deviner l'Amérique. (*)

Au reste il est assez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode , où il y a tant de miracles qui épouvantent la raison , & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèse , où tout doit être nécessairement miracle , puisqu'il s'agit de la création. C'est peut-être à cause de la manière singulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verset, *Au commencement les Dieux firent le ciel & la terre* ; on put craindre que les jeunes Juifs n'en prissent occasion d'adorer plusieurs Dieux. C'est peut-être parce que DIEU ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre , les refait encore au sixième , & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction sous les yeux de la

(*) Voyez AMÉRIQUE.

jeunesse. C'est peut-être parce qu'il est dit que les Dieux firent l'homme à leur image, & que ces expressions présentaient aux Juifs un DIEU trop corporel. C'est peut-être parce qu'il est dit que DIEU ôta une côte à Adam pour en former la femme, & que les jeunes-gens inconsiderés qui se seraient târé les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu soupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'est peut-être parce que DIEU, qui se promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, se moque d'Adam après sa chute, & que ce ton railleur aurait trop inspiré à la jeunesse le goût de la plaisanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raisons très-plausibles d'en interdire la lecture; mais sur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'est encore une chose surprenante que les Juifs ne dussent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il semble qu'il devait être proposé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout sans examen, plutôt qu'à la jeunesse qui se pique déjà de juger & de rire. Il se peut faire aussi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre, dont la lecture aurait pu révolter des âmes toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la seconde femme d'Adam, nommée *Lillith*, que les anciens rabbins lui ont donnée; il faut convenir qu'on fait très-peu d'anecdotes de sa famille.



A D O R E R.

Culte de latrerie. Chanson attribuée à JESUS-CHRIST.

Danse sacrée. Cérémonies.

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes , qu'on se serve du même mot envers l'Être suprême & une fille ? On sort quelquefois d'un sermon, où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité ; de-là on court à l'opéra, où il n'est question que du *charmant objet que j'adore*, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétron*.

Si quelque chose peut excuser notre indécence , c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des Dieux de la fable. Les poètes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités , & personne ne pouvait les en blâmer. Peu-à-peu on s'est accoutumé à cette expression , au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra-comique , sans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux , & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il est vrai qu'on ne force personne, ni en Asie, ni en Afrique, d'aller

à la mosquée ou au temple du lieu ; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes , & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asile même consacré à la paix. Les zèles inondèrent de sang le temple de Jérusalem , dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos Eglises de carnage.

A l'article de la *CHINE* , on verra que l'empereur est le premier pontife , & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple , sans avoir rien de majestueux ; comme chez les réformés de notre Europe , & dans l'Amérique anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire , qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuses , à qui on voudrait retrancher les cierges , crierait que la lumière de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'Eglise anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des Calvinistes.

Les chants , la danse & les flambeaux étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu , sait que les anciens Egyptiens fesaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins ; *David* chantait & dansait devant l'arche.

St Matthieu parle d'un cantique chanté par *JESUS*.

CHRIST même & par les Apôtres après leurs pâques. (4) Ce cantique, qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés ; mais on en retrouve les fragmens dans la 237^{me} lettre de *St Augustin* à l'évêque *Cérétius*.... *St Augustin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée ; il n'en réproche pas les paroles : il ne condamne les *Priscillianistes* qui admettaient cette hymne dans leur *Evangile*, que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient, & qu'il trouve impie. Voici le cantique, tel qu'on le trouve par parcelles dans *St Augustin* même :

Je veux délier, & je veux être délié.

Je veux sauver, & je veux être sauvé.

Je veux engendrer, & je veux être engendré.

Je veux chanter ; dansez tous de joie.

Je veux pleurer ; frappez-vous tous de douleur.

Je veux orner, & je veux être orné.

Je suis la lampe pour vous qui me voyez.

Je suis la porte pour vous qui y frappez.

Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.

J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point-du-tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes ; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies

(4) *Hymne dicto*. Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 39.

ont par-tout quelque ressemblance & quelque différence ; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur sans-doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui sont dans l'erreur, soit par le dogme, soit par les rites ; ils sont assis à l'ombre de la mort : mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les supporter.

C'est même une grande consolation pour nous ; que tous les Mahométans , les Indiens , les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique ; en cela ils sont nos frères. Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution, qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens ?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; si l'on adorait les Faunes ; les Sylvains, les Dryades, les Naiades, comme on adorait les douze grands Dieux. Il n'est pas vrai-semblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis* ; & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle con-

fond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : *Définissez les termes.* (*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle le *magicien*, fut adoré chez les Romains ? Il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St Justin, dans son *Apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inscription : *Simoni deo sancto*. *St Irénée*, *Tertulien*, attestent la même chose ; mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome ; à des Africains, à des *Allobroges*, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est : *Semo sanco deo fidio*, & non pas, *Simoni sancto deo*.

Ils devaient au moins consulter *Denys d'Halicarnasse*, qui dans son quatrième livre rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabin, qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live* : *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda*. Ce dieu était un des plus anciens qui fussent révéérés à Rome ; il fut consacré par *Tarquin le superbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui sacrifiait un bœuf, & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père *Semo*, tantôt sous le nom

(*) Voyez ABUS DES MOTS & ALEXANDRE.

de *Sancus fidius*. C'est pourquoi *Ovide* dit dans ses *Fastes* :

*Quarebam nonas Sanco, Fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.*

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siècles pour *Simon le magicien*. *St Cyrille de Jérusalem* n'en doutait pas ; & *St Augustin*, dans son premier livre des *Hérésies*, dit que *Simon le magicien* lui-même se fit-élever cette statue avec celle de son *Hélène* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable, dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable que *St Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron* ; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort, proche parent de *Néron* même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs ; que *Simon* se fit-enlever par des diables dans un chariot de feu ; que *St Pierre* & *St Paul* le firent-tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit-mourir *St Paul* & *St Pierre*. (*)

Abdias, *Marcel*, *Hégésippe* ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobé*, *St Cyrille de Jérusalem*, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *St Epiphane*, *Isidore de Damiette*, *Maxime de Turin*, plusieurs autres auteurs, ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription : *Semoni sanco deo fidio*.

(*) Voy. SAINT PIERRE.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thiane. Il est vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux, auxquels il persuada qu'il étoit envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les Apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon* à JESUS-CHRIST, reconnu par les Apôtres, par les disciples, qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il baptisait comme eux; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par *St Jean-Baptiste*, selon ces paroles : (b) *Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi; il vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu.*

Simon allumait par-dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré: *St Justin* est le seul qui le croit.

Ménandre se disait, comme *Simon*, envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux-Messies, & sur-tout *Barcochebas* prenaient le titre d'envoyés de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des *Alexandre* ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves: encore n'est-ce pas une adoration proprement dite; c'est une vénération ex-

(b) *Math.* ch. III. v. II.

traordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à *Ostave* par *Virgile* & par *Horace*.

A D U L T E R E.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moicheia*, dont les Latins ont fait leur *machus*, que nous n'avons point francisé. Nous ne la devons ni à la langue syriaque, ni à l'hébraïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin *altération*, *adultération*, une chose mise pour une autre, un crime de faux, fausses-clefs, faux-contrats, faux-seing; *ADULTERATIO*. De-là celui qui se met dans le lit d'un autre, fut nommé *adulter*, comme une fausse-clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccyx*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliste* dit : (a) *Coccyx ova subdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* « Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux ; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. » La comparaison n'est pas trop juste. *Coccyx* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains ! mais comme on altère le sens de tous les mots, le *cocu*, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant ; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scarron*. (b)

(a) Liv. X, ch. IX.

Tous les jours une chaise
Me coûte un écu, Votre chien de cu,
Pour porter à l'aise A moi pauvre cocu.

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblème des cornes, & qu'ils désignaient par le titre de bouc, *aix*, (*) l'époux d'une femme lascive comme une chèvre. En effet, ils appelaient *filz de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *filz de putain*. Mais ceux qui veulent s'instruire à fond, doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard* & *sot* étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

Cela veut dire : elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'Ecole des femmes,

Epouser une sotte est pour n'être point sot.

Bautru, qui avait beaucoup d'esprit, disait : « Les *Bautrus* sont cocus, mais ils ne sont pas des sots. »

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point : Madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit : Monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'a-

(*) Voy. Bouc.

voir

voir de l'estime pour un conseiller , & que le confesseur lui dît : « Madame , combien de fois vous a-t-il » estimée ? » les dames de qualité n'ont plus estimé personne , & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient , dit-on , ni la confession , ni l'adultère. Il est bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* savait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes , quand les maris voulaient bien les prêter , & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari , en ce cas , n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république , & non à une maison particulière ; ainsi on ne faisait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune-homme beau , bien fait & vigoureux , de vouloir bien faire un enfant à sa femme. *Plutarque* nous a conservé dans son vieux style la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait se coucher avec la femme de son ami :

Allez , gentil *Acrotatus* , besognez bien *Kélidonide* ;
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos Nations , dont toutes les lois sont fondées sur le *tien* & le *mien*.

Un des grands désagrémens de l'adultère chez nous , c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant ; le mari s'en doute ; & on

n'aime point à être tourné en ridicule. Il est arrivé dans la bourgeoisie que souvent la femme a volé son mari pour donner à son amant ; les querelles de ménage sont poussées à des excès cruels : elles sont heureusement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort , le plus grand mal est de donner à un pauvre homme des enfans qui ne sont pas à lui , & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par - là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Astolphes* & des *Jocondes* , par un goût dépravé , par la faiblesse du moment , ont fait des enfans avec un nain contrefait , avec un petit valet sans cœur & sans esprit. Les corps & les ames s'en sont ressentis. De petits singes ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus aïeux , hauts de six pieds , beaux , bien faits , armés d'un estremaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit , & dont le cœur , la tête & les bras n'en peuvent soutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles sont volontiers l'amour , & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens , où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères , pour les consoler , leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront ma-

riées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux ; qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs apas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va au spectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée* ; elle en est honteuse ; elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. Ils les épousent, & ils les enferment par précaution, comme nous enfermions nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs sérails, que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère, (ce qui ferait crier à la barbarie) se contente de se faire-séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un Mémoire composé par un honnête-homme qui se trouve dans cette situation : voici ses plaintes ; sont-elles justes ?

Mémoire d'un Magistrat, écrit vers l'an 1764.

Un principal Magistrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée

par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est couverte d'opprobres par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme, âgé de quarante ans, vigoureux, & d'une figure agréable, a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre ; il craint même le commerce d'une fille ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adresse à son Eglise.

« MON épouse est criminelle, & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie, à ma vertu même : & la secte dont je suis me la refuse ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureusement fondées sur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Eglise me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réproouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

» Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre ; il n'y en a pas un seul, excepté le peuple Catholique - Romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

» Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les Catholiques une vertu de souffrir l'adultère ; & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne ?

» Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble, malgré la grande loi adoptée par le Code, *Quidquid ligatur dissolubile est* ? On me permet la séparation de

corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce ! La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement* ! je ne jouis plus du mariage, & je suis marié. Quelle contradiction ! quel esclavage ! & sous quelles lois avons-nous reçu la naissance !

» Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon Eglise est directement contraire aux paroles que cette Eglise elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (d) *Quiconque a renvoyé sa femme, (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

» Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître ; si, lorsqu'un Etat a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point si une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère ; je m'en tiens au triste état qui me concerne : DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

» Le divorce a été en usage chez les Catholiques sous tous les Empereurs ; il l'a été dans tous les Etats démembrés de l'Empire Romain. Les Rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un Grégoire IX, ennemi des Empereurs & des Rois, qui par un décret fit du mariage un joug

(d) *Matth.* ch. XIX.

insécouable : sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les Rois voulurent répudier une femme adultère , selon la loi de JESUS-CHRIST , ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé , pour faire son malheureux divorce avec *Eléonore de Guienne* , d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le Roi *Henri IV* , pour répudier *Marguerite de Valois* , prétextait une cause encore plus fautive , un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

» Quoi , un Souverain peut abdiquer sa couronne , & sans la permission du Pape il ne pourra abdiquer sa femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-tems dans cette absurde servitude !

» Que nos prêtres , que nos moines renoncent aux femmes , j'y consens ; c'est un attentat contre la population ; c'est un malheur pour eux : mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des Papes , qui ont voulu avoir en eux des esclaves , des soldats sans familles & sans patrie , vivant uniquement pour l'Eglise. Mais moi , magistrat , qui sers l'Etat toute la journée , j'ai besoin le soir d'une femme ; & l'Eglise n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les Apôtres étaient mariés , *Joseph* était marié , & je veux l'être. Si moi Alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome , si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme , qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle. »

Mémoire pour les Femmes.

L'EQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce Mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le Plaidoyer en faveur des mariées, présenté à la junte du Portugal par une comtesse *d'Arcira*. En voici la substance :

« L'Évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il sera damné comme moi, rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles-d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât son bien. Et moi, pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune-homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes gue-nons de la cour & de la ville, il faut que je réponde sur la sellette devant des licentiés, dont chacun ferait à mes pieds si nous étions tête-à-tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience mes cheveux qui sont les plus beaux du monde, qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens-commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

» Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les lois ?

» On répond à mes plaintes, que je suis trop heu-

reuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

» Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au Maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider, qu'au contraire il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt; qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre*; qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

» Les docteurs en droit canon me répliquent, que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'Evangile de *S. Jean*, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat* assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *S. Jérôme*, *S. Jean Chrysostome*, *Théophylacte*, *Nonnus*, ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la Bible syriaque; elle n'est point dans la version d'*Ulphilas*.

» Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire-raser, mais me faire-lapider.

» Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent

qu'*Ammonius*, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si *S. Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari: Si vous êtes sans-péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire-enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice les choses doivent être égales.

» Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

» Mais je demande si la Reine *Anne* d'Angleterre n'est pas le chef de son mari? si son mari le prince de Danemarck, qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entière? & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs, en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il est donc clair que, si les femmes ne font pas punir les hommes, c'est quand elles ne sont pas les plus fortes. »

Suite du Chapitre sur l'Adultère.

POUR juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'aventure que rap-

porte *S. Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconsul de Syrie, fait-emprisonner dans Antioche un Chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle, & qu'il lui abandonne. Elle obéit; mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que, loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *S. Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *S. Augustin*. (c) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable, si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher

(c) Dictionnaire de *Bayle*, article *ACYNDINUS*.

quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste, & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur Saint Augustin.

Réflexion d'un Père-de-famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le desir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons : la nature y travaillait bien sans nous ; mais on y ajoute tous les raffinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stylées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître-à-danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

Nous ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider, qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphrasle* de *Molière*. Il se pourrait — la chose est fésable — cela n'est pas impossible — il faut voir. — Adoptons le *peut-être* —

hardes, & au moins deux domestiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à sa pauvre maitresse & à son enfant, quand il les exposa dans le désert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir son bâtard de faim, & couper le cou à son fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne sont pas nos voies. Il est dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le désert de Bersabé. Il n'y avait point de désert de Bersabé. Ce nom ne fut connu que long-tems après : mais c'est une bagatelle, le fond de l'histoire n'en est pas moins authentique.

Il est vrai que la postérité d'*Ismaël* fils d'*Agar* se vengea bien de la postérité d'*Isaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chassé. Les Sarazins, descendans en droite ligne d'*Ismaël*, se sont emparés de Jérusalem, appartenante par droit de conquête à la postérité d'*Isaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait-descendre les Sarazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette ; c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot Sarazin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur ; ils l'ont presque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin descendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.



A G E.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils sont si connus & si uniformes! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce qui nous intéresse fort, c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *VIE*, d'après les *Halley*, les *Kersebourn*, & les *de Parcieux*.

En 1741 *M. de Kersebourn* me communiqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam; en voici le résultat.

Sur cent mille personnes il y en avait de mariés	34500
d'hommes veufs, seulement.	1500
de veuves.	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de 45 à 15, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine, que de femmes, lesquelles restent d'ordinaire chez elles; & ce calcul est encore prodigieux.

Célibataires, jeunesse & enfance des deux sexes.	45000
Domestiques.	10000
Voyageurs.	4000
Somme totale.	<u>99500</u>

Par son calcul, il devait se trouver, sur un million d'habitans des deux sexes, depuis seize ans jusqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour servir de soldats, sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de MM. de *Parcieux*, de *Saint-Maur*, & de *Buffon*; ils sont encore plus précis & plus instructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins, mais il ruine sûrement son Etat.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote*, qui fait arriver *Xerxès* en Europe suivi d'environ deux millions d'hommes. Car, si un million d'habitans donne vingt mille soldats, il en résulte que *Xerxès* avait cent millions de sujets; ce qui n'est guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de soldats: ainsi l'empereur de la Chine est du double plus sage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laissait sortir dix mille soldats par chaque porte, aurait eu, suivant la supputation hollandaise, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faisons un calcul plus modeste à l'article DÉNOMBREMENT.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays, & rester soldat dans sa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. *César* dit que les Suisses étant sortis de leur pays

au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus , pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans , il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siècles pour repeupler la Suisse : car on fait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre , comme du tems de *Déucalion* & de *Pyrtha* ; ni à coups de plume , comme le jésuite *Petau* , qui fait naître sept cents milliers d'hommes d'un seul des enfans du père *Noé* , en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger , & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais , sans répondre de rien , parce qu'il est dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui , dans une grande-ville , de vingt-six mariages , il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtarde.

De sept cents enfans , il en reste au bout d'un

an environ.	360
au bout de dix ans.	445
au bout de vingt ans.	405
à quaranté ans.	300
à soixante ans.	190
au bout de quatre-vingts ans.	50
à quatre - vingt - dix ans.	5
à cent ans , personne.	0

Par-là on voit que de sept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent-quarante, il n'y a qu'une seule chance ; & sur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'est donc que sur un très-grand nombre d'existences qu'on peut espérer de pousser la sienne jusqu'à quatre-vingt-dix ans ; & sur un bien plus grand nombre encore que l'on peut espérer de vivre un siècle.

Ce sont de gros lots à la loterie , sur lesquels il ne faut pas compter , & même qui ne sont pas à désirer autant qu'on les désire ; ce n'est qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux* , dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie , à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes , à ne distinguer ni les sons ni les couleurs , à ne connaître ni jouissance ni espérance , & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre, baptisés ou circoncis depuis cent années ?

Il y en a un sur cent mille , tout au plus , dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes , à ce qu'on dit , ont environ sept cents mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à-la-fois sept centenaires , & souvent il n'y en a pas un seul.

En général, l'âge commun auquel l'espèce humaine

ne est rendue à la terre, dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six; quelques-uns à soixante; trois ou quatre octogénaires; sans dents & sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un Etat bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes, qui veulent enrichir leur famille, y gagnent considérablement; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un Etat obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court; il est obligé de faire de nouveaux emprunts: c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un usurier nommé *Tontino*, sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759; une société de calculateurs prit une classe à elle seule; elle choisit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante, &

qu'il y a presque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'État puisse faire. (1)

(1) Il y avait des tontines en France, l'Abbé *Terrai* en supprima les accroissemens ; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera sans-doute à l'avenir de se fier à cette espèce d'emprunt ; & son injustice aura du moins délivré la France d'une opération de finance si onéreuse.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce sont des annuités dont le terme est incertain ; l'État joue contre des particuliers : mais ils savent mieux conduire leur jeu : ils choisissent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne est longue, les font-inoculer, les attachent à leur patrie, & à des métiers sains & non périlleux par une petite pension, & distribuent leurs fonds sur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du risque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, & par conséquent si l'intérêt commun d'une rente perpétuelle est cinq pour cent, il faut que celui qui représente la rente viagère soit au-dessus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été exécuté par personne, on serait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, & le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On est toujours le maître de changer par des remboursemens réglés un emprunt en rentes perpétuelles à annuités à terme fixe ; & l'on ne peut, sans injustice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, & sur-tout les annuités à terme fixe, sont une propriété toujours disponible, qui se convertit en argent avec plus ou moins de perte suivant le créancier. Les rentes viagères, à cause de leur incertitude, ne peuvent se vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'est un désavantage qu'il faut compenser par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire sur les mœurs, ils sont trop bien connus : mais nous observerons qu'ils ne peuvent, lorsqu'ils sont considérables, être remplis, qu'en supposant que les capitalistes y placent des fonds que, sans cela, il auraient placés dans un commerce utile. Ce sont donc autant de capitaux perdus pour l'industrie. Nouveau mal, que produit cette manière d'emprunter.

On croit avoir remarqué que les rentiers voyageurs vivent un peu plus long-tems que les autres hommes ; de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut-être , que ces rentiers sont pour la plupart des gens de bon-sens , qui se sentent bien constitués , des bénéficiers , des célibataires , uniquement occupés d'eux-mêmes , vivant en gens qui veulent vivre long-tems. Ils disent : « Si je mange trop , si je fais un excès , le Roi sera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère , & qui se dit mon ami , rira en me voyant enterrer. » Cela les arrête : ils se mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs , il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères , fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on baptise , ils sont toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse : aussi les moines n'en ont jamais fait ; mais pour de l'argent en rentes viagères , ils en prenaient à toute main , jusqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet , on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans ; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles ; & la raison , c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.



A G R I C U L T U R E.

IL n'est pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre aussi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre, devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours; ils l'auraient vu très-sain, un peu enflé, la racine en-bas, la tête en-haut. Ils auraient distingué au bout de quelque tems le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuse dont se formera la farine, ses deux enveloppes, ses feuilles. Cependant c'était assez que quelque philosophe Grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption, pour que personne n'en doutât : & cette erreur, la plus grande & la plus sotte de toutes les erreurs, parce qu'elle est la plus contraire à la nature, se trouvait dans des livres écrits pour l'instruction du genre-humain.

Aussi les Philosophes modernes, trop hardis parce qu'ils sont plus éclairés, ont abusé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre fauteur, & à *St Paul* son persécuteur, qui devint son apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pûrît en terre pour germer, qu'il mûrût pour renaître : ils ont dit que c'était le comble de l'absurdité, de vouloir prouver le nouveau dogme de la résurrection par une comparaison si fautive

& si ridicule. On a osé dire dans l'Histoire critique de JESUS-CHRIST que de si grands ignorans n'étaient pas faits pour enseigner les hommes ; & que ces livres , si long-tems inconnus , n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blasphêmes n'ont pas songé que JESUS-CHRIST & *Saint Paul* daignaient parler le langage reçu ; que pouvant enseigner les vérités de la physique , ils n'enseignaient que celles de la morale ; qu'ils suivaient l'exemple du respectable auteur de la Genèse. (*) En effet dans la Genèse, l'Ésprit-saint se conforme dans chaque ligne aux idées les plus grossières du peuple le plus grossier ; la Sagesse éternelle ne descendit point sur la terre pour instituer des académies des sciences. C'est ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs physiques à tous les Prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On fait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste , les trois quarts de la terre se passent de notre froment , sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain , ils en seraient effrayés.

Des Livres pseudonymes sur l'Economie générale.

Il serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *AGRICULTURE* , *GRAIN* , *FERME* , &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *GRAIN* , on suppose toujours que le

(*) Voyez GENÈSE.

maréchal de *Vauban* est l'auteur de la Dixme royale. C'est une erreur, dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur l'économie. Nous sommes donc forcés de remettre ici sous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« *Bois-Guillebert* s'avisa d'abord d'imprimer la
 » Dixme royale sous le nom de *Testament politique*
 » du maréchal de *Vauban*. Ce *Bois-Guillebert*, auteur
 » du *Détail de la France*, en deux volumes, n'était
 » pas sans mérite : il avait une grande connaissance
 » des finances du royaume ; mais la passion de
 » critiquer toutes les opérations du grand *Colbert*,
 » l'emporta trop loin ; on jugea que c'était un hom-
 » me fort instruit qui s'égarait toujours, un feseur
 » de projets qui exagérait les maux du royaume,
 » & qui proposait de mauvais remèdes. Le peu de
 » succès de ce livre auprès du ministère, lui fit-
 » prendre le parti de mettre sa Dîme royale à l'abri
 » d'un nom respecté. Il prit celui du maréchal de
 » *Vauban*, & ne pouvait mieux choisir. Presque tou-
 » te la France croit encore que le projet de la
 » Dixme royale est de ce maréchal, si zélé pour
 » le bien public ; mais la tromperie est aisée à
 » connaître.

» Les louanges que *Bois-Guillebert* se donne à lui-
 » même dans la préface, le trahissent ; il y loue
 » trop son livre du *Détail de la France* ; il n'était
 » pas vraisemblable que le maréchal eût donné
 » tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs :
 » on voit dans cette préface un père qui loue
 » son fils, pour faire-recevoir un de ses bâtards. »

Le

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'est que trop considérable. L'abbé de *Saint-Pierre*, qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie, ne laissa pas d'attribuer la chimère de la Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu Testament politique de *Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gatien de Courtitz*. Quelques ignorans (*) citent encore les Testamens politiques du roi d'Espagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué jusqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie, à l'article *GRAIN*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & Désavantages de la Grande-Bretagne*; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces
 » de la France, on trouve que non-seulement plu-
 » sieurs de ses terres restent en friche, qui pour-
 » raient produire des blés & nourrir des bestiaux;
 » mais que les terres cultivées ne rendent pas à
 » beaucoup près à proportion de leur bonté;
 » parce que le laboureur manque de moyens pour
 » les mettre en valeur,

» Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai
 » remarqué dans le gouvernement de France un

(*) Voyez *ANA*, *ANÉCDOTES*.

» vice dont les conséquences sont si étendues, &
 » j'en ai félicité ma patrie; mais je n'ai pu m'em-
 » pêcher de sentir en même-tems combien for-
 » midable serait devenue cette puissance, si elle
 » eût profité des avantages que ses possessions &
 » ses hommes lui offraient. *O sua si bona nôrint !* »

J'ignore si ce livre n'est pas d'un Français, qui, en faisant-parler un Anglais, a cru lui devoir faire-bénir DIEU de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même-tems se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches; & en s'écriant avec *Virgile* : *O s'ils connaissaient leurs biens !* Mais soit Français, soit Anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons Suisses.

De l'exportation des Grains.

LE même article *GRAIN* porte encore cette réflexion : « Les Anglais essuyaient souvent de grandes chertés dont nous profitons par la liberté du commerce de nos grains, sous les règnes de *Henri IV* & de *Louis XIII*, & dans les premiers tems du règne de *Louis XIV.* »

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous *Henri IV*. La défense se continua sous *Louis XIII*, & pendant tout le tems du règne de *Louis XIV.* On ne put vendre son blé hors du royaume, que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger

de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de *Louis XV*, plus éclairé, a rendu le commerce des blés libre, avec des restrictions convenables dans les mauvaises années.

De la grande & petite Culture.

A l'article *FERME*, qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & petite culture. La grande se fait par les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France, est regardée comme un travail presque stérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'est guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compensations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me semble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'est question que de bœufs dans *Hésiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'est chétive & pauvre, que lorsque des propriétaires mal-aisés fournissent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers sans ressource qui cultivent mal. Ce métayer, ne risquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a besoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit son maître: c'est malheureusement le cas

où se trouvent plusieurs pères-de-famille. (1)

Le service des bœufs est aussi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vite, on les fait-travailler plus de journées sans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir: on ne les ferre point, leurs harnais sont moins dispendieux; on les revend, ou bien on les engraisse pour la boucherie: ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin, on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des Défrichemens.

A l'article *DÉFRICHEMENT*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre

(1) M. de *Voltaire* indique ici la véritable différence entre la grande & la petite culture. L'une & l'autre peuvent employer des bœufs ou des chevaux. Mais la grande culture est celle qui se fait par les propriétaires eux-mêmes ou par des fermiers; la petite culture est celle qui se fait par un métayer à qui le propriétaire fournit les avances foncières de la culture, à condition de partager les fruits avec lui.

à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser, si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret : c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches ; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long tems, si même il peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & sur-tout y semer des graines qui, loin de dévorer le sol, lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais ; mais il n'appartiendrait qu'à un Souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant-camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus, qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise, comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il

rites marquait ce que Sa Majesté devait faire pour se préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'Empereur doit nommer les douze personnes illustres qui doivent l'accompagner & labourer après lui; savoir, trois Princes & neuf Présidens des Cours souveraines. Si quelques-uns des Présidens étaient trop vieux ou infirmes, l'Empereur nomme ses assesseurs pour tenir leur place.

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par son exemple; mais elle renferme encore un sacrifice que l'Empereur, comme grand Pontife, offre au *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur de son peuple. Or, pour se préparer à ce sacrifice, il doit jeûner & garder la continence les trois jours précédens (a). La même précaution doit être observée par tous ceux qui sont nommés pour accompagner Sa Majesté, soit Princes, soit autres, soit Mandarins de lettres, soit Mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, Sa Majesté choisit quelques Seigneurs de la première qualité, & les envoie à la salle de ses ancêtres, se prosterner devant la tablette, & les avertir, comme ils feraient s'ils étaient encore en vie (b), que le jour suivant il offrira le grand sacrifice.

» Voilà, en peu de mots, ce que le mémorial du

(a) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle calomnie, établie dans notre Occident, que le gouvernement Chinois est athée ?

(b) Le proverbe dit : *Comportez-vous à l'égard des morts comme d'ils étaient encore en vie.*

tribunal des rites marquait pour la personne de l'Empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre doit composer les paroles que l'Empereur récite en faisant le sacrifice. Un troisième doit faire porter & dresser les tentes sous lesquelles l'Empereur dînera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un quatrième doit assembler quarante ou cinquante vénérables vieillards, laboureurs de profession, qui soient présens lorsque l'Empereur laboure la terre. On fait venir aussi une quarantaine de laboureurs plus jeunes, pour disposer la charrue, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être semés. L'Empereur sème cinq sortes de grains, qui sont censés les plus nécessaires à la Chine, & sous lesquels sont compris tous les autres; le froment, le riz, le millet, la fève, & une autre espèce de mil, qu'on appelle *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs. Le vingt-quatrième jour de la lune, Sa Majesté se rendit avec toute la cour en habits de cérémonie au lieu destiné à offrir au *Chang-ti* le sacrifice du printems, par lequel on le prie de faire-croître & de conserver les biens de la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant que de mettre la main à la charrue.....

» L'Empereur sacrifia, & après le sacrifice il descendit avec les trois Princes & les neuf Présidens qui devaient labourer avec lui. Plusieurs grands Seigneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux qui renfermaient les grains qu'on devait semer. Toute

la Cour y affista en grand silence. L'Empereur prit la charrue, & fit en labourant plusieurs allées & venues ; lorsqu'il quitta la charrue, un Prince du sang la conduisit & laboura à son tour. Ainsi du reste.

» Après avoir labouré en différens endroits , l'Empereur sema les différens grains. On ne laboure pas alors tout le champ entier , mais les jours suivans les laboureurs de profession achèvent de le labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens laboureurs , & quarante-deux plus jeunes. La cérémonie se termina par une récompense que l'Empereur leur fit-donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes , puisqu'elle est la plus utile , il faut joindre un Edit du même empereur *Yont-chin*. Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingts , vers la Tartarie , car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite , & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos Souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SUR-TOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers , dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles que d'agréables ; ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs Parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui , dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile

de la terre , cultivait une campagne qui lui rendait cent , pour cent.

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent , non-seulement ne payerait pas un seul des frais de la culture , mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut , pour qu'un domaine puisse donner un léger profit , qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens , jouissez de nos travaux , & jugez de l'opéra comique ! (*)

A I R.

SECTION 1^{re}.

ON compte quatre élémens , quatre espèces de matière , sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens ? L'air se change-t-il en feu , en eau , en terre ? Ya-t-il de l'air ?

Quelque Philosophes en doutent encore ; peut-on raisonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre , si on boit de l'eau , si le feu nous éclaire , nous échauffe , nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez ; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ; ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère* , la sphère des exhalaisons ; & nous avons adopté ce mot. Ya-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

(*) Voyez BLED ou BLÉ.

Les Philosophes qui ont nié l'existence de l'air , disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais , & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux , ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hiver , est entouré d'une atmosphère mille fois moins considérable , que notre globe n'est pénétré & environné de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration , ces exhalaisons , ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables , & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens , qui forme & qui détruit sans cesse végétaux , minéraux , métaux , animaux.

C'est ce qui a fait-penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière ; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle , qui préside à tous les globes , est l'auteur de tout mouvement , elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel , comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur , elle est pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi , qui se mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel, ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles, au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous les pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serein, quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus, comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil, dans la chambre-obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent, dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que, si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées; que les plus grossières, les plus aqueuses, rendues à la terre, laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continu de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très-spécieuses, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air est doux, l'air est serein, & jamais les vapeurs sont douces, sont sereines.*

SECTION DEUXIÈME.

Vapeurs , exhalaisons.

JE suis comme certains hérétiques ; ils commencent par proposer modestement quelques difficultés , ils finissent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les scrupules de ceux qui doutent que l'air existe. Je m'enhardis aujourd'hui , j'ose regarder l'existence de l'air comme une chose peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que les vapeurs , j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air , & je n'ai jamais vu que des vapeurs grises , blanchâtres , bleues , noirâtres , qui couvrent tout mon horizon ; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettrait une matière invisible , impalpable , dont on n'avait aucune connaissance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air est élastique. Mais qu'est-ce que l'élasticité ? c'est la propriété d'un corps fibreux de se remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre , elle se relève ; ce ressort d'acier que vous avez roulé , se détend de lui-même : propriété aussi commune que l'attraction & la direction de l'aimant , & aussi inconnue. Mais votre élément de l'air est élastique , selon vous , d'une toute autre façon. Il occupe un espace prodigieusement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez , dont

il s'échappe. Des Physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille; (a) d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliers de fois.

J'en demanderais alors ce qu'il deviendrait, à quoi il serait bon? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliers de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliers d'intervalles qui les séparent?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense des vapeurs qui nous environnent, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cet atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage?

4°. Vous entendez une musique dans un salon éclairé de cent bougies; il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet espace, où les atomes de ces parfums ne pénétrant. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens, & du parquet, & des fenêtres, & des plafonds, occupent encore ce salon. Que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air?

5°. Comment cet air prétendu, dispersé dans ce salon, pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à-la-fois les différens sons? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave, &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce, à la quinte,

(a) Voyez *Muffchembrock*, chap. de l'*Air*,

à l'octave? chaque note, exprimée par les voix & par les instrumens, trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille? C'est la seule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle supposition! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'*ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut*, & nous les envoie sans se tromper? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à-la-fois par tous les sons, ne fût propre qu'à répéter un seul son, & à le renvoyer à l'oreille? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les sons; il faut donc chercher quelque autre cause, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton*? il supposa, à la fin de son *Optique*, que les particules d'une substance dense, compacte & fixe, adhérentes par attraction, rarifiées difficilement par une extrême chaleur, se transforment en un air élastique.

De telles hypothèses, qu'il semblait se permettre pour se délasser, ne valaient pas ses calculs & ses expériences. Comment des substances dures se changent-elles en un élément? comment du fer est-il changé en air? Avouons notre ignorance sur les principes des choses.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'est que si on vous l'ôte vous mourez; mais cette preuve n'est autre chose qu'une supposition de ce qui est en question. Vous dites qu'on

meurt quand on est privé d'air , & nous disons qu'on meurt par la privation des vapeurs salutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la pesanteur de l'air , & nous la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas , & nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe - à - feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air ; & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent , &c. &c.

Permettez - nous donc de croire aux vapeurs ; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air , & nous ne demandons que la tolérance. (1)

Que l'Air ou la région des Vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion ; c'est que ni l'air , s'il y en a , ni les vapeurs ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs , nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du dessèchement des marais ; il y perd plus qu'il ne pense : cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite , la peste native d'Égypte , la peste à charbon , la peste qui fit-périr à Marseille & dans les

(1) Voyez le volume de *Physique*. Nous remarquerons seulement qu'il s'échappe des corps , 1°. des substances expansibles ou élastiques , & que ces substances sont les mêmes que celles qui composent l'atmosphère ; aucun froid connu ne les réduit en liqueur ; 2°. d'autres exhalaisons qui se dissolvent dans les premières , sans leur ôter ni leur transparence , ni leur expansibilité. Le froid & d'autres causes les précipitent ensuite sous la forme de pluie ou de brouillards. M. de *Voltaire* , en écrivant cet article , semble avoir deviné en partie ce que MM. *Priestley* , *Lavoisier* , *Volta* , &c. ont découvert quelques années après sur la composition de l'atmosphère.

environs soixante & dix mille hommes en 1720 ; cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs, ou par ce qu'on nomme *air* ; cela est si vrai, qu'on l'arrête avec un seul fossé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient ; un vent du sud-est l'aurait bien vite fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve ; c'est de - là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seïde (l'ancienne Sidon) à Marseille. Le conseil d'Etat défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça, sous peine de mort, & la peste ne se communiqua point au dehors.

Non procedes amplius.

Les autres maladies contagieuses , produites par les vapeurs , sont innombrables. Vous en êtes les victimes , malheureux Welches, habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts remplissent continuellement l'hôtel-dieu, & ce hôtel - dieu, devenu l'hôtel de la mort, infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches ! vous n'y faites nulle attention , & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes , des financiers , des spectacles , des bals , des brochures & des filles-de-joie.

De la puissance des Vapeurs.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans , les tremblemens - de - terre ; qui élèvent le

Monte - nuovo , qui font - sortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée , qui nourrissent nos plantes , & qui les détruisent. Terres, mers, fleuves , montagnes , animaux , tout est percé à jour : ce globe est le tonneau des *Danaïdes* , à travers lequel tout entre , tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther , d'un fluide secret , mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai ni vu ni manié ; je n'en ai jamais senti , je le renvoie à la manière subtile de *René* , & à l'esprit recteur de *Paracelse*.

Mon esprit recteur est le doute , & je suis de l'avis de *St Thomas Didyme* qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

ALCHIMISTE.

CET *al* emphatique met l'alchimiste autant au-dessus du chimiste ordinaire , que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encore pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale , comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine , & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi* , marquis de Conventiglio , qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie, fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maison de *Turenne*, prince souverain de *Sédan*; vers l'an 1620. « Vous n'avez » pas, lui dit-il, une souveraineté proportionnée à » votre grand courage; je veux vous rendre plus » riche que l'empereur. Je ne puis rester que deux » jours dans vos Etats, il faut que j'aille tenir à » Venise la grande assemblée des frères: gardez seulement le secret. Envoyez chercher de la litharge » chez le premier apothicaire de votre ville; jetez-y un grain seul de la poudre rouge que je vous » donne; mettez le tout dans un creuset, & en » moins d'un quart-d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de *Sédan*, & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fit trois cents mille onces avec trois cents mille grains, & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les Etats de la philo-

sophie hermétique. C'était un homme très-moderé dans ses desirs & dans sa dépense ; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon* , honteux du peu , lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de *Sédan* , il ne fit plus d'or , il ne revit plus son philosophe , & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature , en une autre , est une opération un peu difficile , comme , par exemple , du fer en argent ; car elle demande deux choses qui ne sont guère en notre pouvoir , c'est d'anéantir le fer , & de créer l'argent.

Il y a encore des Philosophes qui croient aux transmutations , parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée , a déposé le sable dont elle était chargée , & que ce sable , rapprochant ses parties , est devenu une petite pierre friable , qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant , que l'aventure qui s'est passée de nos jours , & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. « Il faut avoir » toujours devant les yeux ce proverbe espagnol : » *De Las Casas* , &c. (*)

On ne doit cependant pas rebuter tous les hom-

(a) Voyez les *Singularités de la nature*, volume de *Physique*.

mes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses comme des pièces-de-théâtre ; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

A L C O R A N ;

O U P L U T Ô T L E K O R A N .

S E C T I O N I^{re}.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale , du mont Atlas au désert de Barca , toute l'Egypte , les côtes de l'Océan éthiopien dans l'espace de six cents lieues , la Syrie , l'Asie mineure , tous les pays qui entourent la mer Noire , & la mer Caspienne , excepté le royaume d'Astracan ; tout l'empire de l'Indoustan , toute la Perse , une grande partie de la Tartarie ; & dans notre Europe , la Thrace , la Macédoine , la Bulgarie , la Servie , la Bosnie , toute la Grèce , l'Epire , & presque toutes les îles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays il n'y a pas un seul Mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés ; & très-peu de littérateurs parmi nous connaissent le Koran. Nous nous en faisons presque toujours une idée ridicule , malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre :

« Louanges à D I E U , le Souverain de tous les mondes , au D I E U de miséricorde , au Souverain du jour de la justice ; c'est toi que nous adorons ,

» c'est de toi seul que nous attendons la protection ;
 » Conduis-nous dans les voies droites , dans les voies
 » de ceux que tu as comblés de tes grâces ; non
 » dans les voies des objets de ta colère , & de ceux
 » qui se sont égarés . »

Telle est l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres , *A* , *L* , *M* , qui , selon le savant *Sale* , ne s'entendent point , puisque chaque commentateur les explique à sa manière ; mais selon la plus commune opinion elles signifient *Alla* , *Latif* , *Magid* : DIEU , la Grace , la Gloire.

Mahomet continue , & c'est DIEU lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots :

« Ce livre n'admet point de doute , il est la di-
 » rection des justes qui croient aux profondeurs
 » de la foi , qui observent les tems de la prière ,
 » qui répandent en aumônes ce que nous avons
 » daigné leur donner , qui sont convaincus de la
 » révélation descendue jusqu'à toi , & envoyée aux
 » prophètes avant toi. Que les fidèles aient une
 » ferme assurance dans la vie à venir : qu'ils soient
 » dirigés par leur Seigneur , & ils seront heureux.

» A l'égard des incrédules , il est égal pour eux
 » que tu les avertisses ou non , ils ne croient pas ;
 » le sceau de l'infidélité est sur leur cœur & sur
 » leurs oreilles ; les ténèbres couvrent leurs yeux ;
 » la punition terrible les attend.

» Quelques uns disent : Nous croyons en DIEU ;
 » & au dernier jour ; mais au fond ils ne sont pas
 » croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel ; ils se
 » trompent eux-mêmes sans le savoir ; l'infirmité

» est dans leur cœur , & DIEU même augmente cette
» infirmité , &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet, l'Alcoran passe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus sublime qui ait encore été écrit en cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de sottises qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorsqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Constantinople. Nos auteurs qui sont en beaucoup plus grand nombre que les janissaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti : ils leur persuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes esclaves par les lois de l'Alcoran ; qu'elles ne possédaient aucun bien dans ce monde , & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente , & tout cela a été cru fermement.

Il suffisait pourtant de lire le second & le quatrième sura (a) ou chapitre de l'Alcoran, pour être détrompé ; on y eût trouvé les lois suivantes ; elles sont traduites également par *du Ryer* qui demeura long-tems à Constantinople , par *Maracci* qui n'y alla jamais , & par *Salz* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

(*) Voyez l'article *ARAB & MARAB*.

(a) En comptant l'introduction pour un chapitre.

RÈGLEMENS de MAHOMET sur les Femmes.

I.

» N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand elles
 » seront croyantes. Une servante musulmane vaut mieux
 » que la plus grande dame idolâtre.

I L.

» Ceux qui font vœu de chasteté ayant des femmes , at-
 » tendront quatre mois pour se déterminer.
 » Les femmes se comporteront envers leurs maris comme
 » leurs maris envers elles.

I I L.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec votre
 » femme ; mais à la troisième , si vous la renvoyez , c'est
 » pour jamais : ou vous la retiendrez avec humanité ,
 » ou vous la renverrez avec bonté. Il ne vous est pas
 » permis de rien retenir de ce que vous lui avez donné.

I V.

» Les honnêtes - femmes sont obéissantes & attentives ,
 » même pendant l'absence de leurs maris. Si elles sont
 » sages , gardez-vous de leur faire la moindre querelle ;
 » s'il en arrive une , prenez un arbitre de votre famille
 » & un de la sienne.

V.

» PRENEZ une femme , ou deux , ou trois , ou quatre ,
 » & jamais davantage. Mais dans la crainte de ne pouvoir
 » agir équitablement envers plusieurs , n'en prenez qu'une.
 » Donnez-leur un douaire convenable , ayez soin d'elles ,
 » ne leur parlez jamais qu'avec amitié.

V I.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de vos femmes
 » contre leur gré , ni de les empêcher de se marier à

» d'autres après le divorce, pour vous emparer de leur
» douaire, à moins qu'elles n'aient été déclarées coupables
» de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en pren-
» dre une autre, quand vous lui auriez donné la va-
» leur d'un talent en mariage, ne prenez rien d'elle.

V I I.

» Il vous est permis d'épouser des esclaves, mais il est
» mieux de vous en abstenir.

V I I I.

» Une femme renvoyée est obligée d'allaiter son enfant
» pendant deux ans, & le père est obligé pendant ce
» tems-là de donner un entretien honnête selon sa condi-
» tion. Si on sevre l'enfant avant deux ans, il faut le
» consentement du père & de la mère. Si vous êtes obligé
» de le confier à une nourrice étrangère, vous la payerez
» raisonnablement. »

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes
avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées si durement
qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier
ni sur son ignorance, ni sur son imposture; mais
nous ne pouvons le condamner sur la doctrine d'un
seul DIEU. Ces seules paroles du sura 122 : *DIEU*
est unique, éternel, il n'engendre point, il n'est point en-
gendré, rien n'est semblable à lui; ces paroles, dis-je,
lui ont soumis l'Orient encore plus que son épée.

Au reste, cet Alcoran dont nous parlons est un
recueil de révélations ridicules & de prédications
vagues & incohérentes, mais de lois très-bonnes
pour le pays où il vivait, & qui sont toutes en-
core suivies, sans avoir jamais été affaiblies ou

changées par des interprètes mahométans , ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-seulement les poètes de la Mecque , mais sur-tout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats , qui donnèrent décret de prise-de-corps contre lui , comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer DIEU , & non pas les étoiles. Ce fut , comme on fait , la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre , & que ses écrits prenaient faveur , on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur , ou que du moins il se faisait-aider dans la composition de ses feuilles tantôt par un savant Juif , tantôt par un savant Chrétien ; supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait-composer leurs sermons & leurs oraisons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui faisait les sermons d'un certain Evêque ; & quand on allait à ses sermons , on disait : *Allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans son chapitre 16 , à l'occasion d'une grosse sottise qu'il avait dite en chaire , & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire :

« Quand tu liras le Koran , adresse-toi à DIEU ,
 » afin qu'il te préserve de *Satan*.... il n'a de pou-
 » voir que sur ceux qui l'ont pris pour maître ,
 » & qui donnent des compagnons à DIEU.

» Quand je substitue dans le Koran un verset
 » à un autre (& DIEU fait la raison de ces chan-

» gemens) quelques infidèles disent : *Tu as forgé*
 » ces versets ; mais ils ne savent pas distinguer le
 » vrai d'avec le faux : dites plutôt que l'Esprit-saint
 » m'a apporté ces versets de la part de Dieu avec
 » la vérité. D'autres disent plus malignement :
 » Il y a un certain homme qui travaille avec lui
 » à composer le Koran ; mais comment cet hom-
 » me à qui ils attribuent mes ouvrages pourrait-il
 » m'enseigner , puisqu'il parle une langue étrangè-
 » re , & que celle dans laquelle le Koran est écrit ,
 » est l'arabe le plus pur ? »

Celui qu'on prétendait travailler (b) avec *Mahomet*, était un Juif, nommé *Bensalen* ou *Bensalon*. Il n'est guère vraisemblable qu'un Juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis , que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaira*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les Musulmans , je ne m'en mêle pas , c'est au muphti à décider.

C'est une grande question , si l'Alcoran est éternel , ou s'il a été créé ; les Musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'Histoire de Calcondile le *Triomphe de la Croix* ; & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien , sabellien , carpo-cratien , cerdonicien , manichéen , donatiste , origé-

(b) Voy. l'Alcoran de *Salé* , pag. 223.

nien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt janséniste ; car le fonds de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

SECTION II.

C'ÉTAIT un sublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans son dixième chapitre : *Quel autre que DIEU peut avoir composé l'Alcoran ? On crie : C'est Mahomet qui a forgé ce livre ! Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, & appelez à votre aide qui vous voudrez. Au dix-septième il s'écrie : Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem !*

C'est un assez beau voyage ; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choses qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples, qui rassemblèrent solennellement des versets de son Koran après sa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philosophes. C'était avoir trop de délicatesse. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien su expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient savoir par expérience que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret, & le peuple les fait-raire. Mais, en retranchant l'itinéraire des planètes, on laissa quelques petits mots sur l'aven-

ture de la lune ; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran est une rapsodie sans liaison, sans ordre, sans art ; on dit pourtant que ce livre ennuyeux est un fort beau livre ; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance & une pureté dont personne n'a approché depuis. C'est un poëme, ou une espèce de prose rimée, qui contient six mille vers. Il n'y a point de poëte dont la personne & l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les Musulmans si l'Alcoran était éternel, ou si DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel ; ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours, avec le vulgaire, prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui se sont déchainés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de sortises sur son compte, ont prétendu qu'il ne savait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, législateur & souverain, ne fût pas signer son nom ? Si son livre est mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ses contemporains, & sa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie. Il enseigna l'unité de DIEU ; il déclamaît avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'usure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnée. La prière est d'une nécessité absolue ; la résignation aux décrets éternels est le grand-mobility de tout. Il était bien difficile qu'une religion

si simple & si sage , enseignée par un homme toujours victorieux , ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet les Musulmans ont fait autant de prosélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes ; la circoncision , le jeûne , le voyage de la Mecque , qui était en usage quatre mille ans avant lui , des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un jugement dernier , que les Mages avaient toujours établie , & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit que , comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nud , *Aishca* sa femme trouva la chose immodeste & dangereuse : *Allez , ma bonne* , lui dit-il ; *on n'aura pas alors envie de rire*. Un Ange , selon le Koran , doit peser les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prise des Mages. Il leur a volé aussi leur pont aigu , sur lequel il faut passer après la mort ; & leur jannat , où les élus musulmans trouveront des bains , des appartemens bien meublés , de bons lits , & des houris avec de grands yeux noirs. Il est vrai aussi qu'il dit que tous ces plaisirs des sens , si nécessaires à tous ceux qui ressusciteront avec des sens , n'approcheront pas du plaisir de la contemplation de l'Être suprême. Il a l'humilité d'avouer dans son Koran que lui-même n'ira point en paradis par son propre mérite , mais par la pure volonté de Dieu ; C'est aussi par cette

pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles sera toujours pour le prophète.

Il n'est pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi habile ait voulu se brouiller avec cette moitié du genre humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis ? M'amie, lui dit-il, le paradis n'est pas pour les vieilles. La bonne-femme se mit à pleurer, & le prophète pour la consoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine consolante est confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ses sectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, se conformant en ce point à l'usage immémorial des Orientaux.

En un mot, ses lois civiles sont bonnes ; son dogme est admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre : mais les moyens sont affreux ; c'est la fourberie & le meurtre.

On l'excuse sur la fourberie ; parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou paye-moi un tribut ?*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier

des mortels qui n'ont point eu de révélation ! il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait-fleurir la morale & les lois ; disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles ; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems héroïques : mais qu'est-ce que les siècles héroïques ? c'était le tems où l'on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers Musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple qui, n'ayant rien à perdre, combat à-la-fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadisha* est amoureuse de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie, dans laquelle on le fait-descendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait-descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse ? L'Arabie avait son *Mortiri* & son *Mercur*e galant.

Le grand prophète effuya la disgrâce commune à tant de maris; il n'y a personne après cela qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde femme, la belle *Aishca*; il s'appelait *Assam*. Mahomet se comporta avec plus de hauteur que *César*, qui répudia sa femme, disant « qu'il ne fallait pas que la femme de *César* fût soupçonnée. » Le prophète ne voulut pas même soupçonner la sienne; il fit descendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que sa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, aussi-bien que tous les autres.

On l'admire, pour s'être fait, de marchand de chameaux, pontife, législateur & monarque; pour avoir soumis l'Arabie, qui ne l'avait jamais été avant lui; pour avoir donné les premières secousses à l'empire romain d'Orient & à celui des Perses. Je l'admire encore, pour avoir entretenu la paix dans sa maison parmi ses femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Asie, de presque toute l'Afrique; & il s'en est bien peu fallu que sa religion n'ait subjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions! un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans son premier combat, donnait une autre destinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit que, quand il fallut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'est pas trop ordinaire aux morts; & que sa veuve *Aishca* s'écria: Si j'avais su que DIEU eût fait cette grâce au défunt, j'y serais accourue à l'instant. On

pouvait dire de lui : *Decet imperatorem stantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la sienne. Les moindres particularités en étaient sacrées ; on fait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait , neuf épées , trois lances , trois arcs , sept cuirasses , trois boucliers , douze femmes , un coq blanc , sept chevaux , deux mules , quatre chameaux , sans compter la jument *Borac* sur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt , elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel*.

Toutes ses paroles ont été recueillies. Il disait que la jouissance des femmes le rendait plus fervent à la prière. En effet , pourquoi ne pas dire *benedicite* & grâces au lit comme à la table ? une belle femme vaut bien un foupé. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

ALEXANDRE.

IL n'est plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choses neuves ; & pour détruire les fables historiques , physiques & morales , dont on a défigurée l'histoire du seul grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre* qui , dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes , a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; quand on songe que c'est un jeune-homme qui a changé le commerce

du monde , on trouve assez étrange que *Boileau* le traite de fou , de voleur de grand-chemin , & qu'il propose au Lieutenant de police *la Reinie* , tantôt de le faire-enfermer , & tantôt de le faire-pendre :

Heureux si de son tems , pour de bonnes raisons ,
La Macédoine eût eu des petites-maisons.

.

Qu'on livre son pareil en France à *la Reinie* ,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers.
Laisser sur l'échafaud sa tête & ses lauriers.

Cette requête , présentée dans la cour du palais au Lieutenant de police , ne devait être admise , ni selon la coutume de Paris , ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait excipé qu'ayant été élu à *Corinthe* capitaine-général de la Grèce , & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses , il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage , ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières , il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu , & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encore d'autres raisons , & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem.

sans-doute ; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité , & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu , en refusant des vivres à Alexandre , parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius. On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions ; car un Juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur , ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de Darius ; il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécutions contre elles , & de tentatives réitérées de secouer le joug. S'ils refusèrent d'abord les contributions , c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté , & qu'ils crurent que Darius , quoique vaincu , était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors le seul peuple qui connût le vrai Dieu , comme le dit Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu , mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs , & même en caractères hébraïques , c'est-à-d. tyriens , que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit , ce que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux côtés , ayant le même fonds de religion.

Alexandre , après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encore l'ad-

miration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaisa; ils demeurèrent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte, rapporté, environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier, exagérateur, *Flavien Josèphe*, à qui l'on peut pardonner de faire-valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc, après *Josèphe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *JEHOVA* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, se prosterne à son tour, & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis long-tems; qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, (conquête à laquelle il ne pensait point alors); que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille ferait bon dans l'histoire des quatre fils *Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une

Histoire ancienne bien rédigée; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire-sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. *M. Holwel*, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville, un seul prince asiatique. Ils en ont usé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus* ni de *Taxile* ; en effet ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encore des Seigneurs patanes qui prétendent descendre de *Porus*. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, & où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimiques.

Si *Flavien Joseph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-tems après *Joseph*, paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encore sur *Quinte-Curce* ; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut se faire-adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'*Alexandre*, les Perses, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque* entendaient par adorer.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par adorer invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable & de très-commun.

Les membres des Parlemens de France parlent à genoux au Roi dans leurs lits-de-justice ; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au Roi d'Angleterre. Plusieurs Rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au Grand-Mogol , à l'Empereur de la Chine, à l'Empereur du Japon. Les Colaos de la Chine, d'un ordre inférieur, fléchissent les genoux devant les Colaos d'un ordre supérieur ; on adore le Pape , on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux , comme un culte de latrie.

Ainsi, tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'est fondé que sur une équivoque. (*)

C'est *Ostave*, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels ; il y eut des prêtres d'*Auguste*. *Horace* lui dit positivement :

Jurandisque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilège d'adoration ; & il n'est point dit qu'on en murmura. (a)

Les contradictions sur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, si on ne savait que les hommes , & sur-tout ceux qu'on appelle Héros, sont souvent très-différens d'eux-mêmes ; &

(*) Voy. ABUS DES MOTS.

(a) Remarquez bien qu'*Auguste* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dolie. C'était un saint ; *divus Augustus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le sort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un Souverain, bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables, rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns disent que *Callistènes* fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre, & ces deux villes se trouvent éloignées de 500 lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul, du haut d'une muraille, dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre) il fait saisir dix philosophes Indiens, que les Grecs appelaient *gymnosorhistes*, & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercur* gaillard de *Vifé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier; après quoi les autres suivraient leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor*, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié ; ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise ; il faut la respecter, il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote* ; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu-dire à un certain *Agnostémis*, qu'il avait entendu-dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville d'Arcadie ; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur-le-champ ceux qui en buvaient ; qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne de pied de mulet ; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone ; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre*, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte, & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en si peu d'années. (*)

(*) Voy. HISTOIRE.



ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* & par ses capitaines, qui devinrent autant de Rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On fait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

La ville fut toujours très-florissante sous les *Ptolémées* & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mamelucs & les Turcs, qui la conquièrent tour-à-tour avec le reste de l'Égypte, ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs même lui conservèrent un reste de grandeur; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légèreté; leur amour des nouveautés, avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur esprit contentieux & querelleur, avec leur peu de courage; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec, qui était devenu la langue du pays. Les Chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs, & les Chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes, que les Alexandrins égorgèrent.

Le Christianisme que les *Pantène*, les *Origène*, les *Clément* avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les Chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion ; & tous les habitans divisés entre eux, n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'emp. *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (a)

« J'AI vu cet Egypte que vous me vantiez tant, » mon cher *Servien* ; je la fais toute entière par

» cœur. Cette nation est légère , incertaine , elle
 » vole au changement. Les adorateurs de *Sérapis*
 » se font Chrétiens : ceux qui sont à la tête de
 » la religion du CHRIST, se font dévots à *Sérapis*.
 » Il n'y a point d'Archirabbin Juif , point de Sama-
 » ritain , point de Prêtre chrétien , qui ne soit astro-
 » logue , ou devin , ou baigneur , (c'est à-dire entre-
 » metteur.) Quand le Patriarche Grec (b) vient en
 » Egypte , les uns s'empresrent auprès de lui pour
 » lui faire - adorer *Sérapis* , les autres le CHRIST. Ils
 » sont très-séditieux , très - vains , très-querelleurs.
 » La ville est commerçante , opulente , peuplée ; per-
 » sonne n'y est oisif ; les uns y soufflent le verre ;
 » les autres fabriquent le papier. Ils semblent être
 » de tout métier , & en sont en effet. La goutte
 » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire
 » à l'oisiveté. Les aveugles y travaillent ; l'argent est
 » un dieu que les Chrétiens , les Juifs , & tous les
 » hommes , servent également. »

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SIRACUSII SATURNINUS.

Tomi secundi , pag. 406.

**ADRIANI EPISTOLA , EX LIBRIS PHLEGONTIS, LIBERTI
 EIUS, PROBITA.**

Adrianus Augustus Serviano Cos. V.º

*ÆGYPTUM , quam mihi laudabas , Serviane carissime ,
 totam didici , levem , pendulam , & ad omnia famæ monu-*

(b) On traduit ici *Patriarcha* , terme grec , par ces mots *Patriarche Grec* , parce qu'il ne peut convenir qu'à l'Hiérophante des principaux Mystères Grecs. Les Chrétiens ne commencèrent à connaître le mot *Patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains , les Egyptiens , les Juifs ne connaissaient point ce titre

Diët. Philos. Tom. I.

H

menta volitantem. Illi qui Serapin colunt ; Christiani sunt , & devoti sunt Serapi , qui se CHRISTI episcopos dicunt. Nemo illic Archisynagogus Judæorum , nemo Samarites , nemo Christianorum Presbyter , non mathematicus , non aruspex , non aliptes. Ipse ille Patriarcha , quum Ægyptum venerit , ab aliis Serapidem adorare , ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis seditiosissimum , vanissimum , injuriosissimum. Civitas opulenta , dives , fecunda , in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant ; ab aliis charta conficitur ; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent , cæci quod faciant ; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est : hunc Christiani , hunc Judæi , hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un Empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur , fait-voir en effet que les Chrétiens , ainsi que les autres , s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers Chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout , & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-tems partagés en différentes sectes , qui se détestaient & s'accusaient mutuellement , les plus violens ennemis du Christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les âmes les plus pures & les plus grandes ; il en est même encore aujourd'hui , dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.



A L G E R.

LA philosophie est le principal objet de ce Dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire-remarquer que le premier dessein de *Louis XIV*, lorsqu'il prit les rênes de l'État, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie. (a) Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eût je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses & éclatantes, qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole, noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold*, comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit-céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII*; & le cardinal *Mazarin*, avant sa mort, lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-tems balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même.

(a) Voy. l'expédition de *Gigeri* par *Pélisson*.

me, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse, & devait l'être.

Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours défintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette Lettre, écrite, il y a quelques années, à l'occasion des pirateries d'Alger.

« IL est triste, MONSIEUR, qu'on n'ait point écouté les
 » propositions de l'ordre de Malte, qui offrait, moyen-
 » nant un subside médiocre de chaque Etat chrétien, de
 » délivrer les mers des pirates d'Alger, de Maroc, & de
 » Tunis. Les chevaliers de Malte seraient alors véritable-
 » ment les défenseurs de la Chrétienté. Les Algériens n'ont
 » actuellement que deux vaisseaux de cinquante canons,
 » & cinq d'environ quarante, quatre de trente : le reste
 » ne doit pas être compté.

« Il est honteux qu'on voie tous les jours leurs petites
 » barques enlever nos vaisseaux marchands dans toute la
 » Méditerranée. Ils croisent même jusqu'aux Canaries, &
 » jusqu'aux Açores.

« Leurs milices, composées d'un ramas de nations, anciens
 » Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, Turcs, Nègres
 » même, s'embarquent presque sans équipage sur des che-
 » becs de dix-huit à vingt pièces de canon : ils infestent

» toutes nos mers comme des vautours qui attendant une
» proie. S'ils voient un vaisseau de guerre, ils s'enfuient :
» s'ils voient un vaisseau marchand, ils s'en emparent ;
» nos amis, nos parens, hommes & femmes, deviennent
» esclaves, & il faut aller supplier humblement les bar-
» bares de daigner recevoir notre argent pour nous rendre
» leurs captifs.

» Quelques Etats chrétiens ont eu la honteuse prudente
» de traiter avec eux, & de leur fournir des armes avec
» lesquelles ils nous dépouillent. On négocie avec eux en
» marchands, & ils négocient en guerriers.

» Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs bri-
» gandages ; on ne le fait pas. Mais que de choses seraient
» utiles & aisées, qui sont négligées absolument ! La néces-
» sité de réduire ces pirates est reconnue dans les conseils
» de tous les princes, & personne ne l'entreprend. Quand
» les ministres de plusieurs cours en parlent par hazard en-
» semble, c'est le conseil venu contre les chats.

» Les Religieux de la rédemption des captifs sont la plus
» belle institution monastique ; mais elle est bien honteuse
» pour nous. Les royaumes de Fez, Alger, Tunis, n'ont
» point de *marabouts de la rédemption des captifs*. C'est qu'ils
» nous prennent beaucoup de Chrétiens, & nous ne leur
» prenons guère de Musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion que
» nous à la nôtre ; car jamais aucun Turc, aucun Arabe
» ne se fait Chrétien ; & ils ont chez eux mille rené-
» gats qui même les servent dans leurs expéditions. Un
» italien, nommé *Pelegini*, était en 1712, général des
» galères d'Alger. Le miramolin, le bey, le dey ont des
» Chrétiennes dans leurs sérails ; & nous n'avons eu que
» deux filles turques qui aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille hom-

» hommes de troupes réglées ; mais tout le reste est fort-
 » dat , & c'est ce qui rend la conquête de ce pays si dif-
 » ficile. Cependant les Vandales les subjuguèrent aisément ,
 » & nous n'osons les attaquer ! &c. »

A L L E G O R I E S.

UN jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure*, voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain Roi nommé *Hiréus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque chose ? Le bon-homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ferait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux se mirent à piffer sur le cuir d'un bœuf tout-frais-écorché ; de-là naquit *Orion*, dont on fit une constellation connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens ; le livre de *Job* en parle : mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il est difficile que les *Dacier* & les *Sau-maise* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'est impossible aux dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens, à qui un oracle dit qu'ils se gardassent du *mélampyge* : un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massue : suspendus tous deux le long de son dos, la tête en-bas comme une paire de lapins,

ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélanpyge* signifie *cul noir*. « Ah! dirent-ils, l'oracle est accompli, voici *cul noir*. » *Hercule* se mit à rire & les laissa aller. Les *Saumaise* & les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réussir à tirer un sens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'esprit. Toutes nos académies, & tous nos feseurs de devises, ceux même qui composent les légendes pour les jettons du trésor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuses que celles des neuf Muses, de Vénus, des Graces, de l'Amour, & de tant d'autres qui seront les délices & l'instruction de tous les siècles, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua presque toujours en allégories. Les premiers Pères de l'Eglise, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il est vrai qu'on leur reproche d'avoir poussé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des allusions.

S. Justin dit, dans son Apologétique, que le signe de la croix est marqué sur les membres de l'homme; que quand il étend les bras, c'est une croix parfaite, & que le nez forme une croix sur le visage.

Selon *Origène*, dans son explication du Lévitique, la graisse des victimes signifie l'Eglise, & la queue est le symbole de la persévérance.

S. Augustin, dans son sermon sur la différence

& l'accord des deux généalogies , explique à ses auditeurs pourquoi *S. Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers , n'en rapporte cependant que quarante & un. C'est , dit-il , qu'il faut compter *Jéchonias* deux fois , parce que *Jéchonias* alla de Jérusalem à Babylone. Or ce voyage est la pierre angulaire ; & si la pierre angulaire est la première du côté d'un mur , elle est aussi la première du côté de l'autre mur : on peut compter deux fois cette pierre ; ainsi on peut compter deux fois *Jéchonias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante , dans les quarante-deux générations , parce que ce nombre de quarante signifie la vie. *Dix* figure la béatitude , & *dix* multiplié par *quatre* , qui représente les quatre élémens & les quatre saisons , produit quarante.

Les dimensions de la matière ont , dans son cinquante-troisième sermon , d'étonnantes propriétés. La largeur est la dilatation du cœur ; la longueur , la longanimité ; la hauteur , l'espérance ; la profondeur , la foi. Ainsi , outre cette allégorie , on compte quatre dimensions de la matière au lieu de trois.

Il est clair & indubitable , (dit-il dans son sermon sur le psaume vi ,) que le nombre de *quatre* figure le corps humain , à cause des quatre élémens & des quatre qualités , du chaud , du froid , du sec , & de l'humide ; & comme quatre se rapportent au corps , trois se rapportent à l'ame , parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour , de tout notre cœur , de toute notre ame , & de tout notre esprit. *Quatre* ont rapport au vieux Testament , & *trois* au nou-

veau. Quatre & trois font le nombre de sept jours , & le huitième est celui du jugement.

On ne peut diffimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les Pères qui emploient quelquefois ces figures , écrivaient dans un tems & dans des pays où presque tous les arts dégénéraient : leur beau génie & leur érudition se pliaient aux imperfections de leur siècle ; & *S. Augustin* n'en est pas moins respectable, pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième siècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les discours de nos prédicateurs. Ce n'est pas qu'on ose les préférer aux Pères ; mais le siècle présent est préférable aux siècles dans lesquels les Pères écrivaient. L'éloquence , qui se corrompt de plus en plus , & qui ne s'est rétablie que dans nos derniers tems , tomba après eux dans de bien plus grands excès : on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares jusqu'au siècle de *Louis XIV.* Voyez tous les anciens sermonnaires ; ils sont fort au-dessous des pièces dramatiques de la Passion , qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces sermons barbares , vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie , qui ne s'est jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait sous *François I.*, a fait le plus d'honneur au style allégorique. « Messieurs de la justice , dit-il , sont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage, de peur qu'il ne soit rongé des souris ; un seul coup de dent du chat fera

plus de tort au fromage que vingt souris ne pourraient en faire. »

Voici un autre endroit assez curieux. « Les bûcherons dans une forêt coupent de grosses & petites branches, & en font des fagots ; ainsi nos Ecclésiastiques, avec des dispenses de Rome, entassent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de prieurés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'Eglise passent par les trois cordelières de l'*Ave Maria*. Car le *benedicta tu* sont grosses abbayes de Bénédictins, *in mulieribus* c'est monsieur & madame, & *fructus ventris* ce sont banquets & goinfries. »

Les sermons de *Barlet* & de *Maillard* sont tous faits sur ce modèle : ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français ; les sermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mélange monstrueux naquit le style macaronique, c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des Hurons & des Iroquois, s'est maintenue jusques sous *Louis XIII*. Le jésuite *Garasse*, un des hommes les plus signalés parmi les ennemis du sens-commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom-de-famille de *Théophile* ; « mais d'un veau, dit-il, la chair est bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'est bonne qu'à brûler. »

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares, à celles d'*Homère*, de *Virgile*, & d'O-

vide ; & tout cela prouve que s'il reste encore quelques Goths & quelques Vandales qui méprisent les fables anciennes, ils n'ont pas absolument raison.

ALMANACH.

IL est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connaissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un Philosophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne ; je suppose que ce Philosophe a du bon-sens, ce qui est rare, dit-on, chez les savans de l'Inde ; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout, il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des astres ; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats, ce qui ne serait pas si rare.

Notre sot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences, lui fait présent d'un Almanach de Liège composé par *Muthieu Lansberge*, & du Messager-boireux d'*Antoine Souci*, astrologue & historien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il se débire 20,000 exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du Zodiaque, avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du sieur le *Lièvre*, ou des pilules du sieur *Keiser*, ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire-saigner, vous faire-couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chauffer des souliers neufs. L'Indien, en écoutant ces leçons, fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien, lui fasse-voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries, suivie d'une danse de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans, & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au Président du grand collège de Bénarès, que nous n'avons pas le sens-commun ; mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes, on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & sur-tout *St François-Xavier*, en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encore plus lourdement sur les usages des Indiens, sur leurs sciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute statue est pour eux le Diable, toute assemblée est un sabbat, toute figure symbolique est un talisman, tout Brachmane

est un forcier ; & là-dessus ils font des lamentations qui ne finissent point. Ils espèrent que la *moisson sera abondante*. Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue , *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur* , dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'est ainsi à-peu-près que chaque Nation a jugé non-seulement des peuples éloignés , mais de ses voisins.

Les Chinois passent pour les plus anciens feseurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'Empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux & à ses voisins ; s'ils ne l'acceptaient pas , ce serait une bravade , pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre , comme on la faisait en Europe aux Seigneurs qui refusaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze constellations , les Chinois en ont vingt-huit , & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres ; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du Zodiaque Chaldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une astronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans , ils ressemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* , par les belles prédictions , & par les secrets pour la santé , dont ils farcissent leur almanach impérial. Ils divisent le jour en dix mille minutes , & savent à point nommé quelle minute est favorable ou funeste. Lorsque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les missionnaires Jésuites de faire l'almanach , ils s'en excusèrent d'abord , dit-on , sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir. (a) *Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions* , leur dit l'Em-

(*) Voyez du Halde & Parennin.

pereur ; faites-moi seulement un bon Calendrier , & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaïses.

L'ingénieux auteur de la Pluralité des-mondes se moque des Chinois , qui voient , dit-il , des mille étoiles tomber à-la-fois dans la Mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque Messager-boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux-folets comme le peuple , & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait-coucher le soleil dans la Mer ; nous y avons envoyé les étoiles fort long-tems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament , que le firmament était fort dur , & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-tems qu'on fait dans les villes que le fil de la Vierge qu'on trouve souvent dans la campagne , est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères ayant que nous fussions lire ; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie , c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple Romain , *populus latè Rex* , fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberge* , & du Messager-boiteux , & des Astrologues de la Chine , jusqu'au tems où *Jules-César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui , & que nous appelons encore de son nom *Kalendrier Julien* , quoique nous n'ayons pas de kalendes , & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année

de dix mois, faisant trois cents quatre jours ; cela n'était ni solaire, ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea si mal, que du tems de *César* les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours ; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout : il sembla gouverner le Ciel & la Terre.

Je ne fais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les Nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent ; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phasé* ou *pâscha*, le quatorzième jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rousse* ; & cette époque arrivait souvent en Avril ; leur Pentecôte cinquante jours après le *phasé* ; la fête des cornets ou trompettes, le premier jour de Juillet ; celle des tabernacles au quinze du même mois ; & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers Chrétiens suivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes ; nones & ides, avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il

faudra corriger un jour ; mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au Dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés Hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Sainte Vierge furent substituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du Calendrier romain dit, (*) que la raison en est prise du verset des Cantiques, *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le Dimanche ; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les Chrétiens gardèrent aussi la Pentecôte. Elle fut fixée, comme celle des Juifs, précisément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la Saint-Jean n'a été portée au 24 de Juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St Jean* avait dit, en parlant de JESUS-CHRIST : Il faut qu'il croisse & que je diminue ; *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très-singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs ; c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St-Jean, qui est le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume, pour faire-souvenir de l'ancien

(*) Voyez *Calendrier romain*.

embrasement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du Calendrier assure que la fête de l'Assomption est placée au 15 du mois d'Auguste ; nommé par nous *Août*, parce que le soleil est alors dans le signe de la Vierge.

Il certifie aussi que *St Matthias* n'est fêté au mois de Février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze Apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques, de quoi faire-rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du Dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un Ingénieur & un Officier très-estimable.

Le pis de nos Calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point ; de dire, le soleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point ; de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos Calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans les poissons ? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les Sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux ?

Il eût été très convenable, non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des

poissons quand on le dit dans le béliet, & qu'il sera ensuite dans le verseau, & successivement dans toutes les constellations suivantes au tems de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès-à-présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on ; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas ? Voyez dans la grande Encyclopédie, *ANNÉES*, *KALENDRIER*, *PRÉCESSION des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs : ils sont de main de maître.

A L O U E T T E.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, & faire-voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou*, (a) était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Plin*e en conviennent. *César* composa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette : *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le servit très-bien dans les guerres civiles ; & *César*, pour récompense, donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les Ro-

(*) Voy. le Dictionnaire de *Ménage*, au mot *ALAUDA*.

maines appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appellaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies , ainsi avérées , doivent être admises : mais quand un professeur Arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe , il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes , de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala , qui n'aiment pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin , à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems , & quel excès de ridicule , de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires , dans le phénicien & le chaldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma* , qui signifie , dit-on , *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* : & le Dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville* ? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur* ; & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux pre-

miers hameaux des Bas-Bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toscan, si la perte d'un tems consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

A M A Z O N E S.

ON a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car sans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Penthésilée*, qui sont peut-être fabuleuses, il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était sur-tout dans la tribu des *Homérîtes* une espèce de loi, dictée par l'amour & par le courage, que les épouses secourussent & vengeassent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius*, du tems du calife *Abubéker*, successeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs Musulmanes avec quelque butin ; il les conduisait à Damas : parmi ces captives était la sœur de *Dérar* lui-même. L'Histoire arabe d'*Alvaredi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* (c'était le nom de

cette sœur de *Dérar*) propose à une de ses compagnes nommée *Oferra* de se soustraire à la captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des Chrétiens : le même enthousiasme Musulman saisit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèce de poignards qu'elles portent à la ceinture, & forment un cercle, comme les vaches se ferment en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés : il balance long-tems à user de la force; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déjà tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère*; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées; les combattans se parlent souvent assez long-tems avant que d'en venir aux mains : & c'est ce qui justifie *Homère* sans-doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST : « Injuste agresseur, dit-il ensuite à *Sergiabil*, tu ne résisteras pas à JESUS mon Dieu, qui combattra pour les vengeurs de sa religion. »

« Tu profères un mensonge impie, lui répond *Sergiabil*; JESUS n'est pas plus grand devant DIEU qu'*Adam* : DIEU l'a tiré de la poussière : il

de *Montfort*. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siège d'Orléans; elle combattit tout aussi-bien, & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472, quand l'armée Bourguignonne assiégeait Beauvais, que *Jeanne Hachette* à la tête de plusieurs femmes soutint long-tems un assaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche, jeta le porte-étendard dans le fossé, & donna le tems aux troupes du Roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuse récompense! Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite, & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujéti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle de la *Charfe*, de la maison *la Tour du Pin-Gouvernet*, se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareils héroïnes; le nombre n'en est pas grand

grand; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poétique, comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

A M E.

SECTION I^{re}.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous sentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins, au *pneuma* des Grecs, au terme dont se sont servi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le sens propre & littéral du latin & des langues qui en sont dérivées, il signifie *ce qui anime*. Ainsi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour signifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuse, comme lorsqu'il est dit dans la Génèse : *DIEU souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante; & L'ame des animaux est dans le sang; & Ne tuez point mon ame, &c.*

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi toutes les nations connues imaginèrent long-

tems que tout mourait avec le corps. Si on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes , il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame , & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noûs* & leur *pneuma*. Les Latins , à leur exemple , distinguèrent *animus* & *anima* ; & nous enfin , nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement*. Mais ce qui est le principe de notre vie , ce qui est le principe de nos pensées , sont-ce deux choses différentes ? est-ce le même être ? Ce qui nous fait digérer , & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion , & la cause de leurs sensations & de leur mémoire ?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes : je dis l'éternel objet ; car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen , nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait-vivre & de ce qui nous fait-penser. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père fait-il comment il a produit son fils ? une mère fait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit , comment il veille , & comment il dort ? Quelqu'un fait-il comment se s membres obéissent à sa volonté ? a-t-il découvert par quel art des idées se traçent dans son

cerveau & en sortent à son commandement ? Faibles automates mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde , qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous osons mettre en question si l'ame intelligente est *esprit* ou *matière* ; si elle est créée avant nous ; si elle sort du néant dans notre naissance ; si , après nous avoir animés un jour sur la terre , elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes ; que sont-elles ? des questions d'aveugles , qui disent à d'autres aveugles : Qu'est - ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal , nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ? Elle est *esprit*, dit l'un, Mais qu'est - ce qu'esprit ? personne assurément n'en fait rien ? c'est un mot si vide de sens , qu'on est obligé de dire ce que l'esprit n'est pas , ne pouvant dire ce qu'il est. L'ame est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que matière ? nous n'en connaissons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de ces propriétés , nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la pensée.

C'est quelque chose de distinct de la matière , dites-vous. Mais quelle preuve en avez - vous ? Est - ce parce que la matière est divisible & figurable , & que la pensée ne l'est pas ? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière sont divisibles & figurables ? Il est très-vraisemblable qu'ils ne le sont point ; des sectes entières de philosophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure , ni étendue.

due. Vous criez d'un air triomphant : La pensée n'est ni du bois , ni de la pierre , ni du sable , ni du métal ; donc la pensée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raisonneurs ! la gravitation n'est ni bois , ni sable , ni métal , ni pierre ; le mouvement , la végétation , la vie , ne sont rien non-plus , de tout cela ; & cependant la vie , la végétation , le mouvement , la gravitation , sont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière pensante , c'est dire la chose la plus insolemment absurde que jamais on ait osé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne sommes pas assurés que DIEU en ait usé ainsi ; nous sommes seulement assurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira sur l'ame ? qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie , quintessence , flamme , éther , qu'on l'ait crue universelle , incréée , transmigrante ? &c.

Qu'importent , dans ces questions inaccessibles à la raison , ces romans de nos imaginations incertaines ? Qu'importe que les Pères des quatre premiers siècles aient cru l'ame corporelle ? Qu'importe que *Tertullien* , par une contradiction qui lui est familière , ait décidé qu'elle est à-la-fois corporelle , figurée & simple ? Nous avons mille témoignages d'ignorance , & pas un qui nous donne une lueur de vraisemblance .

Comment donc sommes-nous assez hardis pour affirmer ce que c'est que l'ame ? Nous savons certainement que nous existons , que nous sentons , que nous pensons. Voulons-nous faire un pas au-delà ? nous tombons dans un abyme de ténèbres ; & dans

et abyme nous avons encore la folle témérité de disputer si cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, est faite avant nous ou avec nous, & si elle est périssable ou immortelle?

L'article *AME*, & tous les articles qui tiennent à la métaphysique, doivent commencer par une soumission sincère aux dogmes indubitables de l'Eglise. La révélation vaut mieux sans-doute que toute la philosophie. Les systèmes exercent l'esprit; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuse, ou même dont nous n'en avons aucune? Le mot d'*Ame* n'est-il pas dans ce cas? Lorsque la languette ou la soupape d'un soufflet est dérangée, & que l'air qui est entré dans la capacité du soufflet en sort par quelque ouverture survenue à cette soupape, qu'il n'est plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'est pas poussé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les servantes disent : *L'ame du soufflet est crevée*. Elles n'en savent pas davantage, & cette question ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule *l'ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument; un chétif morceau de bois, de plus ou de moins, lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles

les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers , les Celtes , donnaient à leur ame le nom de *seel* , dont les Anglais ont fait le mot *soul* , les Allemands *seel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames : *Psyché* qui signifiait l'*ame sensitive* , l'*ame des sens* ; & voilà pourquoi l'*Amour* , l'enfant d'*Aphrodite* , eût tant de passion pour *Psyché* , & que *Psyché* l'aima si tendrement : *Pneuma* , le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine , & que nous avons traduit pas *spiritus* , esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes : & enfin *Noûs* , l'*intelligence*.

Nous possédions donc trois ames , sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St Thomas d'Aquin* (b) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien , & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psyché était dans la poitrine ; *Pneuma* se répandait dans tout le corps , & *Noûs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que ,

(b) Somme de *Saint Thomas* , édition de Lyon , 1738.

dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte ; il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles : le foie & le cœur furent le siège des passions. Lorsqu'on pense profondément, on sent une contention dans les organes de la tête ; donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie ; donc l'ame végétative est dans la poitrine, qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été consumé sur un bûcher, ou englouti dans la mer & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Était-ce *Psyché*, était-ce *Pneuma*, était-ce *Noüs*, avec qui on avait conversé en songe ? On imagina un fantôme, une figure légère : c'était *Skia*, c'était *Daimonos*, une ombre des mânes, une petite ame d'air & de feu, extrêmement déliée, qui errait je ne sais où.

Dans la suite des tems, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint, qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

Envain les matérialistes allèguent quelques Pères de l'Eglise qui ne s'exprimaient point avec exacti-

rude. *St Irénée* dit (c) que l'ame n'est que le souffle de la vie ; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel , & qu'elle conserve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaisse.

Envain *Tertullien* s'exprime ainsi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile ; (d) *Corporalitas animæ in ipso Evangelio relucescit*. Car si l'ame n'avait pas un corps , l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

Envain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme , qui avait vu une ame très-brillante , & de la couleur de l'air.

Envain *Tatien* dit expressément : (e) *Pseukai menoun ei ton anthropon poluméres esti* ; « L'ame de l'homme » est composée de plusieurs parties. »

Envain allègue-t-on *St Hilaire* , qui dit dans des tems postérieurs : (f) *Il n'est rien de créé qui ne soit corporel , ni dans le Ciel , ni sur la terre , ni parmi les visibles , ni parmi les invisibles : tout est formé d'élémens ; & les ames , soit qu'elles habitent un corps , soit qu'elles en sortent , ont toujours une substance corporelle.*

Envain *St Ambroise* , au quatrième siècle , dit : (g) *Nous ne connaissons rien que de matériel , excepté la seule vénérable Trinité.*

Le corps de l'Eglise entière a décidé que l'ame est immatérielle. Ces Saints étaient tombés dans une erreur alors universelle ; ils étaient hommes ; mais ils ne se trompèrent pas sur l'immortalité , parce

(c) Livre V , chap. VII.

(d) *De animâ* , chap. VII.

(e) Oraison contre les Grecs.

(f) *Saint Hilaire* sur *Saint Matth.* pag. 633.

(g) Sur *Abraham* , liv. II , chap. VIII.

qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'Eglise infallible sur ces points de philosophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée ; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si-peu, que nous l'appelons *substance* ; or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous* ; mais ce dessous nous sera éternellement caché ; ce dessous est le secret du Créateur , & ce secret du Créateur est par-tout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie , ni comment nous la donnons , ni comment nous croissons , ni comment nous digérons , ni comment nous dormons , ni comment nous pensons , ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être , quel qu'il soit , a des pensées.

SECTION I.

Des doutes de Locke sur l'Ame.

L'AUTEUR de l'article *AME* dans l'Encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot* , mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke* , parce que le modeste *Locke* a dit : (h)

« Nous ne serons peut-être ja nais capables de connaître
 » si un être matériel pense ou non , par la raison qu'il nous
 » est impossible de découvrir par la contemplation de nos
 » propres idées , sans révélation , si DIEU n'a point donné

(h) Traduction de *Cofte*.

» à quelque amas de matière, disposée comme il le trouve
 » à propos, la puissance d'appercevoir & de penser; ou
 » s'il a joint & uni à la matière ainsi disposée une sub-
 » stance immatérielle qui pense. Car, par rapport à nos
 » notions, il ne nous est pas plus mal-aisé de concevoir
 » que DIEU peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la
 » matière la faculté de penser, que de comprendre qu'il
 » y joigne une autre substance avec la faculté de penser;
 » puisque nous ignorons en quoi consiste la pensée, & à
 » quelle espèce de substance cet être tout-puissant a trouvé
 » à propos d'accorder cette puissance, qui ne saurait être
 » créée qu'en vertu du bon plaisir & de la bonté du Créa-
 » teur. Je ne vois pas quelle contradiction il y a que
 » DIEU, cet être pensant, éternel, & tout-puissant,
 » donné, s'il veut, quelques degrés de sentiment, de per-
 » ception & de pensée, à certains amas de matière créée
 » & insensible, qu'il joint ensemble comme il le trouve à
 » propos. »

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (i)

On fait quelles querelles il eut à effuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière

(i) Voyez le discours préliminaire de M. d'Alembert.

« On peut dire qu'il créa la métaphysique à-peu-près comme
 » *Newton* avait créé la physique.... pour connaître notre ame,
 » ses idées & ses affections, il n'étudia point les livres, parce
 » qu'ils l'auraient mal instruit; il se contenta de descendre pro-
 » fondément en lui-même; & après s'être, pour ainsi dire,
 » contemplé long-tems, il ne fit dans son traité de l'*Entendement*
 » humain que présenter aux hommes le miroir dans lequel il
 » s'était vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle
 » doit être en effet, la physique expérimentale de l'ame, »

penfât ; mais il difait que nous n'en favons pas affez pour démontrer qu'il eft impoffible à DIEU d'ajouter le don de la penfée à l'être inconnu nommé *matière* , après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement , qui font également incompréhenfibles.

Locke n'était pas affurément le feul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité ; qui , en regardant l'ame comme une matière très-déliée , affurait par conféquent que la matière pouvait sentir & penfer.

C'était le fentiment de *Gaffendi* , comme on le voit dans fes objections à *Descartes*. « Il eft vrai , » dit *Gaffendi* , que vous connaisiez que vous penfez ; mais vous ignorez quelle efèce de fubftance vous êtes , vous qui penfez. Ainfi , quoique l'opération de la penfée vous foit connue , le principal de votre effence vous eft caché ; & vous ne favez point quelle eft la nature de cette fubftance dont l'une des opérations eft de penfer. Vous refemblez à un aveugle qui , fentant la chaleur du foleil & étant averti qu'elle eft caufée par le foleil , croirait avoir une idée claire & diftincte de cet aftre , parce que fi on lui demandait ce que c'eft que le foleil , il pourrait répondre que c'eft une chofe qui échauffe , &c. »

Le même *Gaffendi* , dans fa *Philofophie d'Epicure* , répète plufieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure fpiritualité de l'ame.

Descartes , dans une de fes lettres à la princesfe palatine *Elifabeth* , lui dit : « Je confeffe que par la

» seule raison naturelle nous pouvons faire beau-
 » coup de conjectures sur l'ame , & avoir de flat-
 » teuses espérances , mais non pas aucune assuran-
 » ce. » Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres
 ce qu'il avance dans ses livres ; contradiction trop
 ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les Pères des pre-
 miers siècles de l'Eglise, en croyant l'ame immor-
 telle, la croyaient en même-tems matérielle. Ils pen-
 saient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que
 de créer. Ils disaient : DIEU la fit pensante , il la con-
 servera pensante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons
 aucune idée par nous-mêmes , & que les objets sont
 incapables de nous en donner : de-là il conclut que
 nous voyons tout en DIEU. C'est au fond la même
 chose que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées :
 car avec quoi verrions-nous dans lui , si nous n'a-
 vions pas des instrumens pour voir ? & ces instru-
 mens , c'est lui seul qui les tient & qui les dirige.
 Ce système est un labyrinthe , dont une allée vous
 menerait au spinosisme , une autre au stoïcisme , &
 une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la ma-
 tière, on finit toujours par ne se point entendre.
 Aucun philosophe n'a pu lever , par ses propres for-
 ces , ce voile que la nature a étendu sur tous les
 premiers principes des choses ; ils disputent , & la
 nature agit.

SECTION III.

De l'Ame des Bêtes, & de quelques idées creuses.

AVANT l'étrange système qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître possède une ame spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du sentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de DIEU; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux, le plaisir, la douleur, le souvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entre eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien-de-chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend: non-seulement il avait pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée, que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait ; que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne fais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jetèrent dans la chimère opposée ; ils donnèrent libéralement de l'esprit pur aux crapauds & aux insectes ; *in vitium ducit culpæ fuga*.

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu ; c'est l'instinct : & qu'est-ce que l'instinct ? Oh, oh ! c'est une forme substantielle ; c'est une forme plastique ; c'est un je ne sais quoi ; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses *je ne sais quoi*, tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne fais* ; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poème sur la vanité du monde :

Osez-vous assigner, pédans insupportables,

Une cause diverse à des effets semblables ?

Avez-vous mesuré cette mince cloison

Qui semble séparer l'instinct de la raison ?

Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.

Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?

L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas

Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *AME* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi : « Je me représente l'ame des bê-

» tes comme une substance immatérielle & intelli-
» gente, mais de quelle espèce ? Ce doit être, ce
» me semble, un principe actif qui a des sensations,
» & qui n'a que cela..... Si nous réfléchissons sur
» la nature de l'âme des bêtes, elle ne nous four-
» nit rien de son fonds, qui nous porte à croire
» que sa spiritualité la sauvera de l'anéantissement.»

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image ; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que, par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois* ; pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une âme spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant ; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU ; parce que je ne fais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'âme est un être réel ; on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe ; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes pensées ; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai dans une minute ; que je ne le fais jamais ; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Être suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance ; j'avoue que qua-

tre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneraient pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU ?—Par mon expérience, dit l'autre.—Comment ! est-ce que vous êtes mort ?—Oui ; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors ; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre : c'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil, sans qu'il en fût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie ; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame, puisque la foi & la raison démontrent cette vérité ; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait : un autre philosophe a dit : *Le propre de l'homme est de penser ; mais ce n'est pas son essence.*

Laissons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même, & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un philosophe(*) essuya une persécution assez forte, pour avoir avoué, avec *Locke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables, qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs même. Cette remarque est bien étrangère à l'article *AME* : mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme-de-lettres; qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont, à un vil intérêt, à une politique chimérique; qui trahissent leurs amis pour flatter des fots; qui broient en secret la ciguë dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome, qu'on dénonçât aux Consuls un *Lucrèce*, pour avoir mis en vers le système d'*Epicure*? un *Cicéron*, pour avoir écrit plusieurs fois qu'après la mort on ne ressent aucune

(*) M. de *Voltaire*.

doubleur ? qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité ? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrencis, qui se sont efforcés d'écrâser parmi nous cette liberté, mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains, qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement, que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'Ame, & sur nos ignorances.

IL est dit dans la *Génèse* : DIEU souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame

des animaux est dans le sang; & ne tuez point mon ame, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient, sans raisonner, que quand la vie se dissipait, l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noûs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima*; & nous enfin, nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? ce qui nous fait-digérer, & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est-là l'éternel objet des disputes des hommes: je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines, à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abymes?

Sur la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant

nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animé quelques momens, son essence est de vivre après nous, dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable? (k) Ces questions paraissent sublimes; que sont-elles? des questions d'aveugles - nées sur la lumière.

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame?

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes? un enfant est plus sage qu'eux; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste, direz-vous, pour notre insatiable curiosité, pour notre soif intarissable du bien-être; de nous ignorer ainsi! J'en conviens, & il y a des choses encore plus tristes; mais je vous répondrai:

Sors tua mortalis, non est mortale quod opta.

« Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu. »

(k) Ce n'était pas sans-doute l'opinion de *Saint Augustin*, qui, dans le liv. VIII. de *la Cité de DIEU*, s'exprime ainsi: *Que ceux-là se taisent, qui n'ont pas osé, à la vérité, dire que DIEU est un corps; mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame, qu'il n'est pas permis d'attribuer à DIEU.*

« Cedant & illi quos quidem pudit dicere DEUM corpus esse, verumtamen ejusdem naturæ, cujus ille est, animos nostros esse putaverunt; ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam DEI naturæ tribuere nefas est. »

Il paraît , encore une fois , que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des sons ? comment se forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire , les y garde comme dans un registre , & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature , celle de l'univers , celle de la moindre plante , tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant , sentant & pensant ; voilà tout ce que nous en savons : il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans , ni ce qui nous fait-agir ; ni ce qui nous fait-être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées , que de concevoir comment un être , quel qu'il soit , a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède* , de l'autre celle d'un imbécille ; sont-elles de même nature ? Si leur essence est de penser , elles pensent toujours , & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature , l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux ? Si ce sont les organes du corps qui ont fait-penser *Archimède* , pourquoi mon idiot , mieux constitué qu'*Archimède* , plus vigoureux , digérant mieux ,

se faisant mieux toutes ses fonctions , ne pense-t-il point ? C'est , dites-vous , que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez ; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de différence entre les cervelles saines qu'on a disséquées ; il est même très-vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieusement , & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu ; que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans , ils sont fort au-dessous des singes.

Disputez maintenant , colériques argumentans ; présentez des requêtes les uns contre les autres ; dites des injures , prononcez vos sentences , vous qui ne savez pas un mot de la question.

S E C T I O N V.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'Ame.

WARBURTON , éditeur & commentateur de *Shakespeare* , & évêque de Glocester , usant de la liberté anglaise , & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires , a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque , & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse* , qu'il appelle *légalion* , est divine. Voici le précis de son livre , qu'il donne lui-même , pages 7 & 8 du premier tome.

1.^o *La doctrine d'une vie à venir , des récompenses & des châtimens après la mort , est nécessaire à toute société civile.*

2.^o *Tout le genre-humain , (& c'est en quoi il se trompe) & spécialement les plus sages & les plus savantes nations de l'antiquité , se sont accordés à croire & à enseigner cette doctrine.*

3.^o *Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la loi de Moïse ; donc la loi de Moïse est d'un original divin ; ce que je vais prouver par les deux syllogismes suivans :*

P R E M I E R S Y L L O G I S M E .

Toute religion , toute société qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour son principe , ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire : la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe ; donc la religion juive était soutenue par une providence extraordinaire.

S E C O N D S Y L L O G I S M E .

Les anciens législateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enseignait pas l'immortalité de l'ame , ne pouvait être soutenue que par une providence extraordinaire : Moïse a institué une religion qui n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame ; donc Moïse croyait sa religion maintenue par une providence extraordinaire.

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de *Warburton* , qu'il a mise en gros caractère à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort , ne peut être soute-

nue que par une providence extraordinaire ; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre , farci d'une immense quantité de citations , qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins , anciens & modernes , de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond , il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume , après avoir marché par cent labyrinthes , & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin , il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée-là. Il s'en prend au livre de *Job* qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un Arabe , & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'Ecriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire , c'est que , s'il avait raison , ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses ; (1) mais il n'y a qu'*heur* & *malheur* dans ce monde. Cet homme qui est devenu délateur & persécuteur , n'a été fait évêque par

(1) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit : La créance de l'ame immortelle est nécessaire , ou non. Si elle n'est pas nécessaire , pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée ? Si elle est nécessaire , pourquoi *Moïse* n'en a-t-il pas fait la base de sa religion ? Ou *Moïse* était instruit de ce dogme ,

la protection d'un ministre d'Etat, qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume, avec cent mille livres de rente ; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION VI.

Du besoin de la révélation.

LE plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau Testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de *Moïse*, que les anciens Juifs n'avaient aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que les *Saducéens* ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur JESUS.

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait-prononcer à JESUS-CHRIST. (m) *N'avez-vous pas lu ces paroles que DIEU vous a dites : Je suis le Dieu*

ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il le savait & le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne ? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord *Hardwicke*, ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert ; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

(m) *Saint Matthieu*, chap. XXII, v. 31 & 32.

d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob : or DIEU n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans. Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les Eglises. *Sherlok*, évêque de Londres, & vingt autres savans, l'ont réfuté. Les philosophes Anglais même lui ont reproché combien il est scandaleux dans un Evêque anglican de manifester une opinion si contraire à l'Eglise anglicane ; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies : semblable au personnage d'*Arlequin*, dans la comédie du *Dévaliseur de maisons*, qui, après avoir jeté des meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ses forces : Au voleur !

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'âme, & des peines & des récompenses après la mort, que la vaine philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand *César* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein sénat, lorsque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il représenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment, que tout mourait avec lui ; & personne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes sectes principales ; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'âme périt avec le corps, & celle des Stoïciens qui regardaient l'âme comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort se réunissait à son origine, au grand Tout dont elle était émanée. Ainsi, soit qu'on crût l'âme mortelle, soit qu'on la crût immor-

relle , toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Il nous reste encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment , profondément gravé dans tous les cœurs , que tant de héros & tant de simples citoyens romains se donnèrent la mort sans le moindre scrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes même les plus vertueux , & les plus persuadés de l'existence d'un Dieu , n'espéraient alors aucune récompense , & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *APOCRYPHE* que *Clément* , qui fut depuis pape & saint , commença par douter lui-même de ce que les premiers Chrétiens disaient d'une autre vie , & qu'il consulta *St Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que *St Clément* ait écrit cette histoire qu'on lui attribue ; mais elle fait - voir quel besoin avait le genre-humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre , c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes , des hommes qui ont si - peu de tems à vivre , & qui se voient pressés entre deux éternités.

SECTION VII.

Ames des Sots & des Monstres.

UN enfant mal conformé naît absolument imbécile , n'a point d'idées , vit sans idées ; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal ? Des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête ; d'autres ont dit qu'il avait une

ame sensitive , mais non pas une ame intellectuelle : Il mange , il boit , il dort , il veille , il a des sensations ; mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie , n'y en a-t-il point ? Le cas a été proposé , & n'a pas encore été entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame , parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez , elle serait réputée en avoir un , parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche : son enfant n'a point de menton , son front est écrasé & un peu noir , son nez est éfilé & pointu , ses yeux sont ronds , sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle ; cependant il a le reste du corps fait comme nous. Les parens les font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme , & possesseur d'une ame immortelle , Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus , la bouche faite en bec , il est déclaré monstre ; il n'a point d'ame ; on ne le baptise pas.

On fait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant , malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faisait des lapins de garçonne. Le chirurgien qui l'accouchait , nommé *Saint-André* , jurait que rien n'était plus vrai ; & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour

refuser une ame aux enfans de cette femme ? elle avait une ame ; ses enfans devaient en être pourvus aussi, soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage : l'Être suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne fais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi-bien qu'à un petit je ne fais quoi, figuré en homme ? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide ?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps ; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dir-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine, qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point ? quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame ?

On demande encore ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques ? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles ? déméritent-elles ? que faire de leur esprit pur ?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé ? Les uns disent qu'il a deux ames, puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames, quand on n'a qu'une poitrine & un nombril. (1)

(1) M. le chevalier d'Angos, savant astronome, a observé avec soin pendant plusieurs jours un lézard à deux têtes, & il s'est assuré

Enfin on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine , que , s'il fallait les détruire toutes , cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant , lassé de n'avoir jamais pu lui faire-arrêter ses comptes , fit le voyage de Rome , & vint à la petite fenêtre de sa cellule , chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin , voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendants les aient mises au fait : mais soyons justes devant Dieu , quelque ignorans que nous soyons , nous & nos intendants.

Voyez dans les *Lettres de Memmius* ce que l'on dit de l'Ame. (*)

SECTION VIII.

Critique de diverses opinions. Apologie de Locke.

IL faut que je l'avoue : lorsque j'ai examiné l'infailible *Aristote*, le docteur évangélique , le divin *Platon*, j'ai pris toutes ces épithètes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les philosophes qui ont parlé de l'ame humaine , que des aveuglés pleins de témérité & de babil , qui s'efforcent de persuader que le lézard avait deux volontés indépendantes , dont chacune avait un pouvoir presque égal sur le corps qui était-unique. Quand on présentait au lézard un morceau de pain , de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête , cette tête voulait aller chercher le pain , & l'autre voulait que le corps restât en repos.

(*) *Œuvres Philosophiques*, tom. I.

der qu'ils ont une vue d'aigle , & d'autres curieux & fous qui les croient sur leur parole , & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs *Descartes* & *Mallebranche*. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance dont l'essence est de penser , qui pense toujours , & qui s'occupe , dans le ventre de la mère , de belles idées métaphysiques & de beaux axiomes généraux , qu'elle oublie ensuite.

Pour le père *Mallebranche* , il est bien persuadé que nous voyons tout en DIEU ; il a trouvé des partisans , parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Plusieurs Philosophes ont donc fait le roman de l'ame ; enfin c'est un sage qui en a écrit modestement l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire , selon que je l'ai conçue. Je fais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de *Locke* : il se pourrait bien faire que *Locke* eût raison contre *Descartes* & *Mallebranche* , & qu'il eût tort contre la Sorbonne ; je parle selon les lumières de la philosophie , non selon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penser humainement ; les théologiens décident divinement , c'est tout autre chose : la raison & la foi sont de nature contraire. En un mot , voici un petit précis de *Locke* que je censurerai si j'étais théologien , & que j'adopte pour un moment comme hypothèse , comme conjecture de simple philosophie. Humainement par-

lant, il s'agit de savoir ce que c'est que l'ame :

1°. Le mot d'ame est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre : nous n'entendons que les choses dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'esprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de sentir & de penser, comme nous appelons vie la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit : L'homme est composé de matière & d'esprit ; la matière est étendue & divisible ; l'esprit n'est ni étendu ni divisible ; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, & que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame ; elle n'a point de parties ; donc elle est éternelle : elle a des idées pures & spirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non-plus d'elle-même ; donc DIEU les lui donne ; donc elle apporte en naissant les idées de DIEU, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces messieurs qu'ils sont bien favans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident ensuite nettement ce qu'elle est. Et moi je leur dis : Vous ne connaissez ni l'esprit ni la matière. Par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de

penfer; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain aflemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de folidités; & il vous a plu d'appeller cela matière; & vous avez affigné les limites de la matière, & de l'ame, avant d'être fûrs feule-
ment de l'exiftence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la folidité; & moi je vous dis modèftement qu'elle eft capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoiſſons pas. Vous dites que l'ame eft indiviſible, éternelle; & vous ſuppoſez ce qui eft en queſtion. Vous êtes à-peu-près comme un régent de collège, qui, n'ayant vu d'horloge de fa vie, aurait tout-d'un-coup entre ſes mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, eft frappé de la juſteſſe avec laquelle les aiguilles diviſent & marquent les tems, & encore plus étonné qu'un bouton pouſſé par le doigt, ſonne précifément l'heure que l'aiguille marque. Mon philoſophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mène les reſſorts. Il démontre ſavamment ſon opinion par la comparaiſon des Anges qui font-aller les ſphères céleſtes, & il fait-foutenir dans la claſſe de belles thèſes ſur l'ame des montres. Un de ſes écoliers ouvre la montre; on n'y voit que des reſſorts, & cependant on ſoutient toujours le ſyſtème de l'ame des montres, qui paſſe pour démontré. Je ſuis cet écolier ouvrant la montre que l'on appelle homme, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point,

tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas-à-pas les progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps lorsqu'il a environ six semaines : que cette ame, à son arrivée, est pourvue des idées métaphysiques ; connaissant donc l'esprit, les idées abstraites, l'infini fort clairement ; étant, en un mot, une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'*uterus* avec une ignorance crasse ; elle a passé dix-huit mois à ne connaître que le tétou de sa nourrice ; & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire-ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avait quand elle s'est unie à son corps, elle est souvent si bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces idées. En vérité, à quoi pensait l'ame de *Descartes* & de *Malbranche*, quand elle imagina de telles rêveries ? Suivons donc l'idée du petit enfant, sans nous arrêter aux imaginations des Philosophes.

Le jour que sa mère est accouchée de lui & de son ame, il est né dans la maison un chien, un chat & un serin. Au bout de dix-huit mois, je fais du chien un excellent chasseur ; à un an, le serin siffle un air ; le chat, au bout de six semaines, fait déjà tous ses tours ; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne fait rien. Moi homme grossier, témoin de cette prodigieuse différence, & qui n'ai jamais vu d'en-

fant, je crois d'abord que le chat, le chien & le fé-
rin sont des créatures très-intelligentes, & que le pe-
tit enfant est un automate. Cependant petit-à-petit
je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la
mémoire, qu'il a les mêmes passions que ces ani-
maux ; & alors j'avoue qu'il est comme eux une
créature raisonnable. Il me communique différentes
idées par quelques paroles qu'il a apprises, de mê-
me que mon chien par des cris diversifiés me fait
exactement connaître ses divers besoins. J'appér-
çois qu'à l'âge de six ou sept ans l'enfant combine
dans son petit cerveau presque autant d'idées que
mon chien - de - chasse dans le sien ; enfin il atteint,
avec l'âge, un nombre infini de connaissances. Alors
que dois-je penser de lui ? irai-je croire qu'il est d'u-
ne nature tout-à-fait différente ? Non, sans doute ;
car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'aut-
re un *Newton* : vous prétendez qu'ils sont pourtant
d'une même nature, & qu'il n'y a de la différen-
ce que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de
la vraisemblance de mon opinion probable, j'exa-
mine mon chien & mon enfant pendant leur veille
& leur sommeil. Je les fais - saigner l'un & l'autre
outré mesure ; alors leurs idées semblent s'écouler
avec le sang. Dans cet état je les appelle, ils ne me
répondent plus ; & si je leur tire encore quelques
palettes, mes deux machines, qui avaient aupara-
vant des idées en très-grand nombre, & des passions
de toute espèce, n'ont plus aucun sentiment. J'exa-
mine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dor-
ment ; je m'apperçois que le chien, après avoir

trop mangé , a des rêves ; il chasse , il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état , parle à sa maitresse , & fait l'amour en songe. Si l'un & l'autre ont mangé modérément , ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin , je vois que leur faculté de sentir , d'appercevoir , d'exprimer leurs idées , s'est développée en eux petit-à-petit , & s'affaiblit aussi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapports cent fois , que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? celle que tous les peuples ont imaginée d'abord , avant que la politique Egyptienne imaginât la spiritualité , l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même , avec bien de l'apparence , qu'*Archimède* & une taupe sont de la même espèce , quoique d'un genre différent ; de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes , quoique l'un soit un grand arbre , & l'autre une petite plante. Je penserai que DIEU a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organisée pour penser : je croirai que la matière a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & de sens , parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille , cinq sens lui seraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens ; nous en avons cinq , ce qui est bien peu de chose. Il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouissent de vingt ou trente sens , & que d'autres espèces , encore plus parfaites , ont des sens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raisonner , c'est - à - dire de deviner & de soupçonner certainement Il s'est passé bien du tems avant que les hommes aient été assez ingénieux pour imaginer un être inconnu qui est nous , qui fait tout en nous , qui n'est pas tout-à-fait nous , & qui vit après nous. Aussi n'est - on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce mot *ame* a signifié la vie , & a été commun pour nous & pour les autres animaux : ensuite notre orgueil nous a fait une ame à part , & nous a fait imaginer une forme substantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'appercevoir & de sentir , qu'il appelle *ame* dans l'homme , & *instinct* dans la brute ? Je satisferai à cette question , quand les physiciens m'auront appris ce que c'est que le *son* , la *lumière* , l'*espace* , le *corps* , le *tems*. Je dirai , dans l'esprit du sage *Locke* : La philosophie consiste à s'arrêter , quand le flambeau de la physique nous manque. J'observe les effets de la nature ; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je fais , c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs causes , sur-tout à des causes inconnues , ce que je puis attribuer à une cause connue : or , je puis attribuer à mon corps la faculté de penser & de sentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser & de sentir dans une autre substance appelée *ame* ou *esprit* , dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette proposition : Vous trouvez donc de l'irreligion à oser dire que

le corps peut penser ? Mais que diriez-vous , répondrait *Locke* , si c'est vous même qui êtes ici coupable d'irreligion , vous qui osez borner la puissance de DIEU ? Quel est l'homme sur la terre qui peut affûrer , sans une impiété absurde , qu'il est impossible à DIEU de donner à la matière le sentiment & le penser ? Faibles & hardis que vous êtes , vous avancez que la matière ne pense point , parce que vous ne concevez pas qu'une matière , quelle qu'elle soit , pense.

Grands philosophes , qui décidez du pouvoir de DIEU , & qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un Ange , ne voyez-vous pas que , selon vous-mêmes , DIEU ne ferait en ce cas que donner à une pierre la puissance de penser ? car si la matière de la pierre ne restait pas , ce ne serait plus une pierre ; ce serait une pierre anéantie , & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez , vous êtes forcés d'avouer deux choses , votre ignorance , & la puissance immense du Créateur ; votre ignorance qui se révolte contre la matière pensante , & la puissance du Créateur à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous qui savez que la matière ne périt pas , vous contesterez à DIEU le pouvoir de conserver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée ! L'étendue subsiste bien sans corps par lui ; puisqu'il y a des philosophes qui croient le vide ; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les Chrétiens qui croient la transsubstantiation. DIEU , dites-vous , ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en savoir plus que vous n'en

savez : vous avez beau faire , vous ne saurez jamais autre chose , sinon que vous êtes corps , & que vous pensez. Bien des gens , qui ont appris dans l'école à ne douter de rien , qui prennent leurs syllogismes pour des oracles , & leurs superstitions pour la religion , regardent *Locke* comme un impie dangereux. Ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte ; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des philosophes qui feront jamais tort à la religion. Il est assuré que la lumière vient du soleil , & que les planètes tournent autour de cet astre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible , que la lumière a été faite avant le soleil , & que le soleil s'est arrêté sur le village de Gabaon. Il est démontré que l'arc-en-ciel est formé nécessairement par la pluie ; on n'en respecte pas moins le texte sacré , qui dit que DIEU posa son arc dans les nues , après le déluge , en signe qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le mystère de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues ; ils n'en sont pas moins révéés chez les philosophes catholiques , qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles : & les Papes ont découvert les Antipodes , & y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la destruction sûre , en cas qu'on pût trouver un homme qui , comme on

parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philosophe *St Augustin*, serait tombé du Ciel.

Au reste, je vous répète encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes des raisonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout-d'un-coup à la religion & à la patrie. (*)

S E C T I O N I X.

JE suppose une douzaine de bons Philosophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette île, & sur-tout douze bons Philosophes, sont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction est permise. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui semble se perdre & ensuite se renouveler; & ne sachant pas trop comment les plantes naissent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroissement, il appellent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par *ame végétative*, leur dit-on? C'est un mot, répondent-ils, qui sert à exprimer le ressort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un Mécanicien, que tout cela se fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies? Non, diront nos Philosophes: il y a dans cette végétation autre chose que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir secret qu'ont toutes les plantes d'at-

(*) Cette section est tirée presque en entier de ces *LETTRES philosophiques* ou *LETTRES sur les Anglais* qui ont été la cause de la longue guerre entre M. de Voltaire & les Théologiens.

tirer à elles ce suc qui les nourrit ; & ce pouvoir qui n'est explicable par aucune mécanique , est un don que DIEU a fait à la matière , & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainsi bien disputé , nos raisonneurs découvrent enfin des animaux. Oh , oh , disent-ils après un long examen , voilà des êtres organisés comme nous ! Ils ont incontestablement de la mémoire , & souvent plus que nous. Ils ont nos passions ; ils ont de la connaissance , ils font-entendre tous leurs besoins ; ils perpétuent comme nous leur espèce. Nos philosophes disèquent quelques-uns de ces êtres ; ils y trouvent un cœur , une cervelle. Quoi ! disent-ils , l'auteur de ces machines , qui ne fait rien en vain , leur aurait-il donné tous les organes du sentiment , afin qu'elles n'eussent point de sentiment ? Il serait absurde de le penser. Il y a certainement en eux quelque chose que [nous appelons aussi *ame* , faute de mieux ; quelque chose qui éprouve des sensations , & qui a une certaine mesure d'idées. Mais ce principe , quel est-il ? est-ce quelque chose d'absolument différent de la matière ? est-ce un esprit pur ? est-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaissons guère , & l'esprit pur que nous ne connaissons pas ? est-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organisée ?

Ils font alors des expériences sur des insectes , sur des vers-de-terre ; ils les coupent en plusieurs parties , & ils sont étonnés de voir qu'au bout de quelque tems il vient des têtes à toutes ces parties coupées : le même animal se reproduit , & tire de sa destruc-

tres espèces d'êtres que nous ignorons. Il est très-vraisemblable que ces autres espèces sont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainsi une chaîne de substances qui s'élèvent à l'infini.

Usque adeò quod tangit idem est, tamen ultima distans!

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, si quelque chose en est digne. Parmi ces substances, il a pu sans-doute en choisir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine*; les livres saints que nous avons lus nous apprennent que cette ame est immortelle. La raison est d'accord avec la révélation; car comment une substance quelconque périrait-elle? tout mode se détruit, l'être reste. Nous ne pouvons concevoir la création d'une substance, nous ne pouvons concevoir son anéantissement; mais nous n'osons affirmer que le Maître absolu de tous les êtres ne puisse donner aussi des sentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière*. Vous êtes bien sûr que l'essence de votre ame est de penser, & nous n'en sommes pas si sûrs: car lorsque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coiffe; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait à ces êtres que nous nommons *pensans*; & tout cela nous a fait naître le soupçon que, s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atôme, conserver à jamais cet atôme & son présent, ou le

détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées, que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces ? Seriez-vous bien assez intrépide pour oser croire que votre ame est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre bien supérieur, & qu'en conséquence DIEU leur a daigné donner une façon de penser infiniment plus belle ; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux, qui sont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez que je sache comment j'ai des idées ! L'ame est une horloge que DIEU nous a donnée à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puisse inférer que nos ames sont mortelles ? Encore une fois, nous pensons comme vous sur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous sommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la pensée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puissance du Créateur, qui est sans bornes, & nous l'étendons aussi loin que s'étend son existence. Pardonnez-nous de le croire tout-puissant, comme nous vous pardonnons de restreindre son pouvoir. Vous savez sans-doute tout ce qu'il peut faire, & nous

n'en savons rien. Vivons en frères ; adorons en paix notre père commun , vous avec vos ames savantes & hardies , nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre ; passons-le doucement , sans nous quereller pour des difficultés qui seront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

Le brutal n'ayant rien de bon à repliquer , parla long-tems & se fâcha beaucoup. Nos pauvres philosophes se mirent pendant quelques semaines à lire l'histoire ; & après avoir bien lu , voici ce qu'ils dirent à ce barbare , qui était si indigne d'avoir une ame immortelle :

Mon ami , nous avons lu que dans toute l'antiquité les choses allaient aussi bien que dans notre tems ; qu'il y avait même de plus grandes vertus , & qu'on ne persécutait point les philosophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous lisons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laissé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq , ses parens cochons , personne n'y trouva à redire ; sa secte fut chérie & révérée de tout le monde , excepté des rôisseurs & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les Stoïciens reconnaissaient un Dieu , à-peu-près tel que celui qui a été si témérairement admis depuis par les Spinozistes ; le stoïcisme cependant fut la secte la plus féconde en vertus héroïques , & la plus accréditée.

Les Epicuriens faisaient leurs dieux ressemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité , & qui prennent en paix leur nectar & leur ambrosie en ne se mêlant de rien. Ces Epicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considérés ; on les admettait dans tous les emplois , & leurs atômes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les Platoniciens , à l'exemple des Gymnosophistes , ne nous faisaient pas l'honneur de penser que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait selon eux, laissé ce soin à ses officiers , à des génies qui firent dans leur besogne beaucoup de babilordises. Le Dieu des Platoniciens était un ouvrier excellent , qui employa ici-bas des élèves assez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs & chez les Romains , autant de sectes, autant de manières de penser sur DIEU , sur l'ame , sur le passé & sur l'avenir : aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient , & nous en sommes bien fâchés : mais toutes étaient paisibles , & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres , & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théâtre de Rome :

Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.

« Rien n'est après la mort ; la mort même n'est rien. »

Ces sentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout se gouvernait , tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus* , les *Trajan* , les *Marc-Aurèle* gouvernèrent la terre en dieux bienfaisans.

Si nous passons des Grecs & des Romains aux nations barbares , arrêtons-nous seulement aux Juifs. Tout superstitieux , tout cruel & tout ignorant qu'était ce misérable peuple , il honorait cependant les Pharisiens qui admettaient la fatalité de la destinée & la métempsychose ; il portait aussi respect aux Saducéens qui niaient absolument l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits , & qui se fondaient sur la loi de *Moïse* , laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompense après la mort. Les Esséniens qui croyaient aussi la fatalité , & qui ne sacrifiaient jamais de victimes dans le temple , étaient encore plus révéérés que les Pharisiens & les Saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger , se brûler , s'exterminer réciproquement , si on l'avait voulu. O misérables hommes ! profitez de ces exemples. Pensez , & laissez penser. C'est la consolation de nos faibles esprits dans cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politesse un Turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune ; vous vous garderez bien de déplaire au bacha *Bonneval* ; & vous voudrez mettre en quartiers votre frère , parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature !

C'est ainsi que parla un des philosophes ; un autre ajouta : Croyez-moi , il ne faut jamais craindre qu'aucun

qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révéérés par nos Philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. Jamais les Philosophes ne feront une secte de religion ; pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains , & qui ne sauront jamais s'il y a eu un *Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ? Est-ce *Pomponace*, *Montagne*, le *Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Spinoza*, *Hobbes*, le lord *Shaftesbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le consul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Flud*, *Woolston*, *Becker*, l'auteur déguisé sous le nom de *Jacques Massé*, celui de l'*Espion turc*, celui des *Lettres persanes*, des *Lettres juives*, des *Pensées philosophiques*, &c ? Non : ce sont, pour la plupart, des Théologiens, qui, ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? tous les livres de philosophie moderne, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autre-

fois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

SECTION X.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'Ame.

FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même-tems la plus réprimante, que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroastre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit-voir à *Zoroastre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès*, & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *Enfer*, *souterrain*. DIEU montre à *Zoroastre*, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais Rois. Il y en avait un, auquel il manquait un pied : *Zoroastre* en demanda la raison ; DIEU lui répondit que ce Roi n'avait fait qu'une bonne action en sa vie, en approchant d'un coup-de-pied une auge qui n'était assez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le Ciel ; le reste du corps était en Enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait-voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur *métémphysycose* en est la preuve, Les Chinois révéraient les ames de

leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puissans empires long-tems avant les Egyptiens. C'est une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de tems prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire si ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Asie ; & dans les uns & dans les autres on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps ; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-tems après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse*, long-tems avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les Enfers ; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un système né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul système qu'on ne

retrouve chez les anciens ; ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

CE ferait une belle chose de voir son ame. *Connaiss-toi toi-même* est un excellent précepte , mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage , grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin , & ne s'embarrassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche : personne n'a trouvé , ni ne trouvera.

Pauvre pédant ! tu vois une plante qui végète , & tu dis *végétation* , ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement , & tu dis *force* ; tu vois ton chien-de-chasse apprendre sous toi ton métier , & tu cries *instinct* , *ame sensitive* : tu as des idées combinées , & tu dis *esprit*.

Mais de grâce , qu'entends-tu par ces mots ? Cette fleur végète ; mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ? ce corps en pousse un autre ; mais possède-t-il en soi un être distinct qui s'appelle *force* ? ce chien te rapporte une perdrix ; mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct* ? Ne rirais-tu pas d'un raisonneur (eût-il été précepteur d'*Alexandre*) qui te dirait : Tous les animaux vivent : donc il y a dans eux un être , une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler , & qu'elle te dit : Ma

végétation & moi , nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble ; ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu fais , & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds , que tu digères par ton estomac ; que tu sens par tout ton corps , & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pu te donner assez de lumières pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame.

Les premiers Philosophes , soit Chaldéens , soit Egyptiens , dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très-subtil , c'est un souffle , c'est du feu , c'est de l'éther , c'est une quintessence , c'est un simulacre léger , c'est une entéléchie , c'est un nombre , c'est une harmonie. Enfin , selon le divin *Platon* , c'est un composé du même & de l'autre. Ce sont des atômes qui pensent en nous , a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais , mon ami , comment un atôme pense-t-il ? avoue que tu n'en fais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans-doute , c'est que l'ame est un être immatériel : mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel ? -- Non , répondent les Savans ; mais nous savons que la nature est de penser. -- Et d'où le savez-vous ? -- Nous le savons , parce qu'il pense... O Savans ! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'*Epicure* ; la nature d'une pierre est de tomber , parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait-tomber ?

Nous savons , poursuivent-ils , qu'une pierre n'a

point d'ame. -- D'accord, je le crois comme vous. -- Nous favons qu'une négation & une affirmation ne font point divisibles, ne font point des parties de la matière. -- Je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre, que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non-plus des êtres à part, des êtres divisibles: vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indivisibilité de la pensée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-mêmes, sans révélation, admettre autre chose en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de-bonne-foi, ce pouvoir de sentir & de penser est-il le même que celui qui vous fait-digérer & marcher? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomac *digère*, il n'en fera rien s'il est malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils

ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, *en nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée qui, en mille occasions, a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former; tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées & bien peu maitresses à la maison.

Or, cette première ame animale n'existe certainement point; elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuves par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi: tu es né, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors, sans savoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penser, comme il t'a donné tout le reste; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systèmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de DIEU même; l'autre, qu'elle est partie du grand Tout; un troisième, qu'elle est créée de toute éternité; un quatrième, qu'elle est faite & non créée. D'autres assurent que DIEU les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation. Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci. Non, dir celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Fallope. Vous avez tous

tort, dit un survenant ; l'ame attend fix semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale : mais si elle trouve un faux-germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne la *Peironie* ; il fallait être premier chirurgien du Roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St Thomas, dans sa question 75^e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante*, *per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance ; qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *génération* ; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle ; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle* quant aux opérations, & *matérielle* quant à l'être. St Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté ; aussi est-il l'Ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains ; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts ; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera ; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle

avait dans son âge de puberté ; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe , & qui aura perdu un bras en Amérique , retrouvera cette jambe & ce bras , lesquels ayant été transformés en légumes , auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point , si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier , c'est que dans les lois du peuple de DIEU , il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame , rien dans le Décalogue , rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain , il est indubitable que *Moïse* en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie , qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames , qu'il ne leur fait point espérer le Ciel , qu'il ne les menace point des Enfers ; tout est temporel.

Il leur avait dit avans de mourir , dans son Deutéronome :

« Si , après avoir eu des enfans & des petits-enfans , vous
» prévariquez , vous serez exterminés du pays , & réduits
» à un petit nombre dans les nations.

« Je suis un Dieu jaloux , qui punis l'iniquité des peres
» jusqu'à la troisième & quatrième génération.

« Honorez père & mère , afin que vous viviez long-
» tems.

« Vous aurez de quoi manger sans en manquer jamais.

« Si vous suivez les Dieux étrangers , vous serez dé-
» truits.

» Si vous obéissez , vous aurez de la pluie au printems ;
» & en automne du froment , de l'huile , du vin , du foin
» pour vos bêtes , afin que vous mangiez & que vous
» foyez fous.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs , dans vos mains ,
» entre vos yeux , écrivez-les sur vos portes , afin que
» vos jours se multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne , sans y rien ajouter ni
» retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des choses pro-
» digieuses , si sa prédiction est véritable , & si ce qu'il
» a dit arrive , & s'il vous dit : Allons , suivons des Dieux
» étrangers. . . . tuez-le aussi-tôt , & que tout le peuple
» frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations , égor-
» gez tout sans épargner un seul homme , & n'ayez aucune
» pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs , comme l'aigle ,
» le griffon , l'ixion , &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & dont
» l'ongle n'est point fendu , comme chameau , lièvre , porc-
» épic , &c.

» En observant toutes les ordonnances , vous serez bé-
» nis dans la ville & dans les champs ; les fruits de votre
» ventre , de votre terre , de vos bestiaux seront bénis. . . .

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances &
» toutes les cérémonies , vous serez maudits dans la ville
» & dans les champs. . . . vous éprouverez la famine , la
» pauvreté ; vous mourrez de misère , de froid , de pauvreté
» de fièvre ; vous aurez la rogne , la gale , la fistule . . . vous
» aurez des ulcères dans les genoux & dans les gras de
» jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure ; & vous ne lui prête-

» rez point à usure... parce que vous n'aurez pas servi
 » le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la chair
 » de vos fils & de vos filles, &c. »

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob*, qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse, (in infernum,) dans l'enfer; c'est-à-dire: Je mourrai, puisque mon fils est mort.*

Ils le prouvent encore par les passages d'*Isaïe* & d'*Ezéchiel*; mais les Hébreux, auxquels parlait *Moïse* ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel*, ni *Isaïe*, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse*. Le fait est que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au tems présent. S'il connoissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet & l'étendue de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages; ils répondent que le Maître de *Moïse* & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine

qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat; les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges; on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes : les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. L'historien *Josèphe*, qui était Pharisien, nous apprend, au livre treize de ses Antiquités, que les Pharisiens croyaient la métempsychose : les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les Esséniens, (dit encore *Josèphe*,) tenaient les ames immortelles : les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens-de-bien demeurèrent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud, ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes : mais sans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que *Moïse*, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, *Moïse* qui parlait à Dieu face-à-face, a laissé des hommes dans une ignorance

profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers *Galiléens* qui vinrent à Rome.

Mais avant ce tems-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les Apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à son ame : Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ? Tu es, je ne fais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentiras & penseras cent mille millions d'années, tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un DIEU.

O homme ! ce DIEU t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé *Locke*, & avant *Locke*, *Gassendi*, & avant *Gassendi* une foule de sages ; mais nous avons des Bacheliers qui savent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise-foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, (*) d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre *Epicure*, *Démocrite* & *Lucrèce* : « Mon »

(*) Le Dictionnaire Philosophique.

» *fais rien.* » Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne fait ce que c'est que l'être appelé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'*esprit*, qui signifie *vent*. Tous les premiers Pères de l'Eglise ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance, ou faculté : nous ne pouvons connaître à-fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le mécanisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables *Gassendi* & *Locke*, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Êtes-vous donc des dieux qui savez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous suffit-elle pas ? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de DIEU ; & vous, ennemis de la raison & de DIEU, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Esopé* ; vous lui dites : « Tu médis de moi l'an passé, il faut que je suce ton sang. » La philosophie ne se venge point ; elle rit en paix de vos vains efforts ; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre semblables à vous.



A M É R I Q U E.

PUISQU'ON ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous laissons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelqu'envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'Être suprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat, avec de longues barbes tirant sur le roux; des nègres sans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles; d'autres nègres avec barbe sous la même latitude, les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins; & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre, dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil, dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes; jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont, & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer

que les Castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé qu'il par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe*, qui les y porta sur son hippogriffe, lorsqu'il alla chercher le bon-sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer, avec le jésuite *Lafitau*, que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon-sens, qui sans-doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire : D'où ces gens-là sont ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues ! Ce qui peut servir d'excuse à ce système, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait-penser que ces animaux étaient de la même race que nous.



A M I T I É

ON a parlé depuis long-tems du temple de l'amitié, & l'on fait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
 Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
 Le médaillon du bon Pyrithous,
 Du sage Acathe, & du tendre Nisus,
 Tous grands héros, tous amis véritables :
 Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

On fait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie ; *secours ton prochain* ; mais non pas, *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est un babillard, prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame ; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles* : car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses* : car les méchants n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés ; les politiques afferblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans : les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catiline*, & *Mécène* le courtisan d'*Octave* ; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres &

honnêtes ? les obligations en sont plus fortes ou plus faibles , selon les degrés de sensibilité & le nombre des services rendus , &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. (1) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié , sont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans , dans nos histoires , sur notre théâtre.

Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* & *David*. Il est dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Miphibozeth* son fils , & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes , ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (*)

A M O U R.

IL y a tant de sortes d'amour, qu'on ne fait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour*, un caprice de quelques jours, une liaison sans

(1) Voyez ARABE

(*) Voyez AMOUR SOCRATIQUE.

attachement, un sentiment sans estime, des fimages de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le Banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon*, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : *Virgile* suit les pas de *Lucrèce* ; *amor omnibus idem*.

C'est l'étoffe de la nature, que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons ; contemple le taureau qu'on amène à la génisse ; regarde ce fier cheval que deux de tes valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend, & qui détourne la queue pour le recevoir ; vois comme ses yeux étincèlent ; entends ces hennissemens ; contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces cris qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné : mais n'en sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine ; ils compentent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légèreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur : la femelle jette sur la vase des

millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre passe sur eux , & les féconde par sa semence , sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent , ne goûtent de plaisir que par un seul sens , & dès que cet appétit est satisfait , tout est éteint. Aucun animal , hors toi , ne connaît les embrassemens ; tout ton corps est sensible ; tes lèvres sur-tout jouissent d'une volupté que rien ne lasse ; & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce : enfin tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour , & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences , tu diras avec le comte de *Rocheſter* : « L'a-
» mour , dans un pays d'athées , ferait-adorer la Di-
» vinité. »

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde , ils ont perfectionné l'amour. La propreté , le soin de soi-même , en rendant la peau délicate , augmente le plaisir du tact ; & l'attention sur sa santé , rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour , comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié , l'estime , viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

*Nam facit ipsa suis interdum femina factis ,
Morigerisque modis & mundo corpore culta ,
Ut facile insueſcat ſecum vir degere vitam.*

L U C R E C E , liv. IV. ,

On peut , ſans être belle , être long-tems aimable.
L'attention , le goût , les ſoins , la propreté ,

1. Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre sur-tout resserre tous ces liens.
On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule
font les ornemens de cet ouvrage dont la nature
a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais
si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de
chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idées !
Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature
a empoisonné dans les trois quarts de la terre les
plaisirs de l'amour & les sources de la vie, par une
maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est
sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de
la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant
d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce
n'est point la débauche qui l'a introduite dans le
monde. Les *Phryné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Messaline*,
n'en furent point attaquées ; elle est née dans
des îles où les hommes vivaient dans l'innocence,
& de-là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser
son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre
ses vues ; c'est dans ce fléau détestable, qui a
souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là
le meilleur des mondes possibles ? Hé quoi ! si *César*,
Antoine, *Octave*, n'ont point eu cette maladie,
n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir
François I ? Non, dit-on, les choses étaient ainsi
ordonnées pour le mieux. Je le veux croire ; mais

cela est triste pour ceux à qui *Rabelais* a dédié son livre.

Les Philosophes érotiques ont souvent agité la question, si *Héloïse* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtre ? L'une de ces qualités faisait très-grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé ; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de sève ; l'imagination aide le cœur. On se plaît encore à table, quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? Est-ce un simple souvenir ? Est-ce de l'amitié ? C'est un je ne fais quoi, composé de tout cela. C'est un sentiment confus, qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elysées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque ; mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, Mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service ; l'extérieur ne subsiste plus ; les rides effrayent ; les sourcils blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent : tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

A M O U R D E D I E U.

LES disputes sur l'amour de DIEU ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les Jésuites & les Jansénistes se sont bartus pendant cent ans , à qui aimerait DIEU d'une façon plus convenable , & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque* , qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV* , voulut qu'on aimât DIEU d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des Oraisons funèbres ; celui-ci , qui était un grand ferrailleur , lui déclara la guerre , & le fit-condamner dans l'ancienne ville de *Romulus* , où DIEU était ce qu'on aimait le mieux après la domination , les richesses , l'oïseté , le plaisir & l'argent.

Si madame *Guyon* avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le Paradis , & une cruche d'eau pour éteindre l'Enfer , afin qu'on n'aimât DIEU que pour lui-même , elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait DIEU & le galimathias si cordialement , qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse : traitement rigoureux & injuste. Pourquoi punir comme une criminelle , une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le style de l'abbé *Cotin* , & de la prose dans le goût de *Polichinelle* ? Il est étrange que l'auteur du *Télémaque* & des froides amours d'*Eucharis* ait dit dans les *Maximes* des

Saints , d'après le bienheureux *François de Sales* : *Je n'ai presque point de desirs ; mais si j'étais à naître , je n'en aurais point-du-tout. Si DIEU venait à moi , j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi , je me tiendrais là & n'irais pas à lui.*

C'est sur cette proposition que roule tout son livre ; on ne condamna point *St François de Sales* ; mais on condamna *Fénelon*. Pourquoi ? c'est que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que *Fénelon* en avait un à Versailles.

Ce qu'on avait écrit de plus sensé sur cette controverse mystique , se trouve peut-être dans l'Épître de *Boileau* sur l'amour de DIEU , quoique ce ne soit pas assurément son meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,

A pour moi , dit ce DIEU , l'amour que je demande.

S'il faut passer des épines de la théologie à celles de la philosophie , qui sont [moins longues & moins piquantes , il paraît clair qu'on peut aimer un objet sans aucun retour sur soi-même , sans aucun mélange d'amour-propre intéressé. Nous ne pouvons comparer les choses divines aux terrestres , l'amour de DIEU à un autre amour. Il manque précisément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour sublime. Cependant , puisqu'il n'y a pour nous d'autre point-d'appui que la terre , tirons nos comparaisons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture , en sculpture , en architecture , en poésie , en éloquence ; nous entendons une musique qui en-
chante

chante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons, sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'est un sentiment pur : nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là, nous l'embrasserions.

C'est à-peu-près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel Architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'Ouvrier.

Mais quel est ce sentiment ? je ne fais quoi de vaste & d'indéterminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut-être si touchée du spectacle de la nature, qu'elle voudrait s'élancer jusqu'au Maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'esprit, un si puissant attrait peut-il encourir la censure ? A-t-on pu condamner le tendre Archevêque de Cambrai ? Malgré les expressions de *St François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette assertion, qu'on peut aimer l'Auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher ? les extravagances du style d'une dame de Montargis, & quelques expressions peu mesurées de sa part, lui nuisirent.

Où était le mal ? on n'en fait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-

même : Dans quelques années personne ne se souciera de mes ergotismes ; on ergoterait beaucoup moins. Ah ! *Louis XIV ! Louis XIV !* il fallait laisser deux hommes de génie sortir de la sphère de leurs talens , au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obscur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats - là,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Remarquons , à tous les articles de morale & d'histoire , par quelle chaîne invisible , par quels ressorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes , & tous les évènements qui empoisonnent nos jours , sont liés ensemble , se heurtent , & forment nos destinées. *Fénelon* meurt dans l'exil , pour avoir eu deux ou trois conversations mystiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon* , le neveu du grand *Turenne* , est persécuté pour n'avoir pas lui-même persécuté à Rome l'Archevêque de Cambrai , son ami : il est contraint de sortir de France , & il perd toute sa fortune.

C'est par ce même enchaînement que le fils (*) d'un Procureur de Vire trouve , dans une douzaine de phrases obscures d'un livre imprimé dans Amsterdam , de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; & à la fin il sort de ces cachots mêmes un cri , dont le retentissement fait-tomber par terre toute une société habile & tyrannique , fondée par un fou ignorant.

(*) Le P. *le Tellier* , Jésuite , confesseur de *Louis XIV.*



A M O U R - P R O P R E .

NICOLE, dans ses *Essais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans son *Traité de la charité*, chap. II,) dit que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on reprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourse commune, & si on réprime des pensées avec des roues; mais il me semble fort étrange que Nicole ait pris le vol de grand-chemin & l'affassinat pour de l'amour-propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que Neron a fait-affassiner sa mère par amour-propre, que Cartouche avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse, c'est un sentiment naturel à tous les hommes; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un passant lui dît : N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme, quand vous pouvez travailler?--Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent, & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur; sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, &

ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un fakir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, & se fésant-fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même, disait un des spectateurs! -- Renoncement à moi-même! reprit le fakir; apprenez que je ne me fais-fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ferez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & d'é toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, & dans toute la terre habitable; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un vilage, ils n'ont pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

A M O U R S O C R A T I Q U E.

Si l'amour qu'on a nommé *socratique* & *platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il faut y applaudir: si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice destructeur

du genre-humain, s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel ? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le tems d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout-neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses. C'est la jeunesse aveugle qui, par un instinct mal-démêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme. (*)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est naturellement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme : c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux : c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille : si on l'aime, c'est parceque la nature se méprend ; on rend hommage au sexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés ; & quand l'âge fait-évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

(*) Voyez ONANISME.

*Citraque juventam**Ætatis breve ver & p. imos carpere flores.*

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion , parce que le sang y est plus allumé , & l'occasion plus fréquente ; aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune *Alcibiade* , est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais , & dans un vivandier moscovite.

Je ne puis souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon* , parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

« Tu chériras un beau garçon ,

« Tant qu'il n'aura barbe au menton. (a) »

Mais en bonne-foi , *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules (b) ? il était jeune alors , & quand le débauché fut devenu sage , il ne mit point une telle infamie parmi les lois de sa république. Accusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédérastie dans son Eglise , parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune *Candidé* ? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

« Je suis pour lui , je suis pour elle. »

(a) Traduction d'*Amyot* , grand - aumônier de France.

(b) Un certain moderne , nommé *Larcher* , répétiteur de collège , dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre , & de la critique la plus grossière , ose citer je ne sais quel bouquin , dans lequel on appelle Socrate *Sanctus paderastes* , *Socrate* Saint b.... Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher* ; mais cet Abbé , non moins grossier , s'est trompé encore lourdement sur *Zoroastre* & sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

Il faudra dire, qu'ayant chanté des amours hon-
teux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'am-
bition d'être chef de parti, de prêcher la réforme,
de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque*, qui dans ses ba-
varderies, au Dialogue de l'amour, fait - dire à un
interlocuteur, que les femmes ne sont pas *dignes*
du véritable amour (*); mais un autre interlocuteur
soutient le parti des femmes, comme il le doit. On
a pris l'abjection pour la décision.

Il est certain, autant que la science de l'antiqui-
té peut l'être, que l'amour socratique n'était point
un amour infâme : c'est ce nom d'amour qui a
trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune-hom-*
me étaient précisément ce que sont parmi nous les
menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans-
d'honneur ; des jeunes-gens attachés à l'éducation
d'un enfant distingué, partageant les mêmes études,
les mêmes travaux militaires : institution guerrière
& sainte, dont on abusa comme des fêtes noctur-
nes & des orgies.

La troupe des amans, instituée par *Laius*, était une
troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par
serment à donner leur vie les uns pour les autres ;
& c'est ce que la discipline antique a jamais eu de
plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce
vice était recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils
citent le texte de la loi ; qu'ils montrent le code des
Persans ; & si cette abomination s'y trouvait, je ne

(*) Voyez FEMME.

la croirais pas ; je dirais que la chose n'est pas vraie ; par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature , une loi qui anéantirait le genre-humain , si elle était observée à la lettre. Mais moi , je vous montrerai l'ancienne loi des Persans rédigée dans le *Sadder*. Il est dit , à l'article ou porte 9. *qu'il n'y a point de plus grand péché. C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier Sextus Empiricus & la pédérastie ; les lois de Zoroastre , qu'il ne connaissait pas , sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment ; mais les lois le punissent.*

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays , pour les lois du pays ! *Sextus Empiricus* , qui doutait de tout , devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours , & qu'il eût vu deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques écoliers , aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola* ?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe* , carme chauffé de la petite ville de Gex , lequel , en 1771 , enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à-la-fois leur confesseur & leur régent , & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert ; il se

retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers. (*) Les moines chargés d'élever la jeunesse ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs & persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques : étrange alternative pour un pédagogue, d'être châtre ou sodomite!

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude, dans laquelle presque tout le monde donnait tête-baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron, qui osa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Alexis*; *Horace*, son autre favori, faisait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses *Satyres* un garçon & une fille; (e) mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédérastie, subsista toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient ce métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du Précepteur pour conserver la pureté de la première jeunesse : *Cavendum non solum crimine turpitudinis, sed etiam suspicione*. En-

(*) Voyez PÉTRONE.

(e) . . . , *Præsto puer, impetus in quem Continuò fiat,*

fin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (f) contre les mœurs. (1)

(f) On devrait condamner Messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-Jésuite *Desfontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits favoyards qui ramonaient sa cheminée; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime; on brûla des *Chaufours* à sa place. Cela est bien fort; *est modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits. Ou'auraient dit *César*, *Alcibiade*, le Roi de Bithynie *Nicomède*, le Roi de France *Henri III*, & tant d'autres Rois?

Quand on brûla des *Chaufours*, on se fonda sur les *établissements de saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle. Si aucun est soupçonné de b.... doit être mené à l'évêque; & se il en était prouvé, l'on le doit ardoir, & tuit li meuble sont au Baron, &c. Si *Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au Baron, si le Baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de b.... *saint Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris des *Chaufours*, gentilhomme Lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une Satyre contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions sur un sujet odieux & dégoûtant, mais qui malheureusement fait partie de l'histoire des opinions & des mœurs.

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civilisation: l'histoire grecque, l'histoire romaine, ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples, avant qu'ils eussent formé une société régulière, dirigée par des lois écrites.

Cela suffit pour expliquer par quelle raison ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propose point à un peuple libre des lois sévères contre une action, quelle qu'elle soit, qui y est devenue habituelle. Plusieurs des nations germaniques eurent long-tems des lois écrites, qui admettaient la composition pour le meurtre. *Solon* se contenta donc de défendre cette turpitude entre les citoyens & les esclaves; les Athéniens pouvaient sentir les motifs politiques de cette défense, & s'y soumettre: c'était d'ailleurs contre les esclaves seuls, & pour les empêcher de corrompre les jeunes-gens libres, que cette loi avait été faite; & les pères-de-famille, quelles que fussent leurs mœurs, n'avaient aucun intérêt de s'y opposer.

La sévérité des mœurs des femmes dans la Grèce , l'usage des bains publics , la fureur pour les jeux où les hommes paraissaient nus , conservèrent cette turpitude de mœurs , malgré les progrès de la société & de la morale. *Lycurgue* , en laissant plus de liberté aux femmes , & par quelques autres de ses institutions , parvint à rendre ce vice moins commun à Sparte que dans les autres villes de la Grèce .

Quand les mœurs d'un peuple deviennent moins agréables , qu'il connaît les arts , le luxe , les richesses , s'il conserve ses vices , il cherche du moins à les voiler. La morale Chrétienne , en attachant de la honte aux liaisons entre les personnes libres , en rendant le mariage indissoluble , en poursuivant le concubinage par des censures , avait rendu l'adultère commun : comme toute espèce de volupté était également un péché , il fallait bien préférer celui dont les suites ne peuvent être publiques ; & par un renversement singulier , on vit de véritables crimes devenir plus communs , plus tolérés , & moins honteux dans l'opinion , que de simples faiblesses. Quand les Occidentaux commencèrent à se policer , ils imaginèrent de cacher l'adultère sous le voile de ce qu'on appelle galanterie ; les hommes avouaient hautement un amour qu'il était convenu que les femmes ne partageraient point ; les amans n'osaient rien demander , & c'était tout au plus après dix ans d'amour pur , de combats , de victoires remportées dans les jeux , &c. qu'un chevalier pouvait espérer de trouver un moment de faiblesse. Il nous reste assez de monumens de ce tems , pour nous montrer quelles étaient les mœurs que couvrait cette espèce d'hypocrisie. Il en fut de même à peu-près chez les Grecs devenus polis ; les liaisons intimes entre des hommes n'avaient plus rien de honteux ; les jeunes-gens s'unissaient par des sermens , mais c'était ceux de vivre & de mourir pour la patrie ; on s'attachait à un jeune - homme , au sortir de l'enfance pour le former , pour l'instruire , pour le guider ; la passion qui se mêlait à ces amitiés , était une sorte d'amour , mais d'amour pur. C'était seulement sous ce voile , dont la décence publique couvrait les vices , qu'ils étaient tolérés par l'opinion.

Enfin , de même que l'on a souvent entendu chez les peuples modernes faire l'éloge de la galanterie chevaleresque , comme d'une institution propre à élever l'ame , à inspirer le courage , on fit aussi chez les Grecs l'éloge de cet amour ,
 ...fait les citoyens entr'eux, M vj

Platon dit que les Thébains firent une chose utile de le prescrire , parce qu'ils avaient besoin de polir leurs mœurs , de donner plus d'activité à leur ame , à leur esprit , engourdis par la nature de leur climat & de leur sol. On voit qu'il ne s'agit ici que d'amitié pure. C'est ainsi que , lorsqu'un Prince chrétien faisait-publier un tournois où chacun devait paraître avec les couleurs de sa dame , il avait l'intention louable d'exciter l'émulation de ses chevaliers , & d'adoucir leurs mœurs ; ce n'était point l'adultère , mais seulement la galanterie , qu'il voulait encourager dans ses Etats. Dans Athènes , suivant *Platon* , on devait se borner à la tolérance. Dans les Etats monarchiques , il était utile d'empêcher ces liaisons entre les hommes ; mais elles étaient , dans les républiques , un obstacle à l'établissement durable de la tyrannie. Un tyran , en immolant un citoyen , ne pouvait savoir quels vengeurs il allait armer contre lui ; il était exposé sans cesse à voir dégénérer en conspirations les associations que cet amour formait entre les hommes.

Cependant , malgré ces idées , si éloignées de nos opinions & de nos mœurs , ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuse , toutes les fois qu'il se montrait à découvert , & sans l'excuse de l'amitié ou des liaisons politiques. Lorsque *Philippe* vit sur le champ-de-bataille de Chéronée , tous les soldats qui composaient le *bataillon sacré* , le bataillon des amis à Thèbes , tués dans le rang où ils avaient combattu : *Je ne croirai jamais* , s'écria-t-il , *que de si braves gens aient pu faire ou souffrir rien de honteux*. Ce mot d'un homme souillé lui-même de cette infamie , est une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

A Rome , cette opinion était plus forte encore : plusieurs héros grecs , regardés comme des hommes vertueux , ont passé pour s'être livrées à ce vice ; & chez les Romains , on ne le voit attribué à aucun de ceux dont on nous a vanté les vertus ; seulement il paraît que chez ces deux nations on n'y attachait ni l'idée de crime , ni même celle de déshonneur , à moins de ces excès qui rendent le goût même des femmes une passion avilissante. Ce vice est très-rare parmi nous , & il y serait presque inconnu sans les défauts de l'éducation publique.

Montesquieu prétend qu'il est commun chez quelques nations mahométanes , à cause de la facilité d'avoir des femmes ; nous croyons que c'est *difficulté* qu'il faut lire.

A M P L I F I C A T I O N.

ON prétend que c'est une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raison , si on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire , on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit , si on amplifie , on dit trop. Présenter aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes les faces , ce n'est point amplifier ; mais ajouter , c'est exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées , & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force : mais en évitant l'amplification , craignez la sécheresse.

J'ai entendu des professeurs enseigner que certains vers de *Virgile* sont une amplification , par exemple , ceux-ci :

*Nox erat , & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras , silvaeque & saxa quierant
Æquora ; quàm medio volvuntur sidera lapsu ;
Quàm tacet omnis ager , pecudes , pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos , quæque aspera dumis
Rura tenent , somno posita sub nocte silenti
Lenibant curas , & corda oblita laborum :
At non infelix animi Phœnissa.*

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* , qui ont tous été si difficiles à traduire par les poètes français , excepté par *M. Delille* :

Les astres de la nuit roulaient dans le silence ;

Éole a suspendu les haleines des vents ;
 Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs ;
 Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître ,
 Le tranquille taureau s'endort avec son maître ;
 Les malheureux humains ont oublié leurs maux ;
 Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos.
 Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne serait qu'une amplification puérile ; c'est le mot , *et non infelix animi Phœnissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les symptômes de l'amour, & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne serait pas sans-doute si touchante, si *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'*Enéide* n'est point une amplification ; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue, est celui de *Phèdre*. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon superbe ennemi.
 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
 Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler.
 Je sentis tout mon corps & transir & brûler ;
 Je reconnus Vénus & ses traits redoutables ,
 D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.

Il est bien clair que , puisque Athènes lui montra son superbe ennemi *Hippolyte* , elle vit *Hippolyte*. Si elle rougit & pâlit à sa vue , elle fut sans-doute troublée. Ce serait un pléonasme , une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de *Phèdre* ; mais c'est *Phèdre* amoureuse & honteuse de sa passion ; son cœur est plein , tout lui échappe.

Ut vidi , ut perii , ut me malus abstulit error.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile* ?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler ;
 Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho* ? ces vers , quoiqu'imités , coulent de source ; chaque mot trouble les âmes sensibles & les pénètre ; ce n'est point une amplification , c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici , à mon avis , un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne , qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée est à la cour d'Argos ; il est amoureux d'une sœur d'*Electre* ; il regrette son ami *Oreste* & son père ; il est partagé entre sa passion pour *Electre* , & le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins & d'inquiétudes , il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a longtemps.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;

Tu fais que Palamède , avant que de s'y rendre ,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos ,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

A de si justes soins on souscrivit sans peine :

Nous partîmes , comblés des bienfaits de Thyrrène ;
Tout nous favorisait ; nous voguâmes long-tems
Au gré de nos desirs , bien plus qu'au gré des vents :
Mais , signalant bientôt toute son inconstance ,

La mer en un moment se mutine & s'élance :

L'air mugit , le jour fuit ; une épaisse vapeur

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;

La foudre , éclairant seule une nuit si profonde ,

A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;

Et comme un tourbillon , embrassant nos vaisseaux ;

Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.

Les vagues quelquefois , nous portant sur leurs cimes ;

Nous font-rouler après sous de vastes abîmes ,

Où les éclairs pressés , pénétrant avec nous ,

Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous ;

Le pilote effrayé , que la flamme environne ,

Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

A travers les écueils notre vaisseau poussé ,

Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poète
qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un
naufnage , & non le personnage qui veut venger son
père & son ami , tuer le tyran d'Argos , & qui est
partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie , & qu'il veut abso-
lument être poète , il doit alors embellir ce défaut par
les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos ,

Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poésie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans , que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise , ce me semble , que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés , à des ordres , à des desirs ; je ne crois pas qu'on souscrive à *des soins*.

Nous voguâmes long-tems

Au gré de nos desirs , bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu-de-mots du *gré des desirs* & du *gré des vents* , il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit sans peine aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos ; il ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs , puisque le gré des vents les écartait de Délos , à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire , au contraire , que *Tidée* voguait au gré de ses desirs aussi bien , & encore plus qu'au gré des vents , il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents* , signifie que les vents ne secondaient pas ses desirs & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre* , signifie , par tous pays : La moitié du conseil a été pour moi , & l'autre contre. Mais si je dis : *La moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs , & l'autre encore davantage* ; cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil , & qu'une partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire : Les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire : Je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure, qui est dans l'Argolide, c'était précisément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-tems*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essayé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ; d'ailleurs vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer, qui se mutine & qui s'élance en un moment, après avoir signalé toute son inconstance, intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée* occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux-communs ?

L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs, & ne les épaississent pas ; mais quand-même il serait vrai qu'une épaisse

Vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un voile effreux, ce héros, plein de ses malheurs présens, ne doit pas s'appesantir sur ce prélude de tempête, sur ces circonstances, qui n'appartiennent qu'au poète;

(Non erat his locus.)

*La foudre , éclairant seule une nuit si profonde ,
A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon , embrassant nos vaisseaux ,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.*

N'est-ce pas là une véritable amplification un peu trop empoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des fillons ; qui en même tems est un tourbillon de feu , lequel embrasse un vaisseau & qui bouillonne , n'a-t-il pas quelque chose de trop peu naturel, de trop peu vrai, sur-tout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une simplicité noble & touchante, sur-tout après plusieurs mois que le péril est passé ?

Des cimes de vagues , qui font-rouler sous des abymes des éclairs pressés & des gouffres de feu , semblent des expressions un peu boursoufflées qui feraient souffertes dans une ode , & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raison dans la tragédie :

(Projiciit ampullas & scsquipedalia verba.)

*Le pilote effrayé , que la flamme environne ,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.*

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me semble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers,

Notre vaisseau poussé , nage dispersé.

Un vaisseau ne nage point dispersé ; *Virgile* a dit ;

non en parlant d'un vaisseau , mais des hommes qui ont fait naufrage :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Voilà où le mot *nager* est à sa place. Les débris d'un vaisseau flottent , & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainsi ce beau vers de l'Enéide : *A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaisseau , purent se sauver à la nage.*

C'est traduire *Virgile* en style de gazette. Où est ce vaste gouffre que peint le poète , *gurgite vasto* ? Où est l'*apparent rari nantes* ? Ce n'est pas avec cette sécheresse qu'on doit traduire l'Enéide. Il faut rendre image pour image , beauté pour beauté. Nous faisons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le squelette informe de *Virgile* , comme il faut leur dire que la description de la tempête par *Tidée* est fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendrissement sur la mort de son ami , & non sur la vaine description d'une tempête.

On ne présente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art , & non pour attaquer l'artiste.

Ubi plura nitent in carmine , non ego paucis

Offendar maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques , j'ai tâché de rendre raison de chaque mot que je critiquais. Les satyriques se contentent d'une plaisanterie , d'un bon-mot , d'un trait piquant ; mais celui qui veut s'instruire & éclairer les autres , est obligé de tout discuter avec le plus grand scrupule.

Plusieurs hommes de goût , & entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolyte* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire-écouter. On avait pour eux cette complaisance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas, après la catastrophe d'*Hippolyte*, avoir la force de parler si long-tems; qu'il se plaît trop à décrire les cornes menaçantes du monstre , & ses écailles jaunissantes , & sa croupe qui se recourbe ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolyte est mort : un monstre l'a fait-périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe; mais en général cette critique, souvent répétée, me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement : *Hippolyte est mort ; je l'ai vu , c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit , & en moins de mots encore..... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie , *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers si nécessaire , si touchant , si désespérant pour *Thésée* :

Et j'ose dire encor , Seigneur , le moins coupable.

La gradation est pleinement observée , les nuances se font-sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande quel Dieu lui a ravi son fils , quelle foudre soudaine...? Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur :

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux, parce que les poètes qui vinrent après ne firent pas mieux, parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons-funèbres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux-communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler, quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il est tems de mettre un frein à cette extrême intempérance, & par-conséquent de finir cet article.

A N A , A N E C D O T E S.

Si l'on pouvait confronter *Suétone* avec les valets-de-chambre des douze *Césars*, pense-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de dispute, quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets-de-chambre contre l'historien ?

Parmi

Parmi nous , combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville , ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre tems !

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour , devraient , comme *St Augustin* , faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand -audienceier l'*Etoile* que *Henri IV* , chassant vers Creteil , entra seul dans un cabaret , où quelques gens -de-loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le Roi qui ne se fait pas connaître , & qui cependant devait être très-connu , leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table , ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent , qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble , que leur dîné est court , & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes , & fait-fouetter-outrageusement les convives , pour leur apprendre , dit l'*Etoile* , une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentils-hommes.

Quelques auteurs , qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV* , copient l'*Etoile* sans examen , rapportent cette anecdote ; & , ce qu'il y a de pis , ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant le fait n'est ni vrai , ni vraisemblable ; & loin de mériter des éloges , c'eût été à-la-fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule , la plus lâ-

che, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement, il n'est pas vraisemblable qu'en 1502, *Henri IV*, dont la physionomie était si remarquable, & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, *l'Etoile*, loin de constater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vuri*. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement, il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret, qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action si tyrannique, si indigne d'un Roi, & même de tout honnête-homme, si punissable par les lois dans tout pays, aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle; elle eût rendu *Henri IV* exécration à toute la bourgeoisie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'histoire d'un conte si plat; il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une si impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand*, en 1752, avec privilège, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183 : « Les amours » de *Louis XIV* ayant été jouées en Angleterre, « ce prince voulut aussi faire-jouer celles du roi

« *Guillaume*. L'abbé *Brueys* fut chargé par M. de
« *Torcy* de faire la pièce : mais , quoiqu'applaudie ,
« elle ne fut pas jouée , parce que celui qui en était
« l'objet mourut sur ces entrefaites. »

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots
dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours
de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais
Louis XIV ne fut assez petit pour ordonner qu'on
fit une comédie sur les amours du roi *Guillaume*.
Jamais le roi *Guillaume* n'eût de maitresse ; ce n'é-
tait pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais
le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais
il ne put faire , ni à lui , ni à personne , une propo-
sition si indiscrete & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys*
ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous
après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre que *Louis XIV* fut
si content de l'opéra d'*Ifis*, qu'il fit rendre un arrêt du
conseil , par lequel il est permis à un homme de condi-
tion de chanter à l'opéra , & d'en retirer des gages
sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de
Paris.

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée
au parlement de Paris. Ce qui est vrai , c'est que
Lulli obtint en 1672 , long-tems avant l'opéra d'*I-
fis* , des lettres portant permission d'établir son opé-
ra , & fit-insérer dans ces lettres que les gentil-
hommes & les demoiselles pourraient chanter sur ce théâ-
re sans déroger. Mais il n'y eut point de déclaration
enregistrée. (*)

(*) Voyez OPÉRA.

Je lis dans l'*Histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on est fondé à croire que *Louis XIV* n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger. C'est écrire, c'est juger au hasard; c'est contredire la vérité avec ignorance; c'est insulter *Louis XIV* sans raison: ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gènes est de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & sur-tout des mensonges insipides, est le *Segraisiana*. Il fut compilé par un copiste de *Sérais*, son domestique, & imprimé long-tems après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par la *Monnoye*, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons-mots attribués à nos contemporains; des inscriptions, des épigrammes faites pour certains Princes, appliquées à d'autres.

Il est dit dans cette même *Histoire philosophique*, &c. tome I, page 63, que les Hollandais ayant chassé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant Portugais quand il reviendrait? à quoi le vaincu répondit: *Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres*. Cette réponse avait déjà été attribuée à un Anglais du tems du Roi de France, *Charles VII*, & auparavant à un émir Sarrazin en Sicile; au reste, cette réponse

est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Histoire philosophique*, &c. rapporte sérieusement, tome V, page 197, un petit conte inventé par *Steele* & inséré dans le *Spectateur*, & il veut faire - passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que *Steele* oppose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Ephèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans *Pétrone*, la matrone d'Ephèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable; & le marchand *Inkle*, dans le *Spectateur*, est coupable de l'ingratitude la plus affreuse.

Ce jeune voyageur *Inkle* est sur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit ni à quelle occasion. La jeune *Jarika*, jolie caraïbe, lui sauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, *Inkle* va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah, ingrat ! ah, barbare ! lui dit *Jarika* ! tu veux me vendre, & je suis grosse de toi. - Tu es grosse ? répondit le marchand Anglais ; tant mieux ! je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le discours d'une fille de Boston à ses juges qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois ;

parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, est une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre *Franklin*, & il est rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires.

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, (*) & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique*. Cette inadvertance embarrasse plus d'un lecteur, qui voudrait avoir la prémotion physique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il est dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air faisait élever l'eau ; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penser que de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwel* cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,

Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,

Dont les vertus méritaient mieux

Que le sceptre acquis par un crime.

Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi ;

(*) Le livre de l'*Esprit*.

Qu'à tous deux qui sont nés pour porter la couronne :

Ce soit l'Usurpateur qui donne

L'exemple des vertus que doit avoir un Roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwel*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'est point une épitaphe, ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît* ; il y a : *Tel fut le destructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais personne en France ne fut assez sot pour dire que *Cromwel* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un *Mercury* de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en *in-promptu* sur la mort d'un fameux usurier. Cette épigramme est reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakespeare*. Elle fut faite en effet sur-le-champ par ce célèbre poëte. Un agent de change, nommé *Jean Dacombe*, qu'on appelait vulgairement *Dix-pour-cent*, lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir ? *Shakespeare* lui répondit :

Ci gît un financier puissant ,

Que nous appelons *Dix pour-cent* ;

Je gagerais cent contre dix

Qu'il n'est pas dans le paradis.

Lorsque Belzébutb arriva

Pour s'emparer de cette tombe ;

On lui dit : Qu'emportez-vous-là ?

— Eh ! c'est notre ami *Jean Dacombe*.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaisanterie :

Je fais bien qu'une homme d'église ,
Qu'on redoutait fort en ce lieu ,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne fais si Dieu l'a prise.

Il y a cent faceries, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves , & qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont-là que des méprises aussi innocentes que communes ; mais pour les faussetés volontaires , pour les mensonges historiques [qui portent des atteintes à la gloire des Princes & à la réputation des particuliers , ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes , celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence , c'est la compilation des prétendus *Mémoires de Madame de Maintenon*. Le fonds en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette Dame , qu'une personne élevée à St-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets-de-chambre ; c'est-là qu'il suppose des lettres de mademoiselle *Mancini*, depuis Comtesse de *Colonne*, à *Louis XIV*. C'est-là qu'il fait-dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au Roi : *Vous obéissez à un Prêtre ; vous n'êtes pas digne de moi , si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes*

yeux , mais j'aime encore mieux votre gloire. Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiselle de la Vailière (dit-il dans un autre endroit) » s'était jetée sur un fauteuil dans un » déshabillé léger ; là elle pensait à loisir à son » amant. Souvent le jour la retrouvait assise dans » une chaise , accoudée sur une table , l'œil fixe , » l'ame attachée au même objet dans l'extase de l'a- » mour. Uniquement occupée du Roi , peut-être se » plaignait - elle en ce moment de la vigilance des » espions d'*Henriette* , & de la sévérité de la Reine- » mère. Un bruit léger la retire de sa rêverie ; elle » recule de surprise & d'effroi. *Louis* tombe à ses » genoux. Elle veut s'enfuir ; il l'arrête : elle me- » nace ; il l'appaise : elle pleure ; il effuie ses lar- » mes. »

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes-de-chambre.

Après la révocation de l'Edit de Nantes , on trouve un chapitre intitulé *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le Roi , contre son fils , son petit-fils , le duc d'*Orléans* son neveu , tous les Princes du sang , les Ministres & les Généraux. C'est ainsi que la hardiesse , animée par la faim , produit des monstres. (*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si long-tems l'Europe.

(*) Voyez HISTOIRE.

Anecdote hasardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI*, ni par l'esprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand-même douze *du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges : *pater est is quem nuptiæ demonstrant.*

Anecdote sur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur *Marguerite*, gouvernante des Pays-bas? en avait-il eu don *Juan d'Autriche*, frère intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve, que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne*, qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la sainte Ecriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret,

Autre Anecdote plus hasardée.

On a écrit que la duchesse de Montpensier avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à assassiner son Roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un Prêtre fanatique au parricide; on lui montre le Ciel, & non une femme. Son prieur *Bourgoing* était bien plus capable de le déterminer, que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le Roi, mais bien les histoires de *Judith* & d'*Aod*, toutes déchirées, toutes grasses à force d'avoir été lues.

Anecdote sur Henri IV.

Jean Châtel ni *Ravaillac* n'eurent aucun complice; leur crime avait été celui du tems; le cri de la Religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du Roi, comme le répète encore je ne fais quel *Chiniac*. Les Jésuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction: mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

LE jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très-sèche & très-fautive Histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis long-tems catho-

lique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle *Gabrielle*, (*C'est demain que je fais le saut périlleux*,) prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le Catholicisme. Si son grand cœur avait été depuis longtemps si pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse : *Ces Evêques m'édifient* ; mais il lui dit : *Ces gens-là m'ennuient*. Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin*, comtesse de Grammont ; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux :

Tous ces empoisonneurs sont tous Papistes. — J'ai découvert un tueur pour moi. — Les Prêcheurs romains prêchent tout-haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir, ils admonestent tout bon Catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de Condé) ; — & vous êtes de cette religion ! — Si je n'étais Huguenot, je me ferais Turc.

Il est difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bêtise sur Henri IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV* accuse du meurtre de ce héros le duc de *Lerme* : *C'est*, dit-il, *l'opinion la mieux établie*. Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé

en Espagne, & il n'y eut en France que le continuateur du Président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier ministre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit ou fait séduire, sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat, assurément *Ravaillac* l'aurait nommé, lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigny*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau ; pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme* ? C'est une obstination bien étrange, que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures. Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'Histoire.

La nation espagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuse qui ne leur a pas permis de s'avilir jusque-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle ; comme le Parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni* ; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se serait-il adressé secrètement à un misérable tel que *Ravaillac* ?

Bévue sur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit que le Maréchal d'Ancre & sa femme furent écrasés, pour-ainsi-dire, par la foudre. L'un ne fut à la vérité écrasé-qu'à coups de pistolets, & l'autre brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat & un arrêt de mort rendu contre une Maréchale de France, dame d'atour de la Reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du Roi ; ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que, du vivant même du Roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du Roi.*

C'est ce qui n'est point-du-tout certain ; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins ; le grand-Duc de Florence avait le premier reconnu *Henri IV.* Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV.* S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la Reine : c'est donc accuser la Reine d'avoir trahi son mari. Et, encore une fois, il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain, dans son grenier, pourra prononcer une diffamation que les Juges les plus éclairés du Royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeler un Maréchal de France & sa

femme , dame d'atour de la Reine , ces deux misérables ? Le maréchal d'Ancre , qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles , mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à Ravuillac , à Cartouche , aux voleurs publics , aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damiens* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire , qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires , j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur , tant leur démente était atroce. La religion mal-entendue est une fièvre que la moindre occasion fait-tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait-bouillir ces têtes superstitieuses a fait-tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phindès* , *Aod* , *Judith* & leurs semblables , cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrettes & violentes ; un domestique les répète , il les amplifie , il les enfonce encore , comme disent les Italiens ; un *Châtel* , un *Ravuillac* , un *Damiens* les recueille ; ceux qui les ont prononcées , ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot , ni instigation. En un mot , on connaît bien mal l'esprit humain , si l'on ignore que

le fanatisme rend la populace capable de tout.

Anecdote sur l'Homme au masque de fer.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à Saint-Paul, le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite, & ensuite à la Bastille, toujours sous la garde du même homme, de ce *Saint-Mars* qui le vit mourir. Le père *Griffet*, jésuite, a communiqué au public le journal de la Bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la Bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme, dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*; mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie, en 1669; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée? comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en fût rien? & pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la pe-

tite vérole , en 1683 , à l'armée , & enterré dans
a ville d'Arras. (a)

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth* ,
à qui le roi *Jacques* fit-couper la tête publiquement
dans Londres en 1685 , était l'homme au masque
de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité , & qu'en-
suite il eût changé d'ordre des tems , qu'il eût mis
l'année 1662 à la place de 1685 ; que le roi *Jacques* ,
qui ne pardonna jamais à personne , & qui par - là
mérita tous ses malheurs , eût pardonné au duc de
Montmouth , & eût fait-mourir , au lieu de lui , un
homme qui lui ressemblât parfaitement. Il aurait
fallu trouver ce *Sofie* , qui aurait eu la bonté de se
faire-couper le cou en public pour sauver le duc
de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre
y fût méprise ; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié
instantamment *Louis XIV* de vouloir bien lui servir de
sergent & de geolier. Ensuite *Louis XIV* , ayant fait
ce petit plaisir au roi *Jacques* , n'aurait pas manqué
d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* &
pour la reine *Anne* , avec lesquels il fut en guerre ;
& il aurait soigneusement conservé auprès de ces
deux Monarques sa dignité de geolier , dont le roi
Jacques l'avait honoré.

(a) Dans les premières éditions de cet ouvrage , on avait dit
que le Duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On
s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire , il est toujours con-
stant qu'il mourut de la petite-vérole , & qu'on lui fit des obsè-
ques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra
une bûche à sa place , que *Louis XIV* fit-faire un service solennel
à cette bûche , & que , pour achever la convalescence de son
propre fils , il l'envoya prendre l'air à la bastille pour le reste
de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

cent mille par ménage. — Ce testament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorsqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des soldats. — Ce qui n'est jamais arrivé, ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire-payer la taille aux Parlemens & aux autres Cours supérieures. — Moyen infailible pour gagner leurs cœurs, & pour rendre la Magistrature respectable.

Qu'il faut forcer la Noblesse de servir, & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conserver tous ses privilèges.

Que de trente millions à supprimer, il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au denier cinq, la suppression se fera en sept années & demie de jouissance. — De façon que, suivant ce calcul, cinq pour cent en sept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-sept & demi : & si on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs seront remboursés en cinq années justes. Le compte n'y est pas ; le testateur calcule assez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui souhaite.

Qu'il faut être bien chaste. — Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la sainte Chapelle de Paris. — Chose importante dans la crise où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas !

Que le pape Benoît XI embarrassa beaucoup les Cordes.

liers , piqués sur le sujet de la pauvreté , savoir des revenus de St. François , qui s'animèrent à tel point , qu'ils lui firent la guerre par livres. — Chose plus importante encore , & plus savante ! sur-tout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoît XI*, & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Espagne , ni des moyens de faire la paix , ni des dangers présens ; ni des ressources , ni des alliances , ni des généraux ; ni des ministres qu'il faut employer , ni même du dauphin , dont l'éducation importait tant à l'Etat ; enfin d'aucun objet du ministère.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge , puisqu'on le veut , la mémoire du cardinal de *Richelieu* , de ce malheureux ouvrage , rempli d'anachronismes , d'ignorances , de calculs ridicules , de faussetés reconnues , dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable ; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux , comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même , pour l'histoire de l'esprit humain , qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans , tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité , pour faire croire que le livre est du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du *Testament politique* , corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de *Richelieu* , parce que cela n'est

pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé : *Narration succincte* ; cette narration succincte n'a aucun rapport au Testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire-imprimer, comme un premier chapitre du Testament, avec des notes.

A l'égard des notes, on ne fait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très-vrai , c'est que le Testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal ; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort ; qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui ; que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres Anecdotes.

Charles I , cet infortuné roi d'Angleterre , est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basiliqué* ? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre ?

Le comte de *Moret* , fils de *Henri IV* , blessé à la petite escarmouche de *Castelnaudari* , vecut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'ermite frère *Jean-Baptiste* ? Quelle preuve a-t-on que cet ermite était fils de *Henri IV* ? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre , mère de *Henri IV* , épousa-t-elle, après la mort d'*Antoine*, un gentilhomme nommé *Goyon* , tué à la Saint-Barthélemi ? en eut-elle un fils , prêchant à Bordeaux ? ce fait se trouve très-détaillé dans les Remarques sur les réponses de *Bayle* aux questions d'un Provincial, in-folio , page 689.

Marguerite de Valois , épouse de *Henri IV* , ac-

coucha-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage ? On remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre-humain ! Cherchons comment nous pourrions guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle, & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funestes & non moins mortelles : travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine ; & laissons là les Ana, les Anecdotes, les Histoires curieuses de notre tems ; le Nouveau choix de Vers si mal choisis, cité à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux ; & les Recueils des prétendus bons-mots, &c. ; & les Lettres d'un ami à un ami ; & les Lettres anonymes ; & les Réflexions sur la Tragédie nouvelle, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'Edits, dans aucun Mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le Roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait à la vérité mieux placer son argent, & mieux encourager la propagation : mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie ; du moins je ne l'ai pas vue.

Anecdote ridicule sur Théodoric.

VOICI une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main, & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une Histoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* Arien, cet homme qu'en nous peint si sage, avait parmi ses Ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce Ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'*Arianisme*; & *Théodoric* lui fait aussitôt couper la tête, en disant : Si cet homme n'a pas été fidèle à DIEU, comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?

Le compilateur ne manque pas de dire, que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de *Théodoric* à l'égard de la religion.

Je me pique de penser, à l'égard de la religion, mieux que l'ostrogot *Théodoric*, assassins de *Symmaque* & de *Boèce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était Arien. Mais je déclarerais ce Roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi ! il aurait fait couper la tête sur-le-champ à son Ministre favori, parce que ce Ministre aurait été à la fin de son avis ! Comment un adorateur de DIEU, qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusebe*, est-il infidèle à DIEU ? il était tout au plus infidèle à *Athanase*, & à ceux de son parti, dans un tems où le monde était partagé entre les *Athanasien*s & les *Eusébiens*. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à DIEU, pour

pour avoir rejeté le terme de *consubstanciel* après l'avoir admis. Faire-couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de *Louis XIV*, s'il eût fait-couper sur-le-champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le Calvinisme pour la religion de *Louis XIV* ?

Anecdote sur le Maréchal de Luxembourg.

J'OUVRE dans ce moment une Histoire de Hollande, & je trouve que le Maréchal de *Luxembourg*, en 1672, fit cette harangue à ses troupes : *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez ; & s'il y a quelque chose de plus abominable, ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement un jolie harangue : elle n'est pas plus vraie que celles de *Tite-Live* ; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce se retrouve dans des Dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'EST une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'histoire de France, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : *J'ai*

toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir. J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le Roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de Torci, qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre, que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point-du-tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes, dont on a voulu orner l'histoire, la déshonorent; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raison de dire, « qu'il ne se fait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. »

Lettre de M. Voltaire sur plusieurs Anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de Voltaire à M. Damilaville, philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami M. de Voltaire dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occasion de célébrer, autant qu'il est en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il se fait le bien pour le bien-même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec

le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de de M. de Voltaire & de M. Diderot. Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 Mai 1762.

« PAR quel hazard s'est-il pu faire, mon cher
ami, que vous ayez lu quelques feuilles de l'An-
née littéraire de maître *Aliboron*? chez qui avez-
vous trouvé ces rapsodies? Il me semble que vous
ne voyez pas d'ordinaire mauvaise compagnie.
Le monde est inondé des sottises des folliculaires
qui mordent parce qu'ils ont faim, & qui gagnent
leur pain à dire de plates injures.

» Ce pauvre *Fréron*, (b) à ce que j'ai oui di-

(b) Le folliculaire dont on parle est celui-là même qui, ayant été chassé des Jésuites, a composé des libelles pour vivre, & qui a rempli ses libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une sur son compte.

*Lettre du sieur Royou, avocat au parlement de Bretagne ;
beau-frère du nommé Fréron, Mardi matin 6 Mars 1770.*

« *Fréron* épousa ma sœur, il y a trois ans, en Bretagne :
mon pere donna vingt mille livres de dot. Il les dissipa avec
des filles, & donna du mal à ma sœur. Après quoi il la
fit-partir pour Paris, dans le panier du coche, & la
fit-coucher en chemin sur la paille. Je courus demander
raison à ce ma'heureux. Il feignit de se repentir. Mais
comme il faisait le métier d'espion, & qu'il fut qu'en
qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de
Bretagne, il m'accusa auprès de M. de... & obtint une
lettre-de-cachet pour me faire-enfermer. Il vint lui-même
avec des archers dans la rue des Noyers, un lundi à
dix heures du matin, me fit-charger de chaînes, se
mit à côté de moi dans un fiacre, & tenait lui-même
le bout de la chaîne, &c. »

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laissé de parler de religion & de vertu dans ses feuilles. Adressez-vous à son marchand de vin.

» re, est comme les gueuses des rues de Paris ;
» qu'on tolère quelque tems pour le service des
» jeunes - gens désœuvrés, qu'on renferme à l'hôpi-
» tal trois ou quatre fois par an , & qui en sortent
» pour reprendre leur premier métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées.
» Je ne suis pas étonné que maître *Aliboron* crie un
» peu sous les coups de fouet que je lui a donnés.
» Depuis que je me suis amusé à immoler ce po-
» lisson à la risée publique sur tous les théâtres
» de l'Europe , il est juste qu'il se plaigne un peu.
» Je ne l'ai jamais vu , Dieu merci. Il m'écrivit
» une grande lettre , il y a environ vingt ans. J'a-
» vais entendu parler de ses mœurs , & par consé-
» quent je ne lui fis point de réponse. Voilà l'ori-
» gine de toutes les calomnies qu'on dit qu'il dé-
» bita contre moi dans ses feuilles. Il faut le laisser
» faire ; les gens condamnés par leurs juges ont per-
» mission de leur dire des injures.

» Je ne fais ce que c'est qu'une comédie italien-
» ne qu'il m'impute , intitulée : *Quand me mariera-
» t-on ?* Voilà la première fois que j'en ai entendu
» parler. C'est un mensonge absurde, DIEU a vou-
» lu que j'aie fait des pièces-de-théâtre pour mes
» péchés ; mais je n'ai jamais fait de farce italien-
» ne, Rayez cela de vos anecdotes.

» Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à
» milord *Littleton* , & sa réponse , sont tombées entre
» les mains de ce *Fréron* ; mais je puis vous assu-
» rer qu'elles sont toutes deux entièrement faus-
» sées. Jugez-en ; je vous envoie les originaux.

» Ces messieurs les folliculaires ressemblerent as-
 » sez aux chiffonniers, qui vont ramassant des or-
 » dures pour faire du papier..

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, &
 » bien digne du public, qu'une lettre de moi au
 » professeur *Haller*, & une lettre du professeur *Hal-*
 » *ler* à moi ! & de quoi s'avisa M. *Haller* de faire :
 » courir mes lettres & les siennes ? & de quoi s'a-
 » vise un folliculaire de les imprimer & de les fal-
 » sifier pour gagner cinq sous ? Il me la fait-signer
 » du château de Tournex, où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amusent un moment des
 » jeunes-gens oisifs, & tombent le moment d'après
 » dans l'éternel oubli où tous les riens de ce tems-
 » ci tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quem-*
 » *admodum* que *Louis XIV.* n'entendait pas, est très-
 » vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis*
 » *XIV* que parce que j'en étais sûr ; & je n'ai point
 » rapporté celle du *Nitlicorax*, parce que je n'en
 » étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me fe-
 » fait dans mon enfance au collège des Jésuites,
 » pour me faire-sentir la supériorité du père de *la*
 » *Chaise* sur le grand-aumônier de France. On pré-
 » tendait que le grand-aumônier, interrogé sur la
 » signification de *nitlicorax*, dit que c'était un capi-
 » taine du roi *David*, & que le révérend père *la*
 » *Chaise* assura que c'était un hibou ; peu m'import-
 » te ; & très-peu m'importe encore qu'on fredon-
 » ne pendant un quart-d'heure, dans un latin ridi-
 » cule, un *nitlicorax* grossièrement mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'igno-
 » rer le latin ; il savait gouverner , il savait
 » faire-fleurir tous les arts : cela vaut mieux que
 » d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs cette ignorance du
 » latin ne venait pas de sa faute , puisque dans
 » sa jeunesse il apprit de lui-même l'italien & l'es-
 » pagnol.

» Je ne fais pas pourquoi l'homme que le fol-
 » liculaire fait-parler , me reproche de citer le car-
 » dinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire que j'aime à citer
 » de grands noms. Vous savez , mon cher ami , que
 » mes grands noms sont ceux de *Newton* , de *Locke* ,
 » de *Corneille* , de *Racine* , de la *Fontaine* , de *Boileau*.
 » Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi , ce se-
 » rait le nom de l'abbé *Fleuri* , auteur des discours
 » patriotiques & savans , qui ont sauvé de l'oubli
 » son Histoire ecclésiastique ; & non pas le cardi-
 » nal de *Fleuri* , que j'ai fort connu avant qu'il fût
 » ministre , & qui , quand il le fut , fit-exiler un
 » des plus respectables hommes de France , l'abbé
 » *Pucelle* , & empêcha bénévolement pendant tout
 » son ministère qu'on ne soutînt les quatre fameu-
 » ses propositions sur lesquelles est fondée la li-
 » berté française dans les choses ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands-hommes que ceux qui
 » ont rendu de grands services au genre-humain.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire le
 » *Siècle de Louis XIV* , il fallut bien consulter des
 » généraux , des ministres , des aumôniers , des da-
 » mes , & des valets-de-chambre. Le cardinal de
 » *Fleuri* avait été aumônier , & il m'apprit fort peu

de chose. M. le maréchal de *Villars* m'apprit beau-
 » coup pendant quatre ou cinq années de tems,
 » comme vous le savez ; & je n'ai pas dit tout ce
 » qu'il voulut bien m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anec-
 » dotes , que je n'ai données que pour ce qu'elles
 » valaient.

» M. de *Torci* fut le premier qui m'apprit , par
 » une seule ligne en marge de mes questions, que
 » *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux tes-
 » tament du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea
 » la face de l'Europe.

» Il n'est pas permis d'écrire une Histoire con-
 » temporaine, autrement qu'en consultant avec as-
 » siduité & en confrontant tous les témoignages.
 » Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, &
 » d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus
 » exacte vérité sur les choses essentielles.

» Le Roi régnant m'a rendu publiquement cette
 » justice : je crois ne m'être guère trompé sur les
 » petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ;
 » elles ne sont qu'un vain amusement. Les grands
 » événemens instruisent.

» Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu
 » le témoignage authentique que j'avais parlé de
 » toutes les choses importantes arrivées sous le
 » règne de *Charles XII*, ce héros imprudent, com-
 » me si-j'en avais été le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonstances, je les aban-
 » donne à qui voudra ; je ne m'en soucie pas plus
 » que de l'histoire des quatre fils *Aymon*.

» J'estime bien autant celui qui ne fait pas une
» anecdote inutile, que celui qui la fait.

» Puisque vous voulez être instruit des baga-
» telles & des ridicules, je vous dirai que votre
» malheureux folliculaire se trompe, quand il pré-
» tend qu'il a été joué sur le théâtre de Londres.
» avant d'avoir été berné sur celui de Paris par
» *Jérôme Carré*. La traduction, ou plutôt l'imitation
» de la comédie de l'Ecoffaise & de *Fréron*, faite
» par *M. George Colman*, n'a été jouée sur le théâ-
» tre de Londres qu'en 1766, & n'a été imprimée
» qu'en 1767, chez *Beket & de Hondt*. Elle a eu
» autant de succès à Londres qu'à Paris, parce que
» par tout pays on aime la vertu des *Lindanes* &
» des *Freeport*, & qu'on déteste les folliculaires qui
» barbouillent du papier, & mentent pour de l'ar-
» gent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui composa l'épi-
» logue. *M. George Colman* m'a fait l'honneur de
» m'envoyer sa pièce ; elle est intitulée, *The Eng-*
» *lish Merchant*.

» C'est une chose assez plaisante, qu'à Londres ;
» à Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, à Parme, &
» jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de
» ce *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en
» voulait ; il prétend que l'Ecoffaise ne réussit à Pa-
» ris que parce qu'il y est détesté. Mais la pièce
» a réussi à Londres, à Vienne, où il est inconnu.
» Personne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pour-*
» *ceaugnac* fit rire l'Europe.

» Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien
» constatées ; mais ce sont, sur ma parole, les vé-

» rités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon
» ami, un chapitre de *Cicéron*, de *Officiis*, & de *Naturâ deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers de *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le public retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je demeure dans un château ou dans une maison-de-campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi par mes confrères de la plume, que M^{me} la duchesse de *Richelieu* m'avait fait présent un jour d'un carrosse fort joli & de deux chevaux gris-pommelés, que cela déplut fort à M. le duc de *Richelieu*. Et là-dessus on bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est que dans ce tems-là M. le duc de *Richelieu* n'avait point de femme.

» D'autres impriment mon Porte-feuille retrouvé; d'autres mes Lettres à M. B. & à Madame D., à qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres, toujours des anecdotes!

» Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues de la reine *Christine*, de *Ninon Lenclos*? &c. &c. Des curieux mettent ces sottises dans leurs bibliothèques, & un jour quelque érudit aux gages d'un libraire les fera-valoir comme des momens précieux de l'histoire. Quel fatras! quel le pitié! quel opprobre de la littérature! quelle perte de tems! »

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ce

anecdotes ; mais en général on peut assurer qu'elles ressemblient aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fausses. Mais , & vieilles chartes en parchemin , & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marceau* , tout cela est fait pour gagner de l'argent.

Anecdote singulière sur le P. Fouquet , ci-devant Jésuite.

(Ce morceau est inséré en partie dans les *Lettres juives* .)

En 1723 , le père *Fouquet* jésuite revint en France ; de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur , & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau ; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jésuite devait emmener son lettré à Rome , comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet & son lettré logeaient à la maison professe ; rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet* fut aussi incontinent les desseins des révérends pères ; il ne perdit pas un moment , & partit la nuit en poste pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire-courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne savait pas un mot de français. Les bons pères allèrent-trouver le cardinal *Dubois* , qui alors avait besoin d'eux. Ils dirent au Cardinal , qu'ils

avaient parmi eux un jeune-homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le Cardinal qui, par intérêt, eût dû le protéger sur cette seule accusation, donna sur-le-champ une lettre-de-cachet, la chose du monde dont un Ministre est quelquefois le plus libéral.

Le Lieutenant de Police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua: il trouva un homme qui faisait des révérences autrement qu'à la française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit-lie, & l'envoya à Charenton où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par semaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours à Paris; il trouvait les mœurs des Français assez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans le ministère changea; on nomma un nouveau Lieutenant de Police. Ce Magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir? On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un Jésuite, qui accompagnait le Magistrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre

en français , qu'on n'en tirerait rien , & qu'il conseilla : qu'on ne se donnât pas la peine de le faire-venir.

Le Ministre insista. Le malheureux fut amené ; il se jeta aux genoux du Lieutenant de Police. Il envoya chercher les interprètes du Roi ; on lui parla espagnol , latin , grec , anglais , il disait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le Jésuite assura qu'il était possédé.

Le Magistrat , qui avait entendu-dire autrefois qu'il y a une province , dans la Chine , appelée *Kanton* , s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit-venir un interprète des missions étrangères , qui écorchait le chinois ; tout fut reconnu ; le Magistrat ne sut que faire , & le Jésuite que dire. M. le duc de *Bourbon* était alors premier Ministre ; on lui conta la chose ; il fit-donner de l'argent & des habits au Chinois , & on le renvoya dans son pays , d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter , que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un Jésuite Chinois.

LES Jésuites de France , missionnaires secrets à la Chine , déroberent , il y a environ trente ans , un enfant de *Kanton* à ses parens , le menèrent à Paris , & l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans , & resta encore dix ans en France. Il fait parfaitement le français & le chinois , & il est assez sa-

vant. *M. Bertin*, contrôleur-général & depuis secrétaire d'Etat, le ren-oya à la Chine en 1763, après l'abolissement des Jésuites.

Il s'appelle *Ko* ; il signe *Ko*, Jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze Jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur *Kien-Long* a conservé auprès de lui ces Moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la Religion, & de causer le moindre trouble dans l'Empire.

Le jésuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des Manuscrits de sa composition, intitulés : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les Missionnaires de Pékin*. Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon*.

L'auteur se déchaîne contre tous les Philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre Martyr de JESUS-CHRIST à un Prince du sang tartare que les Jésuites avaient séduit, & que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* se vante de faire beaucoup de néophytes ; c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les Jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un Seigneur russe, indigné de cette insolence Jésuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette société, veut faire-parvenir à Pékin, au Président du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce Mémoire, qu'il

puisse faire-connaître le nommé *Ko* & les autres Jé-
suites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encore infidèlement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis *Vésale* jusqu'à *Bertin*, on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingts mille livres dont il rabbat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient, qui décide qu'ils se sont trompés; & il fait un nouveau calcul: mais un quatrième survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la manière dont se fait la digestion; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs; d'autres les lui refusent. Les Chi-

mistes font de l'estomac un laboratoire. *Hecquet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait-digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des aversions pour certains alimens, dont nous ne pourrions jamais savoir la cause.

On dit que notre chyle se trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les Chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue; ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération; mais personne ne fait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs; mais ce suc n'a pu être découvert par aucun Anatomiste.

Les esprits animaux, qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera-prendre une médecine; & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue, que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les Philosophes.

Winslow & Léméri entassent Mémoire sur Mémoire

concernant la génération des mulets ; les Savans se partagent : l'âne fiér & tranquille , sans se mêler de la dispute , subjugué cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet , sans que *Lémeri* & *Winslow* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles Physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. *Ruyfch* a mieux rencontré en les disséquant , & en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux réticulaire qui est noir ; & malgré cela il se trouve encore des Physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est-ce qu'un système que la nature défavoue ?

Boerhaave assure que le sang dans les vésicules des poumons est pressé , chassé , foulé , brisé , atténué.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique , & on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible ; les autres en font un violon , dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des Médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du sang *Térénzoni* & *Vieussens* croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital , dans le froissement des nerfs , enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité ,

& on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore; cet autre dit que c'est l'*élasticité*; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause, tous l'ignorent, tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme; elle ne se montre jamais à eux, & ils devinent dans son antichambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience, sur la connaissance du tempérament d'un malade, sur des remèdes très-simples donnés à propos; le reste est pure curiosité, & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des Anciens & des Modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait

beaucoup mieux que le tems présent. *Nestor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur, dans l'esprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire.... *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu & je ne verrai jamais de si grands personnages que Drias, Cénée, Exadius, Polyphème égal aux Dieux, &c.*

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Nestor*, vainement loué par ceux qui ne louent qu'é l'antique. Personne ne connaît plus *Drias*; on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée*; & pour *Polyphème* égal aux Dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la Divinité, que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout-cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré:

*Ipse dedit dulces fetus & pabula lata,
Quæ nunc vix nostro grandescunt auxila labore;
Conterimusque boves, & vires agricolarum, &c.*
La nature languit; la terre est épuisée;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
[Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et formé pour agir, se plaisait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à *Auguste*. (a)
« Faut-il donc, dit-il, que nos poèmes soient comme
» nos vins, dont les plus vieux sont toujours préférés ? » Il dit ensuite :

(b) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse
Compositum illepidè putetur, sed quia nuper;
Nec veniam antiquis, sed honorem & præmia posci.*

.....

*Ingeniis non ille favet, plauditque sepaltis :
Nostra sed impugnat; nos nostraque lividus odit, &c.*

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers :

Rendons toujours justice au beau,
Est-il laid, pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis ?
C'est envain qu'ils sont applaudis,
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres sont des trésors,
Dit la sotte & maligne envie.
Ce n'est pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui sont en vie.

Le savant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Toute la question de la prééminence entre les Anciens
» & les Modernes, étant une fois bien entendue, se réduit à savoir, si les arbres qui étaient autrefois dans
» nos campagnes, étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, *Homère*, *Platon*, *Démocrithènes*, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles ;

(a) *Epist. I, lib. 2.*

(b) *Ibid.*

« mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autre-
 « fois, nous pouvons égaler *Homère, Platon & Démosthènes*.

« Eclaircissions ce paradoxe. Si les Anciens avaient plus
 « d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce
 « tems-là étaient mieux disposés, formés de fibres plus
 « fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits ani-
 « maux ; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-
 « là auraient-ils été mieux disposés ? Les arbres auraient
 « donc été aussi plus grands & plus beaux ; car si la nature
 « était alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres, aussi-
 « bien que les cerveaux des hommes, auraient dû se sentir
 « de cette vigueur & de cette jeunesse. » (*Digression sur les
 Anciens & les Modernes, tome IV, édition de 1742.*)

Avec la permission de cet illustre académicien ;
 ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne
 s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos
 jours d'aussi grands génies, & d'aussi bons ouvrages
 que ceux de l'antiquité grecque & latine ; mais de
 savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impos-
 sible sans-doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans
 la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais,
 supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il
 ferait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur
 les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'esprit & de talens, qui a mé-
 rité des applaudissemens dans plus d'un genre, a sou-
 tenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti
 des modernes. Voici une de ses stances :

Et pourquoi veut-on que j'encense
 Ces prétendus Dieux dont je sors ?
 En moi la même intelligence
 Fait-mouvoir les mêmes ressorts.

Croit-on la nature bizarre,
 Pour nous aujourd'hui plus avare,
 Que pour les Grecs & les Romains ?
 De nos aînés mère idolâtre,
 N'est-elle plus que la marâtre
 Du reste grossier des humains ?

On pouvait lui répondre : Estimez vos aînés sans les adorer. Vous avez une intelligence & des ressorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'est pas peut-être absolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent supérieur au vôtre ; & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuse que les langues modernes , qui sont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'est point bizarre ; mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Vestphalie & que le Limousin à former certains génies. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes , en secondant le climat , eût mis dans la tête de *Démosthènes* quelque chose , que l'air de Clamar & de la Grenouillère , & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* , ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à la Motte par le petit couplet suivant ;

Cher la Motte , imite & révère
 Ces Dieux dont tu ne descends pas.
 Si tu crois qu'Horace est ton père ,
 Il a fait des enfans ingrats.
 La nature n'est point bizarre

Pour Danchet elle est fort avare ;
 Mais Racine en fut bien traité ;
 Tibulle était guidé par elle ;
 Mais pour notre ami la Chapelle , (c)
 Hélas , qu'elle a peu de bonté !

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre , jusqu'au tems de *Plutarque* , que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement ?

Les Chinois , plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire , construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens , trois mille ans auparavant , avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides , qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages , on n'en vînt aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte ; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples , mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois , ni les Egyptiens n'auraient pu faire-seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

Du Chevalier Temple.

Le chevalier *Temple* , qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes , prétend qu'ils n'ont rien en

(c) Ce *la Chapelle* était un Receveur-général des Finances , qui traduisit très-platement *Tibulle* ; mais ceux qui dinaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais , tout Anglais qu'il était , il devait convenir que l'église de Saint-Pierre est incomparablement plus belle que n'était le Capitole.

C'est une chose curieuse , que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie , rien dans la connaissance du corps humain , si ce n'est peut-être , dit - il , la circulation du sang. L'amour de son opinion , fondé sur son extrême amour-propre , lui fait-oublier la découverte des satellites de Jupiter , des cinq lunes & de l'anneau de Saturne , de la rotation du Soleil sur son axe , de la position calculée de trois mille étoiles , des lois données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes , des causes de la précession des équinoxes , & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit , découvert avec le microscope , était compté pour rien par le chevalier *Temple* ; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains , & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens , des Chaldéens , des Egyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature , par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun , parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que sont » devenus , dit-il , les charmes de cette musique qui » enchantait si souvent les hommes & les bêtes ,

» les poissons, les oiseaux, les serpens, & chan-
 » geait leur nature? »

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connoisseurs.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres, il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'esprit, un Ambassadeur, qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connoissances: un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau, & de Racine.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des Anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. *Boileau* s'en tient à justifier *Homère* contre *Perrault*, mais en glissant adroitement sur les défauts du poète grec, & sur le sommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un passage, ou traduit-il mal un passage qu'il entend? voilà *Boileau* qui saisit ce petit avantage, qui tombe sur lui en en-
 nemi

nemi redoutable, qui le traite d'ignorant; de plat écrivain: mais il se pouvait très-bien faire que *Perrault* se fût souvent trompé, & que pourtant-il eût souvent raison sur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconséquences de la conduite des Dieux dans le poëme, enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* se moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne justifia *Homère*.

DE l'injustice & de la mauvaise-foi de Racine dans la dispute contre Perrault, au sujet d'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

Racine usa du même artifice; car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satire, il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise, très-pardonnable, où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, & en même tems de se sentir très-supérieur à *Euripide* même. Il raille, autant qu'il le peut, ce même *Perrault* & ses partisans sur leur critique de l'*Alceste* d'*Euripide*; parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'*Admète* pour celles d'*Alceste*; mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort dans tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc ! lui répond le Roi son père, à qui adressez-vous, s'il vous plaît, un discours si hautain ? Est-ce

« à quelque esclave de Lydie ou de Phrygie ? ignorez-vous
 « que je suis né libre & Thessalien ? » (*Beau discours pour
 un Roi & pour un père !*) « Vous m'outragez comme le der-
 « nier des hommes. Où est la loi qui dit que les pères
 « doivent mourir pour leurs enfans ? chacun est ici - bas
 « pour soi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel
 « tort vous fais-je ? demandé-je que vous mouriez pour
 « moi ? La lumière vous est précieuse ; me l'est-elle moins ?
 « Vous m'accusez de lâcheté..... Lâche vous-même ! vous
 « n'avez pas rougi de presser votre femme de vous faire
 « vivre en mourant pour vous..... Ne vous sied-il pas
 « bien après cela de traiter de lâches ceux qui refusent de
 « faire pour vous , ce que vous n'avez pas le courage de
 « faire vous-même?... Croyez-moi , taisez-vous.... Vous
 « aimez la vie ; les autres ne l'aiment pas moins.... Soyez
 « sûr que , si vous m'injuriez encore , vous entendrez de
 « moi des duretés qui ne seront pas des mensonges. »

Le Chœur prend alors la parole. « C'est assez & déjà trop
 « des deux côtés : cessez , vieillard , cessez de maltraiter
 « de paroles votre fils. »

Le chœur aurait dû plutôt, ce semble, faire une
 forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement
 parlé à son propre père, & de lui avoir reproché
 si aigrement d'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

P H E R È S.

Tu parles contre ton père , sans en avoir reçu d'ou-
 trages.

A D M E T E.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

P H E R È S.

Et toi , ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte
 pour toi ?

ADMETE.

Ah ! le plus infâme des hommes , c'est la preuve de ta lâcheté.

PERES.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi !

PERES.

Fais mieux , épouse plusieurs femmes , afin qu'elles meurent pour te faire-vivre plus long-tems.

Après cette scène , un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'*Hercule*.

« C'est un étranger , dit-il , qui a ouvert la porte lui-même , s'est d'abord mis à table ; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas assez vite à manger ; il remplit de vin à tout moment sa coupe , boit à longs traits du rouge & du paillet , & ne cesse de boire & de chanter de mauvaises chansons qui ressemblient à des hurlemens , sans se mettre en peine du Roi & de sa femme que nous pleurons. C'est sans-doute quelque fripon adroit , un vagabond , un assassin. »

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit ; il ne l'est pas moins qu'*Hercule* , ami d'*Admète* , soit inconnu dans la maison. Il l'est encore plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceste* , dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts ; mais il est sûr que de telles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la foire.

Brumoy, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs* ; & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité scrupuleuse, fait ce qu'il peut pour justifier la scène d'*Admète* & de son père ; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord, que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécences, des horreurs ; qu'ainsi il faut convenir qu'elles ne sont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot, que les idées ont changé.*

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé sur le respect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, que les idées n'aient changé en différens siècles sur des points de morale plus importans ?

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un Français, continue-t-il, est insulté ; le prétendu bon-sens français veut qu'il coure les risques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer son honneur.

On répond que ce n'est pas le seul prétendu bon-sens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe sans exception.

On ne sent pas assez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'aurait sifflée du tems d'Euripide.

Cette maxime est cruelle & fatale, mais non pas ridicule, & on ne l'eût sifflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Asiatiques. On voit, dès le commence-

ment du premier livre de l'Illiade, *Achille* tirant à moitié son épée; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon*, si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire-remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Ephestion* & *Cratère* se battirent en duel, & qu'*Alexandre* les sépara. *Quinte-Curce* raconte (d) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel en présence d'*Alexandre*; l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète, armé seulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit son adverfaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, & les reproches que se font *Admète* & son père *Phérès* tour-à-tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les *Brumoy*s & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Polyphème* tient dans Euripide: *Je ne crains point le foudre de Jupiter. Je ne sais si ce Jupiter est un dieu plus fier & plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait-tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne, j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage; après quoi je m'étends tout de mon long, j'avale un grand pot de*

(d) *Quinte-Curce*, liv. IV.

de lait ; je défais mon saïon , & je fais-entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.

Il faut que les scolïastes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne se sont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Polyphème* quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athènes riait de cette plaisanterie, & que jamais les Athéniens n'ont ri d'une sottise. Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'esprit que la cour de *Louis XIV* ? Et la populace n'est pas la même par-tout ?

Ce n'est pas qu'Euripide n'ait des beautés, & *Sophocle* encore davantage ; mais ils ont de bien plus grands défauts. On ose dire que les belles scènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant sur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* que ces deux grecs l'emportent sur *Thespis*. *Racine* sentait bien son extrême supériorité sur *Euripide* ; mais il louait ce poète grec pour humilier *Perrault*.

Molière, dans les bonnes pièces, est aussi supérieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Aristophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres, en très-petit nombre, dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

De quelques comparaisons entre des Ouvrages célèbres.

LA raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien, comme dans un moder-

ne, le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul, ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide*, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? — Qu'il mourût.
& l'on doit, avec la même sagacité & la même justice, réprover le vers suivant.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de *Rodogune*, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme-de-goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se laissera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eschyle* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères, qui ne se trouve que chez lui ; de cette grandeur sans enflure, qui seule est grandeur ; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes

dans des plaidoyers de rhétorique , plus faits pour des écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères ; de la galanterie , & quelquefois de la coquetterie même ; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver , dans plus d'un morceau très-bien écrit , qu'une élégance qui lui plaît , & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne ; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion , & de se contenter d'approuver , quand il voudrait que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens , non pas sur leurs noms , non pas sur le tems où ils vivaient , mais sur leurs ouvrages mêmes ; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire , c'est la chose même. Si une darique a été mal frappée , que m'importe qu'elle représente le fils d'*Hystaspe* ? La monnaie de *Varin* est plus récente , mais elle est infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui présenter à côté des tableaux du palais royal son tableau du sacrifice d'*Iphigénie* , peint de quatre couleurs ; s'il nous disait : Des gens-d'esprit m'ont assuré en Grèce , que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'*Agamemnon* , dans la crainte que sa douleur n'égâlât pas celle de *Clitemnestre* , & que les larmes du père ne déshonorassent la majesté du monarque ; il se trouverait des connaisseurs qui lui répondraient : C'est un trait d'esprit , & non pas un

trait de peintre ; un voile sur la tête de votre principal personnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens* , qui a su exprimer sur le visage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement , l'abattement , la joie , le sourire , & la tendresse , non pas avec quatre couleurs , mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu son visage , il fallait qu'il en cachât une partie avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux , & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté , & qui est aussi désagréable à la vue , aussi peu pittoresque , qu'il est opposé au costume : vous deviez alors laisser voir des pleurs qui coulent , & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ses muscles les convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter ; vous deviez peindre dans cette attitude la majesté & le désespoir. Vous êtes grec , & *Rubens* est belge ; mais le belge l'emporte.

D'un passage d'Homère.

UN Florentin , homme-de-lettres , d'un esprit juste & d'un goût cultivé , se trouva un jour dans la bibliothèque de milord *Chesterfield* , avec un professeur d'Oxford & un Ecoissais qui vantait le poème de *Fingal* , composé , disait-il , dans la langue du pays de Galles , laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle ! s'écriait-il ; le poème de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans , sans avoir été

jamais altéré ; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes ! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal* :

« *Cuchulin* était assis près de la muraille de *Tura*, sous
 » l'arbre de la feuille agitée ; sa pique reposait contre un
 » rocher couvert de mousse, son bouclier était à ses pieds
 » sur l'herbe. Il occupait sa mémoire du souvenir du grand
 » *Carbar*, héros tué par lui à la guerre. *Moran*, né de *Fitilth*,
 » *Moran*, sentinelle de l'Océan, se présenta devant lui.

« Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, *Cuchulin* ; je vois les
 » vaisseaux de *Suaran*, les ennemis sont nombreux, plus
 » d'un héros s'avance sur les vagues noires de la Mer.

« *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua : *Moran*, fils de
 » *Fitilth*, tu trembles toujours ; tes craintes multiplient le
 » nombre des ennemis. Peut-être est-ce le Roi des monta-
 » gnes désertes qui vient à mon secours dans les plaines
 » d'Ullin. -- Non, dit *Moran*, c'est *Suaran* lui-même ; il est aussi
 » haut qu'un rocher de glace ; j'ai vu sa lance, elle est com-
 » me un haut sapin ébranché par les vents ; son bouclier
 » est comme la lune qui se lève ; il était assis au rivage sur
 » un rocher ; il ressemblait à un nuage qui couvre une
 » montagne, &c. »

Ah ! voilà le véritable style d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

(e) « Tu gouverneras toutes les nations que tu nous
 » soumettras avec une verge de fer ; tu les briseras comme le potier fait un vase.

(f) « Tu briseras les dents des pécheurs,

(e) *Psaume II.*

(f) *Psaume III.*

(g) » La terre a tremblé, les fondemens des montagnes
» se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est fâché con-
» tre les montagnes, & il a lancé la grêle & des charbons.

(h) » Il a logé dans le soleil, & il en est sorti comme
» un mari sort de son lit.

(i) » Dieu brisera leurs dents dans leur bouche, il met-
» tra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront
» à rien comme de l'eau, car il a tendu son arc pour les
» abattre; ils seront engloutis tout-vivans dans sa colè-
» re, avant d'attendre que les épines soient aussi hautes
» qu'un prunier.

(k) » Les nations viendront vers le soir, affamées com-
» me des chiens; & toi, Seigneur, tu te moqueras d'el-
» les, & tu les réduiras à rien.

(l) » La montagne du Seigneur est une montagne coa-
» gulée; pourquoi regardez-vous les monts coagulés? Le
» Seigneur a dit: Je jetterai *Basan*; je le jetterai dans la
» Mer, afin que ton pied soit teint de sang, & que la
» langue de tes chiens lèche leur sang.

(m) » Ouvre la bouche bien grande, & je la remplirai.

(n) » Rends les Nations comme une roue qui tourne
» toujours, comme la paille devant la face du vent, com-
» me un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui
» brûle des montagnes; tu les poursuis dans la tempête,
» & ta colère les troublera.

(o) » Il jugera dans les nations; il les remplira de rui-
» nes; il cassera les têtes dans la terre de plusieurs.

(p) » Bienheureux celui qui prendre tes petits enfans,
» & qui les écrâsera contre la pierre! &c. &c. &c.»

(g) Pseaume XVII. (k) Pseaume LVIII. (n) Pseaume LXXXII

(h) Pseaume XIX. (l) Pseaume LXVII. (o) Pseaume CXI.

(i) Pseaume LVII. (m) Ps. LXXX. (p) Ps. CXXXVI.

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les versets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoffais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures asiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le style simple & noble de *Virgile*.

L'Ecoffais pâlit de colère à ce discours ; le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord *Chesterfield* encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & se sentant appuyé, leur dit : Messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature, rien n'est plus difficile que de l'imiter. Je fais un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvvisatori*, & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce style oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui sont presque toujours les mêmes ; pour entasser combats sur combats, & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le professeur, vous feriez un poème épique sur-le-champ ? -- Non pas un poème épique raisonnable & en vers corrects, comme *Virgile*, repliqua l'Italien ; mais un poème dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecoffais & l'Oxfordien. -- Hé bien, donnez-moi un sujet, repliqua le Florentin. Milord *Chesterfield* lui donna le sujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit , & commença ainsi :

« Muse d'Albion , Génie qui présidez aux héros , chantez avec moi , non la colère oisive d'un homme implacable envers ses amis & ses ennemis ; non des héros que les Dieux favorisent tour-à-tour , sans avoir aucune raison de les favoriser ; non le siège d'une ville qui n'est point prise ; non les exploits extravagans du fabuleux *Fingal* , mais les victoires véritables d'un héros aussi modeste que brave , qui mit des Rois dans ses fers , & qui respecta ses ennemis vaincus.

« Déjà *George* , le *Mars* de l'Angleterre , était descendu du haut de l'empyrée , monté sur le coursier immortel , devant qui les plus fières chevaux du Limousin fuient , comme les brebis bélantes & les tendres agneaux se précipitent en foule les uns sur les autres pour se cacher dans la bergerie à la vue d'un loup terrible , qui sort du fond des forêts , les yeux étincelans , le poil hérissé , la gueule écümante , menaçant les troupeaux & le berger de la fureur de ses dents avides de carnage.

« *Martin* , le célèbre protecteur des habitans de la fertile Touraine ; *Généviève* , douce divinité des peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la Marne ; *Denis* qui porta sa tête entre ses bras à l'aspect des hommes & des immortels , tremblaient en voyant le superbe *George* traverser le vaste sein des airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné des diamans qui pavaient autrefois les places publiques de la Jérusalem céleste , quand elle apparut aux mortels pendant quarante révolutions journalières de l'astre de la lumière , & de sa sœur inconstante qui prête une douce clarté aux sombres nuits.

« Sa main porte la lance épouvantable & sacrée dont le demi-dieu *Michaël* , exécuteur des vengeances du Très-haut , terrassa dans les premiers jours du monde l'éter-

« nel ennemi du monde & du Créateur. Les plus belles
 « plumes des Anges qui assistent autour du trône , déta-
 « chées de leurs dos immortels , flottaient sur son casque ,
 « autour duquel volent la terreur , la guerre homicide ,
 « la vengeance impitoyable , & la mort qui termine toutes
 « les calamités des malheureux mortels. Il ressemblait à une
 « comète qui , dans sa course rapide , franchit les orbites
 « des astres étonnés , laissant loin derrière elles des traits
 « d'une lumière pâle & terrible , qui annoncent aux faibles
 « humains la chute des rois & des nations.

« Il s'arrête sur les rives de la Charente , & le bruit de
 « ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère de *Jupi-*
 « *ter* & de *Saturne*. Il fit deux pas , & il arriva jusqu'aux
 « lieux où le fils du magnanime *Edouard* attendait le fils
 « de l'intrépide *Philippe-de-Valois*. »

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche , comme dit *Homère* , plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver ; cependant ses paroles n'étaient pas froides : elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée , quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire-taire , en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru , de prodiguer les images gigantesques , & d'appeller le ciel , la terre & les enfers à son secours ; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art , de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien , par exemple , dit l'Oxfordien , de

plus moral, & en même tems de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont *Ida*?

Milord Chesterfield prit alors la parole : Messieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle ; peut-être chez les Grecs c'était une chose très-intéressante, qu'un Dieu qui couche avec son épouse sur une montagne ; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeler la ceinture de *Vénus*, est une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du Maître des Dieux pour le faire-dormir. Voilà un plaisant Dieu de s'endormir pour si peu de chose ! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent, de faire dire par *Junon* à *Jupiter* : « Si vous voulez absolument me caresser, allons-nous-en au Ciel dans votre appartement, qui est l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la porte ferme si bien qu'aucun des Dieux n'y peut entrer. »

Je n'entends pas non-plus comment le Sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un Dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de *Lemnos* & d'*Imbros* au mont *Ida* ; il est beau de partir de deux îles à-la-fois : de-là il monte sur un sapin, il court aussitôt aux vaisseaux des Grecs ; il cherche *Neptune* ; il le trouve, il le com-

jure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs, & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si frétilant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecoffais pendant ce tems-là relisait *Fingal*; le professeur d'Oxford relisait *Homère*; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des Anciens & des Modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

AJOUTONS quelque chose à l'article *ANE* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien*; & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe: c'était probablement un homme char-

gè en âne par le pouvoir de *Bacchus* : car on fait que *Bacchus* était Arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mæris* en loup, comme d'une chose très-ordinaire.

Sapè lupum fieri Mærim, & sc̄ condere silvis.

Mæris, devenu loup, se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les Dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les Géans ?

Les Grecs, grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent presque tous les Dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les Dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes Ecritures, ont cité l'exemple de *Nabuchodonosor* changé en bœuf ; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entièrement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son

coût un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers, & lui présentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulot était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, & le Maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet Evangile soit apocryphe, la vénération pour le seul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire-voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les Chrétiens qui composèrent cet Evangile, étaient sans-doute de bonne-foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu-dire. L'Eglise, qui rejetta dans la suite cet Evangile avec quarante neuf autres, n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur tems. La Chine était peut être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulysse*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsychose annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi se fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle, qui ne soit l'abus de quelque vérité? Ils disent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à cause des véritables. (a)

(a) Voyez les remarques sur les *Pensées de Pascal*, vol. de *Philosophie*, tom. I.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes? Cette erreur universelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur Indien voit que les bêtes ont du sentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort? que devient l'ame de la bête? il faut bien qu'elles logent quelque-part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à se former. L'ame d'une brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempsychose qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de-là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus un ame sans logis qui cherche un gîte; c'est un corps qui est changé en un autre corps, son ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion si extravagante & si générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à son fils plongé dans de sales débauches & dans l'ignorance : *Tu es un cochon, un cheval, un âne*; ensuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne sur la tête, une servante du voisinage aura dit que ce jeune-homme a été changé en âne en punition de ses fautes? ses

voisines l'auront redit à d'autres voisines, & de bouche en bouche ces histoires, accompagnées de mille circonstances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos sottises.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu incontestable chez toutes les nations; & vous ne serez plus étonné de rien. (*)

Encore un mot sur les ânes. On dit qu'ils sont guerriers en Mésopotamie, & que *Mervan*, le vingt-unième calife, fut surnommé l'âne pour sa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'extrait de la vie d'*Isidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui se connaissait très-bien en poésie, & qui abandonnait son ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

De l'Ane d'or de Machiavel.

ON connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les Dictionnaires qui en parlent, disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-tems. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins, dont l'un est changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis y sont figu-

(*) Voyez *MAGIE*.

rées sans-doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique , saurait l'histoire secrète du pape *Léon X* & des troubles de Florence. Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon , qui parle à-peu-près ainsi à l'homme :

Animaux à deux pieds , sans vêtemens , sans armes ,
Point d'ongle , un mauvais cuir , ni plume , ni toison ,
Vous pleurez en naissant , & vous avez raison ;
Vous prévoyez vos maux , ils méritent vos larmes ,
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses ;
Mais vous fit-elle , hélas ! des ames vertueuses !
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler ?
L'homme est plus vil que nous , plus méchant , plus
sauvage :

Poltrons ou furieux , dans le crime plongés ,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir , & vous vous égorgez.
Jamais de porc-à-porc on ne vit d'injustices.
Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
Ami , que le bon DIEU me préserve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices !

Ceci est l'original de la Satyre de l'homme que fit *Boileau* , & de la fable des compagnons d'*Ulyssé* , écrite par *la Fontaine* ; mais il est très-vraisemblable que ni *la Fontaine* , ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'Ane de *Machiavel*.

De l'Ane de Vérone.

IL faut être vrai , & ne point tromper son lecteur. Je ne fais pas bien positivement si l'Ane de *Vérone* subsiste encore dans toute sa splendeur , parce

que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu , il y a quarante ou cinquante ans , s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était sous la garde de quarante Moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone , & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne , ayant porté (b) Notre-Seigneur dans son entrée à Jérusalem , n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne ; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode , Candie , Malthe , & la Sicile ; que de-là il était venu séjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone , où il vécut très-long-tems.

Ce qui donna lieu à cette fable , c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone , chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne-femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut sur-tout célébrée en France ; on chanta la prose de l'âne à la messe :

Orientis partibus

Adventabit usinus

Pulcher & fortissimus.

Une fille représentant la sainte Vierge allant en

(b) Voyez *Misson* , tome I , pages 101. & 102.

Egypte, montait sur un âne , & tenant un enfant entre ses bras , conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe, (c) au lieu de dire : *Ite , missa est* , se mettait à braire trois fois de toute sa force , & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres sur la fête de l'Ane , & sur celle des Fous ; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain.

A N G E.

SECTION PREMIERE.

Anges des Indiens , des Perses , &c.

L'AUTEUR de l'article *ANGE* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'existence des Anges , quoique la raison naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raison que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au dessus de la raison. Il fallait dire (si je ne me trompe) que plusieurs religions , & non pas *toutes* , ont reconnu des Anges. Celle de *Numa* , celle du Sabisme , celle des Druides , celle de la Chine , celle des Scythes , celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens , n'admirent point les Anges.

Nous entendons par ce mot , des Ministres de DIEU , des Députés , des Êtres miroyens entre DIEU & les hommes , envoyés pour nous signifier ses ordres.

(c) Voyez du Gange , & l'Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juste quatre mille huit cents soixante & dix-huit ans que les Brachmanès se vantent d'avoir par écrit leur première loi sacrée, intitulée le Shasta, quinze cents ans avant leur seconde loi, nommée Veidam, qui signifie *la parole de DIEU*. Le Shasta contient cinq chapitres. Le premier, *de DIEU & de ses attributs* : le second, *de la création des Anges* : le troisième, *de la chute des Anges* : le quatrième, *de leur punition* : le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme*.

Il est utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

Premier Chapitre du SHASTA.

« DIEU est un ; il a créé tout ; c'est une sphère parfaite ,
 » sans commencement ni fin. DIEU conduit toute la créa-
 » tion, par une providence générale, résultante d'un principe
 » déterminé. Tu ne rechercheras point à découvrir l'essen-
 » ce & la nature de l'Eternel, ni par quelles lois il gouver-
 » ne ; une telle entreprise est vaine & criminelle : c'est assez
 » que jour & nuit tu contemples dans ses ouvrages, sa
 » sagesse, son pouvoir & sa bonté. »

Après avoir payé à ce début du Shasta le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des Anges.

Second Chapitre du SHASTA.

« L'ETERNEL, absorbé dans la contemplation de sa pro-
 » pre existence, résolu, dans la plénitude des tems, de com-
 » muniquer sa gloire & son essence à des Êtres capables de
 » sentir & de partager sa béatitude, comme de servir à sa
 » gloire. L'Eternel voulut, & ils furent. Il les forma en
 » partie de son essence, capables de perfection & d'imper-
 » fection selon leur volonté.

» L'Eternel

« L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitfnou* & *Sib* ; ensuite
 « *Mozazor*, & toute la multitude des Anges. L'Eternel donna
 « la prééminence à *Birma*, à *Vitfnou* & à *Sib*. *Birma* fut le
 « prince de l'armée angélique : *Vitfnou* & *Sib* furent ses
 « codajuteurs. L'Eternel divisa l'armée angélique en plusieurs
 « bandes, & leur donna à chacune un chef. Ils adorèrent
 « l'Eternel, rangés autour de son trône, chacun dans le de-
 « gré assigné. L'harmonie fut dans les cieux. *Mozazor*, chef
 « de la première bande, entonna le cantique de louange &
 « d'adoration au Créateur, & la chanson d'obéissance à
 « *Birma* sa première créature, & l'Eternel se réjouit dans
 « sa nouvelle création.

Chapitre III. De la chute d'une partie des Anges.

« DEPUIS la création de l'armée céleste, la joie & l'har-
 « monie environnèrent le trône de l'Eternel dans l'espace
 « de mille ans, multipliés par mille ans, & auraient duré
 « jusqu'à ce que le tems ne fût plus, si l'envie n'avait pas
 « saisi *Mozazor* & d'autres princes des bandes angéliques.
 « Parmi eux était *Raabon*, le premier en dignité après
 « *Mozazor*. Immémorans du bonheur de leur création & de
 « leur devoir, ils rejetèrent le pouvoir de perfection, &
 « exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à
 « l'aspect de l'Eternel ; ils lui défobéirent, & refusèrent de
 « se soumettre au lieutenant de DIEU, & à ses associés
 « *Vitfnou* & *Sib* : & ils dirent : Nous voulons gouverner !
 « & sans craindre la puissance & la colère de leur créa-
 « teur, ils répandirent leurs principes séditeux dans l'ar-
 « mée céleste. Ils séduisirent les Anges, & entraînèrent une
 « grande multitude dans la rébellion ; & elle s'éloigna du
 « trône de l'Eternel, & la tristesse saisit les Esprits angéli-
 « ques fidèles, & la douleur fut connue pour la première
 « fois dans le ciel. »



Chapitre IV. Châtiment des Anges coupables.

« L'ÉTERNEL, dont la toute-science, la préséance & l'influence s'étend sur toutes choses, excepté sur l'action des êtres qu'il a créés libres, vit avec douleur & colère la défection de *Mozazor*, de *Raaban*, & des autres chefs des Anges.

« Miséricordieux dans son courroux, il envoya *Birma*, *Vishnou* & *Sib*, pour leur reprocher leur crime, & pour les porter à rentrer dans leur devoir; mais confirmés dans leur esprit d'indépendance, ils persistèrent dans la révolte. L'Eternel alors commanda à *Sib* de marcher contre eux, armé de la toute-puissance, & de les précipiter du lieu éminent dans le lieu de ténèbres, dans l'*Ondera*, pour y être punis pendant mille ans multipliés par mille ans. »

Précis du cinquième Chapitre.

AU bout de mille ans, *Birma*, *Vishnou* & *Sib*, sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encore des rebellions contre DIEU dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre. Les Anges pénitens y subirent plusieurs métamorphoses; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de-là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les Anges est précisément celui du jésuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des Anges pécheurs. Ce que les Brachmanes avaient inventé sérieusement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie; si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique, ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des Anges chez les anciens Brachmanes, qu'ils enseignent encore depuis environ cinquante siècles. Nos Marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits; nos Missionnaires ne l'ont pas été davantage; & les Brames, qui n'ont jamais été édifiés, ni de leur science, ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un Anglais, nommé *M. Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des Brachmanes; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières; comme *M. Sale* avait demeuré long-tems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières sur l'ancien Sabisme, auquel a succédé la religion musulmane; de même encore que *M. Hyde* a recherché, pendant vingt années en Perse, tout ce qui concerne la religion des Mages.

Des Anges des Perses.

LES Perses avaient trente & un Anges. Le premier de tous, & qui est servi par quatre autres Anges, s'appelle *Bahaman*; il a l'inspection de tous les animaux, excepté de l'homme, sur qui DIEU s'est réservé une juridiction immédiate.

DIEU préside au jour où le soleil entre dans le bélier, & ce jour est un jour de sabbat; ce qui prouve que la fête du sabbat était observée chez les Perses dans les tems les plus anciens.

Q ij

Le second Ange préside au huitième jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troisième est *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus*, & c'est l'Ange du soleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préside à la lune.

Ainsi chaque Ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'Ange-Gardien & du mauvais Ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'Ange-Gardien de l'empire Persan.

Des Anges chez les Hébreux.

LES Hébreux ne connurent jamais la chute des Anges jusqu'aux premiers tems de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine secrète des anciens brachmanes fût parvenue jusqu'à eux : car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre attribué à *Enoch*, touchant les Anges pécheurs chassés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puisqu'il vivait, selon les Juifs, dans la septième génération avant le déluge : mais puisque *Seth*, plus ancien encore que lui, avait laissé des livres aux Hébreux, ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit selon eux :

« Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles : les Anges, les brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entre eux, & ils se dirent : Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. *Semias* leur prince dit : Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent ; Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dé-

» **VENONS-NOUS** à l'anathème si nous y manquons.. Ils s'u-
 » nirent donc par serment, & firent des imprécations. Ils
 » étaient au nombre de deux cents. Ils partirent ensem-
 » ble du tems de *Jared*, & allèrent sur la montagne ap-
 » pelée *Hermonim* à cause de leur serment. Voici les noms
 » des principaux ; *Semiasas*, *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*,
 » *Hosampfich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Su-*
 » *miel*.

» Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent
 » soixante & dix de la création du monde. De ce com-
 » merce naquirent trois genres d'hommes, les Géans, *Néphi-*
 » *lim*, &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes : c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : « Or, en ce tems, il
 » y avait des Géans sur la terre ; car les enfans de
 » DIEU ayant eu commerce avec les filles des hom-
 » mes, elles enfantèrent les puissances du siècle. »

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes, & sur la race des Géans qui en naquit : mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des Anges contre DIEU, ni de leur défaite ; ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement qu'avant la captivité de

Babylone , les Juifs ne furent le nom d'aucun Ange. Celui qui apparut à *Manueh* , père de *Samson* , ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois Anges apparurent à *Abraham* ; & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler , ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *Je viendrai vous voir , si DIEU me donne vie , l'année prochaine , & Sarà votre femme aura un fils.*

Dom Calmet trouve un très-grand rapport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte dans ses *Fastes* , de *Jupiter* , de *Neptune* & de *Mercure* , qui ayant soupé chez le vieillard *Irié* , & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans , pissèrent sur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait servi , & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir sous-terre & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arrosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit son cuir : il y trouva un enfant qu'on appela *Orion* , & qui est actuellement dans le ciel. Calmet dit même que les termes dont se servirent les Anges avec *Abraham* , peuvent se traduire ainsi : *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en soit , les Anges ne dirent point leur nom à *Abraham* ; ils ne le dirent pas même à *Moïse* ; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans *Tobie* du tems de la captivité. Tous les autres noms d'Anges sont pris évidemment des Chaldéens & des Perses. *Raphaël* , *Gabriel* , *Uriel* , &c. sont persans & babyloniens. Il n'y a pas jusqu'au nom d'*Israël* qui ne soit chaldéen. Le savant juif *Philon* le dit expressément dans le récit de sa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des Anges.

Savoir si les Grecs & les Romains admirent des Anges.

ILS avaient assez de dieux & de demi-dieux pour se passer d'autres êtres subalternes. *Mercury* faisait les commissions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon* ; cependant ils admirent encore des génies , des démons. La doctrine des Anges-gardiens fut mise en vers par *Hésiode*, contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux & des jours*.

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu , la fatigue ignorée ;

Les Dieux prodiguaient tout : les humains satisfaits

Ne se disputant rien , forcés de vivre en paix ,

N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.

La mort , l'affreuse mort , si terrible aux coupables ,

N'était qu'un doux passage , en ce séjour mortel ,

Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.

Les hommes de ces tems sont nos heureux génies ,

Nos démons fortunés , les soutiens de nos vies ;

Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos cœurs

Ecarter , s'il se peut , le crime & les douleurs , &c.

Plus on fouille dans l'antiquité , plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presque abandonnées. Les Grecs , qui ont si long-tems passé pour inventeurs , avaient imité l'Egypte , qui avait copié les Chaldéens , qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des Anges-gardiens , qu'*Hésiode* avait si bien chantée , fut ensuite sophistiquée dans les écoles ;

c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie , comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate, comme on fait, avait un bon Ange : mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais Ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison , pour dire aux gens , par demande & par réponse , que le père & la mère , le précepteur & le petit garçon , sont des ignorans & des imbécilles. L'Ange-gardien a bien de la peine à garantir alors son protégé de la ciguë.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que son mauvais Ange , qui lui apparut avant la bataille de *Philippes*.

S E C T I O N I I.

LA doctrine des Anges est une des plus anciennes du monde ; elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'est pas étrange. Il faut de la philosophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel ; il ne faut que de l'imagination & de la faiblesse pour inventer des Êtres supérieurs à nous , qui nous protègent ou qui nous persécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens eussent aucune notion de ces Êtres célestes , revêtus d'un corps éthéré , & ministres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirèrent cette théologie. Les livres hébreux emploient les Anges dès le premier livre de la Genèse ;

mais la Genèse ne fut écrite que lorsque les Chaldéens étaient une nation déjà puissante; & ce ne fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après Moïse, que les Juifs apprirent les noms de *Gabriel*, de *Raphaël*, *Michaël*, *Uriel*, &c. qu'on donnait aux Anges. C'est une chose très-singulière, que les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'*Adam*, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais Ange, du Diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque, de l'existence des mauvais Anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente; c'est que les mauvais Anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone; c'est alors qu'il commence à être question d'*Asmodée*, que *Raphaël* alla enchaîner dans la haute Egypte; c'est alors que les Juifs entendent-parler de *Satan*. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de *Job*, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que *Satan* était un génie qui avait fait la guerre aux *Dives* & aux *Péris*, c'est-à-dire aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les Chrétiens, que les mauvais Anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté *Eve* sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'*Isaïe*, (dans son chap. XIV) avait cette allégorie en vue, quand il dit : *Quomodo cecidisti de caelo , Lucifer , qui mane oriebaris ?* « Com-
ment es-tu tombé du ciel , Astre de lumière , qui
te levais au matin ? »

C'est même ce verset latin , traduit d'*Isaïe*, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas songé que *Lucifer* signifie, celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'*Isaïe*. Il parle du roi de Babylone détrôné , & par une figure commune il lui dit : Comment es-tu tombé des cieus , Astre éclatant ?

Il n'y a pas d'apparence qu'*Isaïe* ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des Anges précipités dans l'enfer : aussi ce ne fut guère que dans le tems de la primitive Eglise chrétienne, que les pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine , pour sauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'histoire d'un serpent qui séduisit la mère des hommes , & qui , condamné pour cette mauvaise action à marcher sur le ventre , a depuis été l'ennemi de l'homme , qui tâche toujours de l'écrâser , tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des substances célestes , précipitées dans l'abyme, qui en sortent pour persécuter le genre-humain, ont paru quelque chose de plus sublime.

On ne peut prouver par aucun raisonnement que ces puissances célestes & infernales existent ; mais aussi on ne saurait prouver qu'elles n'existent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des substances bienfaisantes & malignes, qui

ne soient ni de la nature de DIEU, ni de la nature des hommes; mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

Les Anges qui présidoient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, sont précisément ce qu'étaient les Dieux d'*Homère*, des êtres célestes, subordonnés à un Être suprême. L'imagination qui a produit les uns, a probablement produit les autres. Le nombre des Dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'*Homère*. Le nombre des Anges s'augmenta chez les Chrétiens avec le tems.

Les auteurs connus sous le nom de *Denys l'aréopagite* & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des Anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies; la première, des *Séraphins*, des *Chérubins*, & des *Trônes*; la seconde, des *Dominationes*, des *Vertus*, & des *Puissances*; la troisième, des *Principautés*, des *Archanges*, & enfin des *Anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un Pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé*; on n'en fera guère plus instruit, quand on saura que les Perses avaient des *Peris*, les Hébreux des *Malskim*, les Grecs leurs *Demonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa: l'homme fit toujours

les Dieux à son image. On voyait les princes figurer leurs ordres par des messagers : donc la Divinité envoie aussi ses couriers. *Mercury*, *Iris*, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux Anges que DIEU daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie; *Michel* & *Gabriel* sont nommés pour la première fois par *Daniel*, esclaves chez ces peuples. Le juif *Tobie*, qui vivait à Ninive, connut l'ange *Raphaël* qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif *Gabaël*.

Dans les lois des Juifs, c'est-à-dire dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur culte; aussi les Saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les histoires des Juifs il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des ailes au dos, comme les Gentils feignirent que *Mercury* en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puisqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les Anges qui allèrent chez *Loth*?

L'ancienne tradition juive, selon *Ben Maimon*, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les chœurs

seraphim, purs, saints. 2. Les *ofanim*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chafmalim*, les flammes. 5. Les *seraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, messagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'histoire de la chute des Anges ne se trouve point dans les livres de *Moïse*; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du prophète *Isaïe*, qui apostrophant le roi de Babylone, s'écrie : « Qu'est devenu l'exacteur des tributs ? les sapins & les cèdres se réjouissent de sa chute ; comment es-tu tombé du Ciel, ô Hellel, étoile du matin ? » On a traduit ce *Hellel* par le mot latin *Lucifer* ; & ensuite, par un sens allégorique, on a donné le nom de *Lucifer* au prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel ; & enfin ce nom qui signifie *phosphore* & *aurore*, est devenu le nom du Diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chute des Anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient, dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta *Eve*, sous la figure d'un serpent, & damna le genre-humain. JESUS vint racheter le genre-humain, & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'*Enoch*, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Augustin, dans sa cent-neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés &

agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire I a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes-gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des Trônes & des Dominations, on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question CVIII, article 2, dit que les Trônes sont aussi près de DIEU que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que DIEU est assis. *Scot* a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais Génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacra mes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne fait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de *St. Thomas*.

On ne fait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vide, dans les planètes; DIEU n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANGLICANS.

DE LA RELIGION ANGLICANE.

L'ANGLETERRE est le pays des sectes: *multæ sunt mansiones in domo Patris mei* ; un Anglais, comme un homme libre, va au Ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant, quoique chacun puisse ici servir DIEU à sa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des Episcopaux, appelée l'Eglise anglicane, ou l'Eglise par excellence. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre ni en Irlande, sans être du nombre des fidèles Anglicans. Cette raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron de l'Eglise dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, & sur-tout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres ; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape ?

De plus ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouvernement des *Toris*, dans les dernières années de la reine *Anne* : mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques ; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus sous la reine *Anne*

que les bruits sourds d'une mer encore agitée longtemps après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays , comme autrefois les *Guel-fes* & les *Gibelins* désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis : les *Toris* étaient pour l'épiscopat , les *Whigs* le voulaient abolir ; mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le comte *Harley* d'Oxford & milord *Bolingbroke* faisaient - boire la santé des *Toris*, l'Eglise anglicane les regardoit comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas clergé , qui est une espèce de chambre des communes , composée d'ecclésiastiques , avait alors quelque crédit ; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler , de raisonner de controverse , & de faire-brûler de tems-en-tems quelques livres impies , c'est-à-dire , écrits contre elle. Le ministère , qui est *Whig* aujourd'hui , ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée ; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le gouvernement , qu'ils ne feraient pas fâchés de troubler.

Quant aux Evêques , qui sont vingt-six en tout , ils ont séance dans la chambre haute , en dépit des *Whigs* , parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat , laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs ; on y promet d'être de l'Eglise comme elle est établie par la loi. Il n'y a guère d'Evêques , de

Doyens, d'Archiprêtres, qui ne pensent l'être de droit divin ; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux, d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par de profanes laïques. Un savant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été pros crit en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au ministère d'Angleterre ? Point-du-tout ; les maudits *Whigs* se soucient très-peu que la succession épiscopale ait été interrompue chez eux ou non , & que l'évêque *Parker* ait été consacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une église : ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement que' des Apôtres. Le lord *B.* ... dit, que « cette idée de *droit divin* ne servirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet , mais que la loi fait des citoyens. »

A l'égard des mœurs , le clergé anglican est plus réglé que celui de France , & en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'université d'Oxford ou dans celle de Cambridge , loin de la corruption de la capitale. Ils ne sont appelés aux dignités de l'Eglise que très-tard , & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice ; lorsque leur ambition manque d'aliment. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Eglise , aussi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens Evêques ou Colonels au sortir du collège. De plus les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grâce contractée dans l'uni-

versité, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un Evêque est forcé de se contenter de la sienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'usage le leur permet; & s'ils s'enivrent, c'est sérieusement & sans scandale.

Cet être indéfinissable, qui n'est ni ecclésiastique ni séculier, en un mot, ce qu'on appelle un *abbé*, est une espèce inconnue en Angleterre; les ecclésiastiques sont tous ici réservés, & presque tous pécards. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats & longs, de - là vont implorer les lumières du *St-ESPRIT*, & se nomment hardiment les successeurs des Apôtres, ils remercient DIEU d'être protestans; mais ce sont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'est pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

A N N A L E S.

QUE de peuples ont subsisté long-tems & subsistent encore sans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'est-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou; encore n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne sont pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : & encore aujourd'hui chez les nations les plus savantes, chez celles même qui ont le plus usé & abusé de l'art d'écrire, on peut compter, toujours du moins jusqu'à présent, quatre-vingt dix-neuf parties du genre-humain sur cent, qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à-peine connaissent le nom d'un bisaïeul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas ; très-peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands évènements se transmettent des pères aux enfans, & s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche ; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si polie, si éclairée, si remplie de bibliothèques immenses, & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout-au-plus par village, l'un portant l'autre, savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on sème, on recueille, comme on faisait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consommer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales ; mais que trois ou quatre nations en aient conservé qui remontent à cinq mille ans ou environ , après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes , chaldéennes , persanes , ni de celles des Latins & des Etrusques. Les seules annales un peu antiques sont les indiennes , les chinoises , les hébraïques. (*)

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'histoires vagues & décomposés , sans aucune date , sans suite , sans liaison , sans ordre ; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité , qui n'y entend rien.

Nous osons assurer que *Sanchroniathon* , qui vivait , dit-on , avant le tems où l'on place *Moïse* , (a) ait composé des annales. Il aura probablement borné ses recherches à la Cosmogonie , comme fit depuis *Hésiode* en Grèce. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute : car nous n'écrivons que pour nous instruire , & non pour enseigner.

(*) Voyez *HISTOIRE*.

(a) On a dit que si *Sanchroniathon* avait vécu du tems de *Moïse* , ou après lui , l'évêque de Césarée *Eusèbe* , qui cite plusieurs de ses fragmens , aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïse* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchroniathon* n'aurait pas manqué d'en parler ; *Eusèbe* aurait fait-valoir son témoignage ; il aurait prouvé l'existence de *Moïse* par l'avou authentique d'un savant contemporain ; d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. *Eusèbe* ne cite jamais *Sanchroniathon* sur les actions de *Moïse*. Donc *Sanchroniathon* avait écrit auparavant. On le présume , mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion , excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est que *Sanchroniathon* cite les livres de l'égyptien *Thor*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or *Sanchroniathon* écrivait probablement dans le siècle où l'on place l'aventure de *Joseph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joseph* au premier ministère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thor* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-six ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur la pierre, & se seraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que *Sanchroniathon* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la Genèse inspirée par l'Esprit-Saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Testament. Nous demandons seulement si, du tems de *Thor*, on écrivait en hiéroglyphes, ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière?

Si *Thor* écrivit des annales ou seulement une cosmogonie?

Si l'y avait déjà, quelques pyramides bâties du tems de *Thor*?

deux ans après, le même Prince subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avoit abrogé.

Henri IV, qui ne craignoit aucun danger, mais qui craignoit Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célèbres juriconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy*, & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent *une véritable simonie*. Si, à défaut de les payer, le Pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'Eglise gallicane d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième Concile de Tolède, chargea l'Archevêque de cette ville de donner, sur le refus du Pape, des provisions aux Prélats nommés par le Roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos libertés, (*) que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permission du Roi. Mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous servent nos lumières, si nous conservons toujours nos abus ?

Le calcul des sommes qu'on a payées & que l'on paye encore au Pape, est effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint-Romain* a remarqué que, du tems de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus ; que soixante & une abbayes ayant aussi vaqué, on avoit payé pareille somme à la cour

(*) Voyez *LEZEMERES* ; mot très-impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles,

de Rome ; que vers le même tems on avait encore payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus ; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grâce expectative qui était vendue vingt-cinq écus ; outre une infinité de dispenses dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général *de St-Romain* vivait du tems de *Louis XI*. Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres Etats ont donné. Jugez si la république romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par son épée, que les Papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général *de Saint-Romain* se soit trompé de moitié, ce qui est bien difficile, ne reste-t-il pas encore une somme assez considérable pour qu'on soit en droit de compter avec la chambre apostolique, & de lui demander une restitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apostolique?

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps solide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en est éclairé, soit par la faible réflexion des rayons solaires, soit par quelque cause inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui se disait philosophe (a). Cette mer, selon lui, s'est endurcie ; elle

(a) *Maupertuis.*

est devenue terre ou rocher , elle gravitait jadis vers deux centres , & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez , mon rêveur ! comme vous métamorphosez l'eau en rocher *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature ! cette imagination ne dément pas vos autres idées O démangeaison de dire des choses nouvelles ! ô fureur des systèmes ! ô folies de l'esprit humain ! Si on a parlé dans le grand Dictionnaire encyclopédique de cette rêverie , c'est sans-doute pour en faire sentir l'énorme ridicule , sans quoi les autres nations seraient en droit de dire : Voilà l'usage que font les Français des découvertes des autres peuples ! *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne* , il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamstzad* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire , & ce Français n'est pas *Cyrano de Bergerac*.

ANTI-LUCRECE.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue , lorsqu'il m'en lut le premier chant. Je suis encore étonné qu'au milieu des dissipations du monde , & des épines des affaires , il ait pu écrire un long ouvrage en vers dans une langue étrangère , lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il me semble qu'il réunit souvent la force de

Lucrèce à l'élégance de *Virgile*. Je l'admire sur-tout dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles.

Il est vrai que son *Anti-Lucrèce* est peut-être trop diffus, & trop peu varié; mais ce n'est pas en qualité de poète que je l'examine ici, c'est comme philosophe. Il me paraît qu'une aussi belle ame que la sienne devait rendre plus de justice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais physicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enseigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la justice, vertus que son exemple enseignait encore mieux.

Voici comme ce grand-homme est apostrophé dans l'*Anti-Lucrèce*:

*Si virtutis eras avidus, relinque bonique
Tam fitiens, quid religio tibi sancta nocebat?
Aspera quippè nimis visa est. Asperissima certe
Gaudenti vitiis, sed non virtutis amanti,
Ergo perfugium culpæ, solisque benignus
Perjuris ac fœdisfragis, Epicurè, parabas.
Solam hominum faciem poteras devotaque fureis
Corpora, &c.*

On peut rendre ainsi ce morceau en français, en lui prêtant, si j'ose le dire, un peu de force: -

Ah! si par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu!
Pourquoi donc rejeter, au sein de l'innocence,
Un DIEU qui nous la donne, & qui la récompense?
Tu le craignais, ce DIEU; son règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & professeur du crime,

Ta main de l'injustice ouvrit le vaste abyme ;
Y fit-tomber la terre , & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal : « Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU , d'être né comme vous dans une religion pure & sainte , je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé , dont les dogmes étaient nécessairement inconnus à mon esprit , mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des Dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganisme. J'étais trop raisonnable pour adorer des Divinités qu'on faisait naître d'un père & d'une mère comme les mortels , & qui comme eux se faisaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu pour ne pas haïr une religion qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces Dieux mêmes , & tantôt vendait à prix d'argent la rémission des plus horribles forfaits. D'un côté , je voyais par-tout des hommes insensés , souillés de vices , qui cherchaient à se rendre purs devant des Dieux impurs ; & de l'autre , des fourbes qui se vantaient de justifier les plus pervers , soit en les initiant à des mystères , soit en faisant couler sur eux goutte-à-goutte le sang des taureaux , soit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injustes entreprises saintement , dès qu'on avait trouvé sans tache le foie d'un bœuf , ou qu'une femme , les cheveux épars & l'œil troublé , avait prononcé des paroles dont ni elle , ni personne , ne comprenait le sens. Enfin , je voyais toutes les contrées de la terre souillées du sang des victimes humaines , que des pontifes barbares sacrifiaient à des Dieux barbares. Je me fais bon gré d'a-

voir détesté de telles religions. La mienne est la vertu. J'ai invité mes disciples à ne se point mêler des affaires de ce monde , parce qu'elles étaient horriblement gouvernées. Un véritable Epicurien était un homme doux , modéré , juste , aimable , duquel aucune société n'avait à se plaindre , & qui ne payait pas des bourreaux pour assassiner en public ceux qui ne pensaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion sainte qui vous a nourris , il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux-dieux ; & si j'avais vécu avec vous , j'aurais connu le véritable. »

C'est ainsi qu'*Epicure* pourrait se justifier sur son erreur ; il pourrait même mériter sa grâce sur le dogme de l'immortalité de l'ame, en disant : « Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée cinq cents ans après ma naissance. J'ai pensé comme tous les premiers Législateurs païens du monde , qui tous ignoraient cette vérité. »

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant ; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poésie.

A l'égard de la physique , il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de tems & beaucoup de vers à réfuter la déclinaison des atômes , & les absurdités dont le poème de *Lucrèce* fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pour qu'on ne veuille encore mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Descartes* ?

Le cardinal de *Polignac* a inséré dans son poème de très-beaux vers sur les découvertes de *Newton* ; mais il y combat , malheureusement pour lui , des vérités

démontrées. La philosophie de *Newton* ne souffre guère qu'on la discute en vers ; à peine peut-on la traiter en prose ; elle est toute fondée sur la géométrie. Le génie poétique ne trouve point là de prise. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités ; mais pour les approfondir , il faut du calcul , & point de vers.

A N T I Q U I T É.

S E C T I O N I^{re}.

A VEZ-VOUS quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri*, & sa femme *Péronelle*, vouloir précéder leurs voisins à la procession ? Nos grands-pères, disent-ils, sonnaient les cloches avant que ceux qui nous conduisent aujourd'hui fussent seulement les propriétaires d'une étable.

La vanité de *Pierre Aoudri*, de sa femme & de ses voisins n'en fait pas davantage. Les esprits s'échauffent. La querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César* descendait d'un héros & de la Déesse *Vénus*. Telle est l'histoire des nations ; telle est , à peu de chose près, la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie démontrent que le paradis terrestre était chez eux. De profonds Suédois démontrent qu'il était vers le lac *Vener* qui en est vis

visiblement un reste. Des Espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonnais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phison* on fait aisément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis qui est le Guadalquivir. Le *Gehon* est visiblement la Guadiana, qui commence par un G. L'*Ebre*, qui est en Catalogne, est incontestablement l'Euphrate, dont *E* est la lettre initiale.

Mais un Ecoffais survient, qui *démontre* à son tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme versé dans l'histoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout-noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on soupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phadon* fait assez voir que tout a bouilli jusqu'au fond de la mer. Le soufre du mont Vésuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil, & du grand fleuve Jaune, ne sont que du soufre, du nitre, & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'explosion pour réduire la terre en cen-

dres , comme elle l'a déjà été. Le sable sur lequel nous marchons est une preuve évidente que l'univers a été vitrifié , & que notre globe n'est réellement qu'une boule de verre , ainsi que nos idées.

Mais si le feu a changé notre globe , l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer , dont les marées montent jusqu'à huit pieds dans nos climats (*) , a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai , que des savans qui n'ont jamais été en Suisse , y ont trouvé un gros vaisseau , avec tous ses agrès , pétrifié sur le mont Saint-Gothard (a) , ou au fond d'un précipice , on ne fait pas bien où ; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons , *quod erat demonstrandum*.

Pour descendre à une antiquité moins antique ; parlons des tems où la plupart des nations barbares quittèrent leur pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il est vrai , s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne , qu'il y eut des brigands Gaulois qui allèrent piller Rome du tems de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient passé , dit-on , par l'Illyrie , pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace ; ils échangèrent leur sang contre du pain , & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois ? était-ce des Berrichons & des

(*) Voyez les articles MER & MONTAGNE.

(a) Voyez *Tellamed* , & tous les systèmes forgés sur cette belle découverte.

Angévins ? Ce furent fans-doute des Gaulois que les Romains appellaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards affamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait, & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cénis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garde-robes des Sénateurs Romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de sang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois; & dans leurs cuisines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord, quand ils détruisirent l'Empire Romain.

Et par qui encore est-on très-faiblement instruit de ces émigrations? c'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hasard; car pour les Celtes, Welches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire-passer pour éloquens, ne savaient alors, eux & leurs Bardes, (b) ni lire, ni écrire.

Mais intérer de-là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *César*, &

(b) Bardes, *Bardi*; *recitantes carmina Bardi*; c'étaient les poètes, les philosophes des Welches.

ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, sous un *Clodovic*, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs lois à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est démontrée, je me rends: il ferait fort incivil de refuser aux Welches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION II.

De l'antiquité des usages.

QUI étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous, ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que signifiait notre gui-de-chêne? Qui le premier a consacré un chat? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des fouris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des Dieux? Qui la première a fait des processions, & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer, ou faire-semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aise de

revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples, cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois résineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence, les usages que la nature n'enseigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien de couper à son fils un bout du prépuce, ni qu'un Chinois & un Persan aient imaginé à-la-fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même tems, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses, ou ridicules, ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, si on peut, le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment savoir si *Jéhud* en Phénicie fut

l'inventeur des sacrifices de sang humain, en immolant son fils ?

Comment s'assurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne fait pas qui s'avisa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des Empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. (*) La seconde est celle des thesmophories d'Athènes. Célébrer à-la-fois l'agriculture & la justice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires, joindre le frein des lois à l'art qui est la source de toutes les richesses, rien n'est plus sage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout, comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens Romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems; il avait quatre ailes: le tems va vite. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie, & l'année commencée. Les Grecs disaient qu'il avait dévoré son

(*) Voyez AGRICULTURE.

père, & qu'il dévorait ses enfans : il n'y a point d'allégorie plus sensible ; le tems dévore le passé & le présent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & tristes explications d'une fête si universelle, si gaie & si connue ? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triste ; ou du moins si elles commencent par des lamentations, elles finissent par danser, rire & boire. Si on pleure *Adoni* ou *Adonai*, que nous nommons *Adonis*, il reffuscite bientôt & on se réjouit. Il en est de même aux fêtes d'*Isis*, & d'*Osiris*, & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès*, & pour *Proserpine*. On célébrait avec gaité la mort du serpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même chose. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un évènement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens-commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai, qu'on imaginait des fables pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. *Castor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple dansait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à sept têtes, mais on chantait *Hercule* & son hydre.

SECTION III.

Fêtes instituées sur des chimères.

JE ne fais s'il y eut, dans toute l'antiquité, une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les Scoliaſtes qui vous diſent magiſtralement : Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui viſita *Claros* ; donc *Apollon* eſt venu à *Claros*. On a bâti une chapelle à *Perjée* ; donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt : Donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Hé, que deviendra donc la ſavante antiquité qui a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle eſt, un tems inconnu , un tems perdu , un tems d'allégories & de menſonges , un tems mépriſé par les ſages , & profondément diſcuté par les ſots qui ſe plaiſent à nager dans le vide comme les atômes d'*Epicure*.

Il y avoit par-tout des jours de pénitence , des jours d'expiation dans les temples ; mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondit à celui de fêtes. Toute fête étoit conſacrée au divertissement ; & cela eſt ſi vrai , que les Prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain ; coutume que nos Moines ont conſervée. Il y eut ſans-doute des cérémonies lugubres ; on ne danſoit pas le branle des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher ſon fils & ſa fille : c'étoit une cérémonie publique , mais certainement ce n'étoit pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des Fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

DES gens ingénieux & profonds , des creuseurs d'antiquités , qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans , si le génie pouvait le savoir , ont prétendu que les hommes , réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre , encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées , perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres.

Toute fête , disent-ils , fut un jour d'horreur , institué pour faire-souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans , par des rochers tombés des montagnes , par l'irruption des mers , par les dents & les griffes des bêtes sauvages , par la famine , la peste & les guerres.

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II*. Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la St-Barthélemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni* ; on imprima dans Paris : *Passio Domini nostri Gaspardi Colignii secundum Bartholomæum*.

Il est arrivé mille fois que le Sultan qui règne à Constantinople , a fait-danser ses châtres & ses oda-

lisques dans des fallons teints du sang de ses frères & de ses Visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers ? on court à l'opéra & à la comédie.

Que fesoit-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs ; quand le maréchal de *Marillac* était traîné au supplice dans une charrette , en vertu d'un papier signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu* ; quand un Lieutenant-général des armées, un étranger qui avait versé son sang pour l'Etat , condamné par les cris de ses ennemis acharnés , allait sur l'échafaud dans un tombeau d'ordures avec un bâillon à la bouche ; quand un jeune-homme de dix-neuf ans , plein de candeur , de courage & de modestie , mais très-imprudent , était conduit au plus affreux des supplices ? on chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme , ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems ; par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil , & les alouettes des plumes.



SECTION V.

De l'origine des Arts.

QUOI ! nous voudrions savoir quelle était précisément la théologie de *Thot*, de *Zerduft*, de *Sancho-niathon*, des premiers Brachmanes ; & nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tisserand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été sans-doute de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve, ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout se fait par degrés, & la gloire n'est à personne.

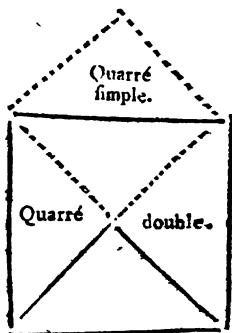
Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des Philosophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre qui fût parfaitement juste. (c) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit d'ailleurs (d) avoir été connu long-tems auparavant à la Chine, suivant

(c) Voy. *Vitruve*, liv. IX.

(d) *Essai sur les mœurs*, &c. tom. I.

le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait long-tems qu'avant *Platon* les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



Archytas & *Eraslathènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de supputer au juste combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des siècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exista long-tems avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre, & correspondant juste aux quatre points cardinaux, font-voir assez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial ; & cependant il est prouvé que l'Egypte est un pays tout nouveau.

Sans la philosophie nous ne serions guère au-dessus des animaux qui se creusent des habitations,

qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-dessus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Espagne, dit qu'encore de son tems les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis, convertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel était le tems de *Vitruve*? celui d'*Auguste*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *César*.

Le même *Vitruve* nous apprend que, dans l'opulente & ingénieuse Marseille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre grasse pétrie avec de la paille.

Il nous instruit que les Phrygiens se creusaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la fosse, & les assemblaient en pointe; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins sont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troie bâtie par les Dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus, & atria longa patefunt:

Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais aussi le peuple n'est pas logé comme les Rois: on voit des huttes près du Vatican & de Versailles.

De plus, l'industrie tombe & se relève chez les

peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les siens. Nous ne saurions faire aujourd'hui un trirème ; mais nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pieds de haut , d'une seule pièce ; mais nos méridiennes sont plus justes.

Le biffus nous est inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le biffus.

Le Capitole était admirable ; l'Eglise de St-Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le Louvre est un chef d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de Rameau vaut probablement celle de Timothée ; & il n'est point de tableau présenté dans Paris, au fallon d'Apollon, qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (*)

ANTI-TRINITAIRES.

CE sont des hérétiques qui pourraient ne pas passer pour chrétiens. Cependant ils reconnaissent JESUS comme Sauveur & Médiateur ; mais ils osent soutenir que rien n'est plus contraire à la droite raison , que ce qu'on enseigne parmi les Chrétiens touchant la Trinité des personnes dans une seule essence di-

(*) Voyez ANCIENS ET MODERNES.

vine, dont la seconde est engendrée par la première, & la troisième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'Ecriture.

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise, & auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables. -

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, & que ce n'est pas l'Eternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le Saint-Esprit, c'est introduire dans l'Eglise de JESUS-CHRIST l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse, puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement DIEU.

Que cette distinction, Un en essence, & Trois en personnes, n'a jamais été dans l'Ecriture.

Qu'elle est manifestement fautive, puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes*, & de *personnes* que d'*essences*.

Que les trois personnes de la Trinité sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas, on fait trois Dieux.

Que dans le second, on fait DIEU composé d'ac-

cidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *Trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en-DIEU, sans diviser la substance, & par conséquent sans la multiplier.

Que *St. Augustin* lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce Père, qui en effet est très-singulier. « Quand on demande, » dit-il, ce que c'est que les *trois*, le langage des » hommes se trouve court, & l'on manque de termes pour les exprimer : on a pourtant dit *trois* » personnes, non pas pour dire quelque chose, » mais parce qu'il faut parler & ne pas demeurer » muet. » *Dictum est tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* De Trinit. *Liv. V*, chap. IX.

Que les Théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent

par ce mot de *personne*, ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible, qui fait que l'on distingue dans une nature unique en nombre, un Père, un Fils, & un St-Esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfaisante; puisqu'elle se réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhensibles qui sont entre les trois personnes de la Trinité.

Que l'on peut recueillir de-là, que l'état de la question entre les orthodoxes & eux, consiste à savoir s'il y a en DIEU trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non-plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des Apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'Ecriture, comme ceux de *Trinité*, de *personne*, d'*essence*, d'*hypostase*, d'*union hypostatique* & *personnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables, qui étant absolument vides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures & incomplètes.

(Tiré en grande partie de l'Article UNITAIRES, de l'Encyclopédie.)

Ajoutons à cet article ce que dit Dom Calmet dans sa Dissertation sur le passage de l'Epître de Jean

l'Evangéliste : Il y en a trois qui donnent témoignage en terre , l'esprit , l'eau , & le sang ; & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au Ciel , le Père , le Verbe , & l'Esprit ; & ces trois sont un. Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune Bible ancienne , & il serait en effet bien étrange que St. Jean eût parlé de la Trinité dans une lettre , & n'en eût pas dit un seul mot dans son Evangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les Evangiles canoniques , ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les Anti-Trinitaires , si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles , on ne fait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à souhaiter qu'ils croient. ()*

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST , dit-on , une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire ; mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on fut un peu dessiner ou tailler une figure , on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs , ils sculptaient *Isis* & *Osiris* ; on sculpta *Bel* à Babylone , *Hercule* à Tyr , *Brama* dans l'Inde.

Les Musulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Être. Les Arabes Sabéens ne donnèrent point la

(*) Voyez TRINITÉ.

figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin; & si *Salomon* mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit-sculpter à Tyr: mais tous les Juifs ont parlé de DIEU comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, ils semblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent: il se fait-entendre à *Moïse* dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne; il lui parle pourtant face-à-face, comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, DIEU est toujours regardé comme un Roi. On lui donne au chapitre XII un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les Rois font-écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les Rois signifient leurs ordres par les grands-Officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU soit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphisme.

On a toujours peint DIEU avec une grande barbe dans l'Eglise Grecque & dans la Latine. (*)

(*) Voyez, à l'article *EMBLÈME*, les vers d'*Orphée* & de *Xenophanes*.



A N T H R O P O P H A G E S.

S E C T I O N I^{re}.

Nous avons parlé de l'amour. (*) Il est dur de passer, de gens qui se baissent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité, qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. *Juvénal* rapporte, que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour les lois, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un oui-dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux; il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Sagontins, qui se nourrissent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau; j'eus l'honneur de les entretenir. Il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes? elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en ha-

*) Voyez l'article *AMOUR*.

taille rangée ou non-rangée nos voisins , & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime ; qu'importe , quand on est tué , d'être mangé par un soldat , ou par un corbeau & un chien ?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche : car s'il était permis de manger ses voisins , on mangerait bientôt ses compatriotes ; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été long-tems sauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées , le genre humain a été tantôt nombreux , tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans , aux lions , aux tigres , dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu-peuplée d'hommes , ils avaient peu d'arts , ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué , fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait-immoler des victimes humaines ; c'est la nécessité qui les a fait-manger.

Quel est le plus grand crime , ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes , à l'honneur de la Divinité , ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés ; presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathème ; c'était un véritable sacrifice ; & il est ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées ; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace seulement ; *Moïse*, comme nous avons vu, dit aux Juifs que, s'ils n'observent pas ses cérémonies, non-seulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il est vrai que, du tems d'*Exéchiel*, les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine : car il leur prédit au chapitre XXXIX, (a) que DIEU leur fera-manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages ? C'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de DIEU pour être le plus abominable peuple de la terre.

SECTION II.

ON lit dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome III, ce passage singulier.

« *Herrera* nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires disent tous que les Brasiiliens, les Caraïbes, les Iro-

(a) Voyez la note (b) SECTION II.

« quois, les Hurons, & quelques autres peuplades,
 » mangeaient les captifs faits à la guerre: & ils ne
 » regardent pas ce fait comme un usage de quel-
 » ques particuliers, mais comme un usage de na-
 » tion. Tant d'auteurs anciens & modernes ont par-
 » lé d'anthropophages, qu'il est difficile de les nier...
 » Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasi-
 » liens & les Canadiens, des insulaires comme les
 » Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance
 » assurée, ont pu devenir quelquefois anthropopha-
 » ges. La famine & la vengeance les ont accoutu-
 » més à cette nourriture: & quand nous voyons
 » dans les siècles les plus civilisés, le peuple de
 » Paris dévorer les restes sanglans du maréchal
 » d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur
 » du grand-pensionnaire de *Witt*, nous ne devons
 » pas être surpris qu'une horreur chez nous passa-
 » gère, ait duré chez les sauvages.

» Les plus anciens livres que nous ayons, ne
 » nous permettent pas de douter que la faim n'ait
 » poussé les hommes à cet excès. Le prophète *Ezé-
 » chiel*, suivant quelques commentateurs, (*a*) pro-
 » met aux Hébreux, de la part de DIEU, (*b*) que

(*a*) *Ezéchiél*, ch. XXXIX.

(*b*) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiél*
 en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussi bien qu'aux
 autres animaux carnassiers; car assurément les Juifs d'aujourd'hui
 ne le sont pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été car-
 nassière envers eux. Ils disent qu'une partie de cette apostrophe
 regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs.
 La première partie est ainsi conçue:

*Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes
 des champs: Assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que*

» s'ils se défendent bien contre le roi de Perse,
 » ils auront à manger *de la chair de cheval & de la*
chair de cavalier.

» Marco Paolo ou Marc Paul dit que de son tems,
 » dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou
 » les prêtres (c'était la même chose) avaient le
 » droit de manger la chair des criminels condam-
 » nés à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le

je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous
buviex le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le
sang des princes de la terre, & des bœufs, & des agneaux; &
des boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie & les bêtes
 féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux
 mêmes. *Vous vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort*
cavalier, & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai
ma gloire dans les nations, &c.

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scy-
 thes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les
 crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeoient leurs chevaux,
 & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que
 le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il
 ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs
 ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot
 de *table*. *Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier.* Il
 n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux ani-
 maux, & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait
 le seul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une fi-
 gure si étonnante. Le sens-commun nous apprend qu'on ne
 doit point donner à un mot une acception qui ne lui a ja-
 mais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très-puis-
 sante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux dé-
 signés par les versets 17 & 18, & les Juifs désignés par les
 versets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans*
les nations, ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux
 oiseaux; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre ju-
 gement sur cette dispute; mais nous remarquons avec douleur
 qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre,
 que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécu-
 tives.

» tableau du genre-humain doit souvent produire
» cet effet.

» Comment des peuples toujours séparés les uns
» des autres, ont-ils pu se réunir dans une si hor-
» rible coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas ab-
» solument aussi opposée à la nature-humaine qu'elle
» le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est
» sûr qu'elle a existé. On ne voit pas que ni les
» Tartares, ni les Juifs, aient mangé souvent leurs
» semblables. La faim & le désespoir contraigni-
» rent aux sièges de Sancerre & de Paris, pendant
» nos guerres de religion, des mères à se nourrir
» de la chair de leurs enfans. Le charitable *las*
» *Casas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur
» n'a été commise en Amérique que par quelques
» peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dam-*
» *pierre* assure qu'il n'a jamais rencontré d'anthro-
» pophages, & il n'y a peut-être pas aujour-
» d'hui de peuplades où cette horrible coutume soit
» en usage. »

Améric Vespuce dit, dans une de ses lettres, que
les Brâsiliens furent fort étonnés quand il leur fit
entendre que les Européens ne mangeaient point
leurs prisonniers de guerre depuis long-tems.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis au-
trefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvénal* dans
sa quinzième satire. Lui-même fut témoin en Egypte
d'une pareille abomination sous le consulat de *Ju-*
nus; une querelle survint entre les habitans de Tin-
tire & ceux d'Ombo; on se battit; & un Ombien
étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le

firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu ; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages ; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau de-vie, fut pris par les Hurons, ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête ; après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf*. (c)

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne soit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécrationnable coutume soit de la plus haute antiquité, puisque nous voyons dans la sainte Ecriture, que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans, s'ils n'obéissent pas à leurs

(c) Voyez la lettre de *Brebeuf* ; & l'*Histoire de Charlevoix*, tom. I, page 327 & suivantes.

lois. Il est dit aux Juifs : (d) « Que non-seulement » ils auront la gale, que leurs femmes s'abandonneront à d'autres, mais qu'ils mangeront leurs » filles & leurs fils dans l'angoisse & la dévastation; » qu'ils se disputeront leurs enfans pour s'en nourrir; que le mari ne voudra pas donner à sa femme un morceau de son fils, parce qu'il dira qu'il » n'en a pas trop pour lui. »

Il est vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut composé qu'après le siège mis devant Samarie par *Benadad*; siège pendant lequel il est dit au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce siège de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y est dit (e) que le Roi d'Israël, en passant par le mur ou sur le mur de Samarie, une femme lui dit : *Sauvez-moi, Seigneur Roi*; il lui répondit : *Ton Dieu ne te sauvera pas; comment pourrais-je te sauver? serait-ce de l'aire ou du pressoir?* Et le Roi ajouta : *Que veux-tu?* & elle répondit : *O Roi, voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé; je lui ai dit aujourd'hui, Donnez-moi votre fils, afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.*

(d) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.

(e) Chap. VI, v. 26 & suivans.

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi *Benadad* assiégeant Samarie, le roi *Joram* ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait-là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siège de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siège de Jérusalem par *Nabuchodonosor* ; (f) elle est encore prédite par *Ezéchiel*. (g)

Jérémie s'écrie dans ses lamentations : (h) *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main ?* & dans un autre endroit : (i) *Les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore citer ces paroles de *Baruch* : *L'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie. Enfin on connaît l'histoire rapportée dans *Josèphe* (k), de cette femme qui se nourrit de la chair de son fils, lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St Jude*, dit que les géans nés du commerce des Anges & des fil-

(f) Liv. IV des Rois, ch. XXV, (h) Lament. ch. II, v. 20.

v. 3. (i) Ibid. ch. IV, v. 10.

(g) *Ezech.* ch. V, v. 10.

(k) Liv. VII, ch. VIII.

les des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St Clément*, *St Pierre*, qu'on fait-parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuverent de sang humain, & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait-voir combien l'opinion régnante de l'existence des anthropophages était universelle.

Ce qu'on fait-dire à *St Pierre*, dans l'homélie de *St Clément*, a un rapport sensible à la fable de *Lycaon*, qui est une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le 1^{er} livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième siècle par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renandot*, n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen; il s'en faut beaucoup: mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs disent, sur-tout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent-ces îles, *Ramni*. Le Géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainsi que la *Bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé

depuis dans ces mers, confirme ce témoignage : *Los Europeos que cogen , es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrifiaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le Mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pègu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes Tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume , che quando alcuno e giudicato a morte , lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués. Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le père *Parenin* l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine

était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que, dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules César*. (1) Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil où l'un des Chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; *Critognat*, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Brésil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre ; mais lisez ce qu'il ajoute. (m) *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire-rôtir par le menu, & le faire-meurtrir aux chiens & pourceaux ; comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens ; &, qui pis est, sous prétexte de piété &* (1) *Bell. Gall. Liv. VII.* (m) *Liv. I, ch. XXX.*

de religion? Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Montagne*! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés. Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes? ... Hélas!

SECTION III.

EH bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande est une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres; ainsi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, supposé qu'elle existe? Descend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups? Quelle distance des *Marc-Aurèle*, des *Epistète*, aux anthropophages de la nouvelle Zélande! cependant ce sont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine, il est bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de *St Jérôme* dans une de ses lettres: *Quid loquar de cæteris nationibus, quum ipse adolescentulus in Galliâ viderim Scotas gentem britannicam humanis vesci carnibus, & quum per silvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen pastorum nates & seminarum papillas solere abscindere, & has solas ciborum delicias arbitrari?* « Que vous dirai-je des » autres nations, puisque moi-même, étant encore » jeune, j'ai vu des Ecoffais dans la Gaule, qui, » pouvant se nourrir de porcs & d'autres animaux » dans les forêts, aimaient mieux couper les fesses

» des jeunes garçons , & les tetons des jeunes filles ?
 » C'étaient pour eux les mers les plus friands. »

Pelouzier , qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes , n'a pas manqué de contredire *St Jérôme* , & de lui soutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-sérieusement ; il dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre un Père de l'Eglise sur ce qu'il a entendu-dire ; mais sur ce qu'il a vu de ses yeux , cela est bien fort. Quoi qu'il en soit , le plus sûr est de se défier de tout , & de ce qu'on a vu soi-même.

Encore un mot sur l'anthropophagie. On trouve dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes-gens , ces paroles ou à-peu-près :

« Du tems de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles , faites avec de la graisse d'Anglais. Au bout de quelque tems un de ses chalans se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si bonne. *Monsieur* , lui dit-elle , *c'est que les Anglais nous ont manqué.* »

Je demande qui était le plus coupable , ou ceux qui assassinaient des Anglais , ou la pauvre femme qui faisait de la chandelle avec leur suif ? Je demande encore quel est le plus grand crime , ou de faire cuire un Anglais pour son dîner , ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper ? Le grand mal , ce me semble , est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti , ou de chandelle ; un honnête-homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.



A P I S. (*)

LE bœuf *Apis* était-il adoré à Memphis comme dieu, comme symbole, ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. *Cambise* fit-il bien, quand il eut conquis l'Égypte, de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? il faisait-voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. On a fort vanté les Égyptiens. Je ne connais guère de peuple plus misérable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les tems presque inconnus ils aient conquis la terre ; mais dans les tems de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Assyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mamelucs, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-avisés que les Égyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mamelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

(*) Voyez Bœuf.

On vante leurs Pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait-travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir-à-bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque Prince , ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant , que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps , pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

A P O C A L Y P S E.

SECTION I^{re}.

*J*USTIN le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui a parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre Jean l'Evangéliste : dans son dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de JESUS ; il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçue parmi les Chrétiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire, chez *Virgile*, étaient

exercées pendant ce même espace de tems; & mille per annos. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres; sa forme devait être quarrée; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur, devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'Apocalypse à *St Jean*; quelq' personnes ont récusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon* il dit que, selon le récit des Apôtres, JESUS-CHRIST, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma; ce qui pourrant ne se trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même *St Jean* cite avec confiance les oracles des Sibylles; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du tems d'*Hérodé*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

St Irénée, qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que *St Jean* avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à *St Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement

une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre, vaut bien celle dont *Juslin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa* que d'une Apocalypse de *St Pierre* dont on faisait très-grand cas. *Tertulien*, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que *St Jean* a prédit cette résurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem; mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air: que tous les Chrétiens de la Palestine, & même les Païens; l'avaient vue pendant quarante jours de suite, à la fin de la nuit; mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'Evangile de *St Jean*, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant *St Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par *Eusèbe*, que presque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypse comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par *St Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne comptait point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle; & que l'évêque d'Ephèse, qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de *St Jean* enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux que *St Jean* se remuait toujours dans la fosse , & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient sûrs que *St Jean* n'était pas bien mort , étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. *Salpice-Sévère*, dans son *Histoire sacrée*, liv. 9., traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin , après bien des oppositions de concile à concile , l'opinion de *Salpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie , l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de *St Jean* ; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre ; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne ; les Luthériens , les troubles d'Allemagne ; les Réformés de France , le règne de *Charles IX* & la régence de *Catherine de Médicis* : ils ont tous également raison. *Bossuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'Apocalypse ; mais à tout prendre , les déclamations éloquentes de l'un , & les sublimes découvertes de l'autre , leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

AINSI deux grands-hommes, mais d'une grandeur fort différente , ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle : *Newton* , à qui une pareille étude ne convenait guère : *Bossuet*, à qui cette entreprise

convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires ; & , comme on l'a déjà dit , le premier consola la race-humaine de la supériorité qu'il avait sur elle ; & l'autre réjouit ses ennemis.

Les Catholiques & les Protestans ont tous expliqué l'Apocalypse en leur-faveur , & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont sur-tout fait de merveilleux commentaires sur la grande Bête , à sept têtes , à dix cornes , ayant le poil d'un léopard , les pieds d'un ours , la gueule du lion , la force du dragon ; & il fallait , pour vendre & acheter , avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien* , en faisant un acrostiche de son nom. *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de Saint-Sulpice , nommé *la Chétardie* , connu par d'étranges aventures , prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la bête est le Pape. Un prédicant a démontré que c'est *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre *Guillaume*. Il n'est pas aisé de les accorder tous. (1)

Il y a eu de vives disputes concernant les étoi-

(1) Un savant moderne a prétendu prouver que cette bête de l'Apocalypse n'est autre chose que l'empereur *Caligula*. Le nombre 666 est la valeur numérale des lettres de son nom. Ce livre est , selon l'auteur , une prédiction des désordres du règne de *Caligula* , faite après coup , & à laquelle on ajouta des prédictions équivoques de la ruine de l'empire romain. Voilà par quelle raison les Protestans qui ont voulu trouver dans l'Apocalypse la puissance papale & sa destruction , ont rencontré quelques explications très-frappantes.

les qui tombèrent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à-la-fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a plusieurs sentimens sur le livre que l'Ange fit-manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par-là ; & on rétorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset : *J'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, & comme la voix d'un grand tonnerre ; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur leurs harpes.* Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commenter.

Le Camus, évêque du Bellay, fit-imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégéa ; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y relevait les défauts & les dangers de la vie monacale ; *Apocalypse de Méliton*, parce que *Méliton*, évêque de Sardes au second siècle, avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de *St Jean* : jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur : *Vous êtes un faussaire, un fripon, Je ne fais si je m'explique.*

L'évêque du Bellay suppose dans son Apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendiants, qui vivaient aux dépens des peuples, sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail.

Il comptait six cents mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé : mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats ;

Que, parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le sixième privilège est la sûreté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis (a), pourvu qu'on aime l'ordre de St François ;

Que les moines ressemblent aux singes : (b) plus ils montent haut, plus on voit leur cul ;

(c) Que le nom de *moine* est devenu si infâme & si exécrationnable, qu'il est regardé par les moines mêmes comme une sale injure, & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, ou ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(d) « Représentez - vous le couvent de l'Escorial, ou
 « du mont Cassin, où les cénobites ont toutes sortes de
 « commodités nécessaires, utiles, délectables, superflues,
 « surabondantes, puisqu'ils ont les cent cinquante mille,
 « les quatre cents mille, les cinq cents mille écus de
 « rente ; & jugez si monsieur l'abbé a de quoi laisser don-
 « mir la méridienne à ceux qui voudront.

« D'un autre côté, représentez-vous un artisan, un la-
 « boureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras, chargé
 « d'une grosse famille, travaillant tous les jours en toute
 « saison comme un esclave pour la nourrir du pain de
 « douleur & de l'eau des larmes ; & puis faites compa-

(a) Page 89.

(b) Page 105.

(c) Page 101.

(d) Pages 160 & 161.

« raison de la prééminence de l'une ou de l'autre condition
 » en fait de pauvreté. »

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopal*, qui n'a pas besoin de commentaire : il n'y manque qu'un Ange, qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs qui labourent, sement, & recueillent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une satire, au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les Bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les Jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les Frères de charité, & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *St François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale; mais il abusa de ce conseil.

A P O C R Y P H E S.

Du mot grec qui signifie caché.

ON remarque très-bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines Ecritures pouvaient être à-la-fois sacrées & apocryphes; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les
Ptolémées

Ptolomées, c'est une vérité reconnue. *Josephe* l'avoue (a) dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son Histoire (b), que les livres juifs étant tout-divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en inférer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire-connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon-sens.

Josephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte nommé *Théodette* ayant dit un mot des Juifs dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il est certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines Ecritures, puisqu'il est dit dans le quatrième livre des Rois (c), & dans le deuxième des Paralipomènes (d), que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hazard un seul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent dispersées par *Salmanazar*, n'ont jamais reparu; & leurs livres, si elles en

(a) Liv. I, chap. IV.

(c) Chap. XXII, v. 8.

(b) Liv. KH, chap. II.

(d) Chap. XXXIV, v. 14.

avaient , ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone , & qui revinrent au bout de soixante & dix ans , n'avaient plus leurs livres ; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux , puisque *Esdra*s fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone , c'est-à-dire , cachés , inconnus au peuple , ils étaient toujours sacrés , ils portaient le sceau de la divinité ; ils étaient , comme tout le monde en convient , le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance , tant les langues sont sujettes au changement. Les Catholiques & les Protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens , & à rejeter ,

La prière de Manassé , Roi de Juda , qui se trouve dans le IV^e livre des Rois.

Le troisième & le quatrième livres des Machabées ;

*Le quatrième livre d'Esdra*s , quoiqu'ils soient incontestablement écrits par des Juifs ; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de DIEU , ainsi que les autres Juifs.

Les autres livres Juifs , rejetés par les seuls Protestans , & regardés par conséquent comme non-inspirés par DIEU même , sont :

La Sagesse , quoiqu'elle soit écrite du même style que les Proverbes.

L'Ecclésiastique , quoique ce soit encore le même style.

Les deux premiers livres des Machabées , quoiqu'ils

soient écrits par un Juif; mais ils ne croient pas que ce Juif ait été inspiré de DIEU.

Tobie, quoique le fonds en soit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'enterrent gaiement.

Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi : (e) « Ni cette histoire en elle-même, ni » la manière dont elle est racontée, ne portent en » aucune manière le caractère de fable ou de fiction. S'il fallait rejeter toutes les histoires de l'Écriture où il paraît du merveilleux & de l'extraordinaire, où serait le livre sacré que l'on pour rait conserver? »...

Judith, quoique *Luther* (f) lui-même déclare que « ce livre est beau, bon, saint, utile, & que c'est le » discours d'un saint poète & d'un prophète animé du St-Esprit qui nous instruit, &c. »

Il est difficile à la vérité de savoir en quel tems se passa l'aventure de *Judith*, & où était située la ville de Béthulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith*; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres Prophètes.

(e) Préface de *Tobie*.

(f) *Luther*, dans la préface allemande du livre de *Judith*.

Esther. Les Protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Affusius*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les Protestans en retranchent l'aventure de *Suzanne* & des petits enfans dans la fournaise; mais ils conservent le songe de *Nabuchodonosor*, & son habitation avec les bêtes.

De la Vie de Moïse,

Livre Apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de *Moïse*, paraît écrit du tems de la captivité de *Babylone*. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perses donnaient aux Anges. (*)

C'est là qu'on voit les noms de *Zinguël*, *Samœl*, *Tsakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïse* paraît postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs Vies de *Moïse* très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas *Moïse*; & on prétend que *mo* signifiait de l'eau, & *ni* la particule *de*. On le nomma aussi du nom général *Melk*, on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamosi*, *Thémosi*, & sur-tout on a cru que c'était le même personnage que *Manethon* appelé *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques

(*) Voyez ANGE.

furent tirés de la poussière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le savant *Gilbert Gaumin*, qui possédait leur langue parfaitement, les traduisit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés ensuite & dédiés au cardinal de *Bérulle*. Les exemplaires sont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbinisme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne se déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la Vie de Moïse.

CENT trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, & soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le Pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des bassins étaient tous les habitans d'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le Pharaon appelle aussitôt ses *shotim*, ses sages. L'un des sages lui dit : *O Roi ! cet enfant est un juif qui fera un jour bien du mal à votre Royaume. Faites-tuer tous les enfans des Juifs : vous sauverez par-là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.*

Ce conseil plut au Pharaon : il fit venir les sages, femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient.... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham*, fils de *Keath*, mari de *Jocbed* sœur de son frère. Cette *Jocbed* lui donna une fille, nommée *Marie*, qui signifiée *persécutée*, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israélites descendans évi-

demment de *Sem*. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie condamné à mort, parce que le Pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les Anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant : ce fut *Moïse*, qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère. Il fut exposé sur le Nil. La fille du Pharaon le rencontra en se baignant, le fit-nourrir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le Pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin, sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant, en se jouant, lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. *Balaam*, le magicien, eunuque du Roi, se ressouvint alors du songe de Sa Majesté. « Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire-périr sur-le-champ. » Cette idée plut beaucoup au Pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse*, lorsque DIEU envoya sur-le-champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du Pharaon, & qui lui dit : « Seigneur, il ne faut pas faire-mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête, que parce qu'il manque de juge-

ment. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon , il est clair que c'est un imbécile qui ne fera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis , c'est signe qu'il y entend finesse , & alors il faut le tuer. »

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon ; *Moïse* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel* , par un léger de main , glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche , & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la raison pour laquelle le Législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du Pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'Egyptien. Le Pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïse*. Le Lourreau le frappa ; mais DIEU changea sur-le-champ le cou de *Moïse* en colonne de marbre ; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduisit *Moïse* hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de *Mécane* , roi d'Ethiopie , qui était en guerre avec les Arabes. *Mécane* le fit son général d'armée ; & après la mort de *Mécane* , *Moïse* fut élu Roi & épousa la veuve. Mais *Moïse* , honteux d'épouser la femme de son seigneur , n'osa jouir d'elle , & mit une épée dans le lit entre lui & la Reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La Reine irritée convoqua enfin les Etats du royaume d'E-

thiopie, se plaignit de ce que *Moïse* ne lui faisait rien, & conclut à le chasser, & à mettre sur le trône le fils du feu Roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que sa fortune était faite, s'il remettait *Moïse* entre les mains du Pharaon d'Egypte, & il commença par le faire-mettre dans un cul-de-basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïse* engraisa à vue d'œil dans son cachot. *Jéthro* en fut tout-étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïse*, & ne le livra point au Pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier sa fille : il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhovah*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent ; aucun d'eux ne put seulement faire-pencher l'arbre. *Moïse*, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout-d'un-coup sans effort. Il épousa *Séphora*, dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gersén*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhovah*) dans un buisson, & DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du Pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent, chemin faisant, un Ange qu'on ne nomme

pas , qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route : mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite ; il la traita de p..... & le petit *Gerson* de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïse* s'en allèrent donc tout-seuls dans le palais du Pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam*, l'un des magiciens du Roi , voyant venir les deux frères , lâcha sur eux les deux lions ; mais *Moïse* les toucha de sa verge , & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïse*. Le Roi tout-étonné fit-venir les deux pèlerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à-peu-près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement , que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée ; & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions , des loups , des ours , des tigres , qui entraient dans toutes les maisons , quoique les portes fussent fermées aux verroux , & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point , selon cet auteur , les Juifs qui s'enfuirent par la Mer-Rouge , ce fut le Pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée ; les Juifs coururent après lui , les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens , excepté le Roi , furent tués sur le

fable. Alors ce Roi voyant bien qu'il avait affaire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Egypte, à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la Mer-Rouge. DIEU lui dit qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moïse* eut passé six-vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse*, & *Michaël* se mit à pleurer. « Ne te réjouis pas, méchant bête, dit le bon Ange au mauvais ; *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU, refusé par ces deux anges, s'adresse à *Zinguïel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres : C'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU, se fâchant, dit au mauvais ange *Samaël* : Eh bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée, &

court sur *Moïse*. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans : « Comment , coquin , lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un Pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la Mer-Rouge en deux; qui ai vaincu deux Rois si grands, que du tems du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud, fors de devant moi tout-à-l'heure. »

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse*; *Michaël* un manteau de pourpre; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *St Jude* fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *St Jude* l'avait lu, & qu'il se regardait comme un livre canonique.

LA seconde histoire de la mort de *Moïse* est encore une conversation avec DIEU. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. « Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. » Non : mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. » Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. » Non , ni mort , ni vif.

Moïse. » Hélas ! bon DIEU , vous êtes fi clément envers vos créatures ! vous leur pardonnez deux ou trois fois : je n'ai fait qu'un péché , & vous ne me pardonnez pas !

DIEU. » Tu ne fais ~~ce~~ que tu dis , tu as commis fix péchés... Je me fouviens d'avoir juré ta mort , ou la perte d'Israël ; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre , Israël périra.

Moïse. » Seigneur , il y a là trop d'adresse , vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël. »

Après plusieurs discours de la sorte , l'écho de la montagne dit à *Moïse* : « Tu n'as plus que cinq heures à vivre. » Au bout de cinq heures **DIEU** envoya chercher *Gabriel* , *Zinguiel* , & *Samaël*. **DIEU** promit à *Moïse* de l'enterrer , & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes , & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain , on trouve les fables de *Pilpay* , de *Lokman* , d'*Esope* , bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle Loi.

CINQUANTE Evangiles , tous assez différens les uns des autres , dont il ne nous reste que quatre entiers , celui de *Jacques* , celui de *Nicodème* , celui de l'enfance de **JESUS** , & celui de la naissance de

Marie. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices. (g)

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en *Asie*, nous apprend que les *Géorgiens* ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les *Arméniens*. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens, plusieurs de ces *Evangiles*, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *Actes des Apôtres* ces mots que prononce *St Paul* : (h) *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur JESUS : car lui-même a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.*

St Barnabé, ou plutôt *St Barnabas*, fait parler ainsi *JESUS-CHRIST* dans son *Epître catholique* : (i) *Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines.*

St-Clément, dans sa deux.^e *Epître aux Corinthiens*, met dans la bouche de *JESUS-CHRIST* ces paroles : *Si vous êtes assemblés dans mon sein, & que vous ne suiviez pas mes commandemens, (k) je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connois pas ; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à *JESUS-CHRIST* : *Gardez votre chair chaste, & le cachet-immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle. (l)*

Dans les *Constitutions Apostoliques* qui sont du (g) Voyez la *Collection d'anciens Evangiles*, volume II de *Philosophie*.

(h) Chap. XX, v. 25.

(k) N° 4.

(i) N° 4 & 7.

(l) N° 8.

second siècle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST a dit : *Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre Evangiles reconnus dans l'Eglise pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'Evangile selon les Hébreux, Evangile traduit par *St Jérôme*, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St Clément le Romain dit dans sa seconde épître : *Le Seigneur étant interrogé quand viendra son règne, répondit : Quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles sont tirées de l'Evangile selon les Egyptiens, & le texte est rapporté tout entier par *St Clément d'Alexandrie*. Mais à quoi pensait l'auteur de l'Evangile Egyptien, & *St Clément* lui-même ? les paroles qu'il cite sont injurieuses à JESUS-CHRIST ; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera quand deux feront un, quand le mâle sera femelle, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, *la semaine des trois jeudis, les calendes grecques* : un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des Apôtres* apocryphes ; *St Epiphane* les cite. (m) C'est dans ces Actes qu'il est rapporté que *St Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtre, & qu'il se fit Juif pour épouser la fille de *Gamaliel* ; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des dis-

(m) Chap. XXX, paragraphe 16.

ciples de Jesus. C'est un blasphème contre *St Paul*.

Des autres Livres Apocryphes du 1^{er} & du 2^e. siècles.

I.

Livre d'Enoch, septième homme après *Adam*, lequel fait mention de la guerre des Anges rebelles sous leur capitaine *Semexia*, contre les Anges fidèles conduits par *Michaël*. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *ANGE*. (n)

I I.

Les Actes de Ste Thècle & de St Paul, écrits par un Disciple nommé *Jean*, attaché à *St Paul*. C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *St Paul*, déguisée en homme. C'est-là qu'elle baptise un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'est-là qu'on trouve le portrait de *Paul*, *staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, surosum, superciliis junctis, naso aquilino, plenum gratiâ DEI*.

Quoique cette histoire ait été recommandée par *St Grégoire de Nazianze*, par *St Ambroise*, par *St Jean-Chrysostome*, &c. elle n'a eu aucune considération chez les autres Docteurs de l'Eglise.

I I I.

La Prédication de Pierre. Cet écrit est aussi appelé *l'Evangile*, *la révélation de Pierre*. *St Clément d'A-*

(n) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les Chrétiens d'*Ethiopie*, que *Peirese*, conseiller au Parlement de *Provence*, fit venir à très-grands frais; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en *Ethiopie*?

Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il était un faussaire qui avait pris le nom de cet Apôtre.

I V.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins supposé.

V.

Le Testament des douze Patriarches. On doute si ce livre est d'un Juif ou d'un Chrétien. Il est très-vraisemblable pourtant qu'il est d'un Chrétien des premiers tems; car il est dit, dans le *Testament de Lévi*, qu'à la fin de la septième semaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores, avari, scribæ iniqui, impudici, puerorum corruptores & pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau sacerdoce; que les Cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-haut, & l'esprit d'intelligence & de sanctification s'élèvera sur ce nouveau prêtre. Ce qui semble prophétiser JESUS-CHRIST.

V I.

La Lettre d'Abgar, prétendu Roi d'Edesse, à JESUS-CHRIST, & *la Réponse de JESUS-CHRIST au Roi Abgar.* On croit qu'en effet il y avait du tems de Tibère un Toparque d'Edesse, qui avait passé du service des Perses à celui des Romains: mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

V I I.

Les Actes de Pilate, *les Lettres de Pilate à Tibère sur la mort de JES. CHR.* *La Vie de Procula, femme de Pilate.*

V I I I.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'histoire de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien : *Abdias*, *Marcel* & *Egésippe*, ont tous trois écrit cette histoire. *St Pierre* dispute d'abord avec *Simon* à qui ressuscitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir ; *Simon* le ressuscite à moitié, & *St Pierre* achève la résurrection. *Simon* vole ensuite dans l'air, *St Pierre* le fait-tomber, & le magicien se casse les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de son magicien, fait-crucifier *St Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *St Paul* qui était du parti de *St Pierre*.

I X.

Les Gestes du bienheureux Paul, Apôtre & Docteur des nations. Dans ce livre, on fait-demeurer *St Paul* à Rome deux ans après la mort de *St Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en sortit du lait au lieu de sang, & que *Lucina*, femme dévote, le fit-enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison-de-campagne.

X.

Les Gestes du bienheureux Apôtre André. L'auteur raconte que *St André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune-homme, nommé *Sostrate*, de la ville d'Amazée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André* : « Je suis si beau, que ma mère a conçu pour moi de

» la passion ; j'ai eu horreur pour ce crime exéc-
 » crable, & j'ai pris la fuite ; ma mère en fureur
 » m'accuse, auprès du proconsul de la province, de
 » l'avoir voulu violer. Je ne puis rien répondre ;
 » car j'aimerais mieux mourir que d'accuser ma mè-
 » re. » Comme il parlait ainsi, les gardes du pro-
 consul vinrent se saisir de lui. *St André* accompagna
 l'enfant devant le juge, & plaida sa cause ; la mère
 ne se déconcerta point ; elle accusa *St André* lui-
 même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le pro-
 consul aussitôt ordonne qu'on jette *St André* dans la
 rivière : mais l'Apôtre ayant prié DIEU, il se fit un
 grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un
 coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre, l'auteur fait
 crucifier *St André* à Patras.

X I.

Les Gestes de St Jacques le majeur. L'auteur le fait
 condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérusa-
 lem, & il baptise le greffier avant d'être crucifié.

X I I.

Les Gestes de St Jean l'Evangéliste. L'auteur racon-
 te qu'à Ephèse, dont *St Jean* était Evêque, *Drusilla*
 convertie par lui, ne voulut plus de la com-
 pagnie de son mari *Andronic*, & se retira dans un
 tombeau. Un jeune-homme, nommé *Callimaque*,
 amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans son tom-
 beau même de condescendre à sa passion. *Drusilla*,
 pressée par son mari & par son amant, souhaita
 la mort, & l'obtint. *Callimaque*, informé de sa per-
 te, fut encore plus furieux d'amour ; il gagna par

argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court; il dépouille sa maitresse de son linceul, il s'écrie: « Ce que tu n'as pas » voulu m'accorder vivante, tu me l'accorderas » morte. » Et, dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses desirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune-homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *St Jean* arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune-homme comment il est ressuscité? *Callimaque* répond qu'une Ange lui était apparu & lui avait dit: « Il fallait que tu mourusses pour revivre chrétien. » Il demanda aussitôt le baptême, & pria *St Jean* de ressusciter *Druzilla*. L'Apôtre ayant sur-le-champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Druzilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème, grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir: il dit à *St Jean*: « Permettez que je vous empoisonne, & » si vous n'en mourez pas, je me convertirai. » L'Apôtre accepte la proposition: mais il voulut qu'au-paravant *Aristodème* empoisonnât deux Ephésiens condamnés à mort. *Aristodème* aussitôt leur présenta le

poison; ils expirèrent sur-le-champ. *St Jean* prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts; & le grand-prêtre se convertit.

St Jean ayant atteint l'âge de 97 ans, *JESUS-CHR.* lui apparut & lui dit: « Il est tems que tu viennes à mon festin avec tes frères.» Et bientôt-après l'Apôtre s'endormit en paix.

X I I I.

L'Histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces Apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St André*.

X I V.

Les Gestes de St Matthieu, Apôtre & Évangéliste. *St Matthieu* va en Éthiopie dans la grande ville de Nadaver; il y ressuscite le fils de la reine Candace, & il y fonde des Églises chrétiennes.

X V.

Les Gestes du bienheureux Barthélemi dans l'Inde. *Barthélemi* va d'abord dans le temple d'*Astarot*. Cette déesse rendait des oracles, & guérissait toutes les maladies; *Barthélemi* la fait-taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui; le Démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. *St Barthélemi* sacre le roi *Polimius* Évêque des Indes.

X V I.

Les Gestes du bienheureux Thomas, Apôtre de l'Inde. *St Thomas* entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St Bar-*

shélemi ; il est enfin martyrisé , & apparaît à *Xiphoro* & à *Sufani*.

X V I I.

Les Gestes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire-sacrifier à *Mars* ; mais il fit-sortir un dragon de l'autel , qui dévora les enfans des Prêtres ; il mourut à Hiérapolis , à l'âge de 87 ans. On ne fait quelle est cette ville ; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour être écrites par *Abdias* , évêque de Babylone , & sont traduites par *Jules Africain*.

X V I I I.

A cet abus des saintes Écritures on en a joint un moins révoltant , & qui ne manque point de respect au Christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies attribuées à *St Jacques* , à *St Pierre* , à *St Marc* , dont le savant *Tillemont* a fait-voir la fausseté.

X I X.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à *St Augustin* , sur la manière dont se forma le *Symbole* : mais il ne prétend pas sans-doute que le *Symbole* que nous appelons des *Apôtres* , en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie , dans *Rufin* , & ensuite dans *Isidore* , que dix jours après l'ascension , les Apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs , *Pierre* dit : Je crois en DIEU le Père Tout-puissant. André , Et en JESUS-CHRIST , son fils. Jacques , Qui a été conçu du SAINT-ESPRIT. Et qu'ainsi chaque

Apôtre ayant prononcé un article , le Symbole fut entièrement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *Actes des Apôtres*. On est dispensé de la croire ; mais on n'est pas dispensé de croire au *Symbole* dont les Apôtres ont enseigné la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

X X.

Les Constitutions apostoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des Sts Apôtres* , qui passaient autrefois pour être rédigées par *St Clément le Romain*. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire-voir que les Apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre ix , on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du second livre , on veut que les Evêques soient savans : mais du tems des Apôtres il n'y avait point d'hierarchie , point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville , de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *Apôtres* , & non pas *Evêques* , & sur-tout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre ii de ce second livre , il est dit qu'un Evêque ne doit avoir qu'une femme qui ait grand soin de sa maison ; ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier , & au commencement du second siècle , lorsque la hierarchie commença à s'établir , les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre , les Évêques sont regardés comme les Juges des fidèles ; & l'on fait assez que les Apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI : *L'Évêque est votre Prince, votre Roi, votre Empereur, votre Dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des Apôtres.

Au chapitre XXVIII. » Il faut , dans les festins des agapes , donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille ; au Prêtre le double de ce qu'on donne au diacre , parce qu'ils sont les conseillers de l'Évêque & la couronne de l'Église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des Prophètes , aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose , doivent s'adresser à l'Évêque par le diacre. »

Jamais les Apôtres ne se sont servi d'aucun terme qui répondit à *Laïque* , & qui marquât la différence entre les profanes & les Prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révéler l'Évêque » comme un Roi , l'honorer comme le maître , lui » donner vos fruits , les ouvrages de vos mains , » vos prémices , vos décimes , vos épargnes , les » présens qu'on vous a faits , votre froment , votre » vin , votre huile , votre laine , & tout ce que » vous avez. » Cet article est fort.

Au chapitre LVII. « Que l'Église soit longue ; » qu'elle regarde l'Orient , quelle ressemble à un » vaisseau , que le trône de l'Évêque soit au mi-

» lieu ; que le lecteur lise les livres de *Moïse*, de
 » *Josué*, des *Juges*, des *Rois*, des *Paralipomènes*,
 » de *Job*, &c. »

Au chapitre XVII du livre III. « Le baptême
 » est donné pour la mort de JESUS, l'huile pour
 » le SAINT-ESPRIT. Quand on nous plonge dans la
 » cuve, nous mourons ; quand nous en sortons,
 » nous ressuscitons. *Le Père est le DIEU de tout.*
 » CHRIST est fils unique de DIEU, fils aimé,
 » & seigneur de gloire. Le saint Souffle est *Paraclet*,
 » envoyé de CHRIST, Docteur enseignant, &
 » prédicateur de CHRIST. »

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des Sibylles sur l'avènement de JESUS, & sur sa résurrection. C'est la première fois que les Chrétiens supposèrent des vers des Sibylles ; ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chapitre XXVIII du livre VI, la pédérastie & l'accouplement avec les bêtes sont défendus aux fidèles.

Au chapitre XXIX, il est dit « qu'un mari &
 » une femme sont purs en sortant du lit, quoiqu'ils
 » ne se lavent point. »

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots : « DIEU tout-puissant, donne à l'Evêque
 » par ton CHRIST la participation du SAINT-
 » ESPRIT. »

Au chapitre IV. « Recommandez-vous au seul
 » DIEU par JESUS-CHRIST. » Ce qui n'expri-
 me

me pas assez la divinité de Notre-Seigneur. 1

Au chapitre x i i , est la constitution de *Jacques* , frère de *Zébédée*.

Au chapitre x v . Le diacre doit prononcer tout haut : *Inclinez-vous devant DIEU par le CHRIST*. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.

X X L

Les Canons Apostoliques. Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion ; que s'il s'en sépare , il soit excommunié ; que s'il persévère , il soit chassé.

Le vii^e , qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le xix^e , que celui qui a épousé les deux sœurs , ne soit point admis dans le clergé.

Le xxi^e & xxii^e , que les eunuques soient admis à la prêtrise , excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le lv^e , si un évêque , ou un prêtre , ou un diacre , ou un clerc , mange de la chair où il y ait encore du sang , qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les Apôtres.

X X I I .

Les Reconnaissances de St Clément à Jacques , frère du Seigneur , en dix livres , traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame ; *Utrumne sit mihi aliqua vita post mor-*

Dict. Philos. Tom. I.

Λ

tem; an nihil omnino postea fim futurus? (o) *St Clément* agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéon, un *Ixion* & un *Tantale*, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St Barnabé* qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra *St Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils disputèrent ensemble, & *St Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de *JESUS*. *Clément* se fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épousât, il proposa à *St Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Dofithée*, & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. *Dofithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant passé au travers du corps de *Simon*, comme au travers de la fumée, *Dofithée* l'adora & devint son lieutenant; après quoi *Simon* épousa sa maîtresse, & assura qu'elle était la *Lune* elle-même, descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les Reconnaissances de *St Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au livre *ix* il est parlé des Chinois sous le nom de *Seres*, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes. Après eux viennent les *Brachmanes*, auxquels l'auteur rend la justice que (o) N°. XVII, & dans l'exorde.

route l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété, de douceur & de justice.

X X I I I.

La Lettre de St Pierre à St Jacques, & la Lettre de St Clément au même St Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la sainte Eglise des Hébreux à Jérusalem, & toutes les églises. La lettre de St Pierre ne contient rien de curieux; mais celle de St Clément est très-remarquable; il prétend que St Pierre le déclara Evêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur: qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit-asséoir dans sa chaire épiscopale, en présence de tous les fidèles. *Ne manquez pas, lui dit-il, d'écrire à mon frère Jacques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que St Pierre eût été supplicié, puisque cette lettre attribuée à St Clément aurait probablement fait mention du supplice de St Pierre. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas Clet & Anaclet parmi les Evêques de Rome.

X X I V.

Homélies de St Clément, au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans sa première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *Reconnaissances*: qu'il était allé chercher St Pierre avec St Barnabé à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, numéro 38, un passage bien plus extraordinaire; c'est St Pierre lui-

même qui parle de l'ancien Testament, & voïd comme il s'exprime :

« La Loi écrite contient certaines choses fausses contre
 » la Loi de DIEU , Créateur du Ciel & de la Terre : c'est
 » ce que le Diable a fait pour une juste raison ; & cela est
 » arrivé aussi par le jugement de DIEU , afin de décou-
 » vrir ceux qui écouteraient avec plaisir ce qui est écrit
 » contre lui, &c. &c.

Dans la sixième homélie , *St Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les Juifs du tems de *Tibère*; il dit à *Appion*, qu'il est amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse, pour lui persuader, par l'exemple de tous les Dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St Clément* fait la réponse au nom de l'égyptienne; après quoi il dispute sur la nature des Dieux.

X X V.

Deux Epîtres de St Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques savans à ne les pas reconnaître, c'est qu'il y est parlé du *phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui se brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il se peut très-bien faire que *St Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande dispute entre l'Eglise de Corinthe & celle de Rome. L'Eglise de Corinthe, qui se disoit fondée la première, se gouvernait en commun; il n'y avait pres-

que point de distinction entre les prêtres & les séculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative, du moins plusieurs savans le prétendent. *St Clément* dit aux Corinthiens dans sa première épître : « Vous qui » avez jetté les premiers fondemens de la sediti- » tion, soyez soumis aux prêtres, corrigez - vous » par la pénitence, & fléchissez les genoux de votre » cœur; apprenez à obéir. » Il n'est point-du-tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épître qu'on trouve encore cette réponse de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son Royaume des cieux ? *Ce sera, dit-il, quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

X X V I.

Lettre de St Ignace, le martyr, à la Vierge Marie, & la Réponse de la Vierge à St Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,
son dévot Ignace.

« Vous deviez me consoler, moi Néophyte & disciple » de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs choses admirables » de votre JESUS, & j'en ai été stupéfait. Je desire de » tout mon cœur d'en être instruit par vous qui avez » toujours vécu avec lui en familiarité, & qui avez su tous » ses secrets. Portez-vous bien, & confortez les Néophytes qui sont avec moi de vous & par vous. *Amen.*

RÉPONSE DE LA SAINTE VIERGE

à Ignace son disciple chéri.

L'humble servante de JESUS-CHRIST.

« TOUTES les choses que vous avez apprises de *Jean*
 » sont vraies ; croyez-les , persistez-y , gardez votre vœu
 » de Christianisme , conformez-lui vos mœurs & votre vie ;
 » je viendrai vous voir avec *Jean* , vous & ceux qui sont
 » avec vous. Soyez ferme dans la foi , agissez en homme :
 » que la sévérité de la persécution ne vous trouble pas ;
 » mais que votre esprit se fortifie , & s'exalte en DIEU
 » votre Sauveur , Amen. »

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ère vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes : ce serait même une insulte à notre sainte religion , si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

X X V I I.

Fragmens des Apôtres. On y trouve ce passage :
 « *Paul* , homme de petite taille , au nez aquilin , au
 » visage angélique , instruit dans le ciel , a dit à
 » *Plantilla* la romaine avant de mourir : Adieu , *Plan-*
 » *tilla* , petite plante de salut éternel , connais ta
 » noblesse : tu es plus blanche que la neige , tu es
 » enregistrée parmi les soldats de CHRIST , tu es hé-
 » ritière du royaume céleste. » Cela ne méritait
 pas d'être réfuté.

X X V I I I.

Onze *Apocalypses* , qui sont attribuées aux Patriarches & Prophètes , à *St Pierre* , à *Cérinthe* , à

St Thomas, à *St Etienne* proto-martyr, deux à *St Jean*, différentes de la canonique, & trois à *St Paul*. Toutes ces Apocalypses ont été éclipsées par celle de *St Jean*.

X X I X.

Les Visions, les Préceptes, & les Similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe, sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre ; il lui tendit la main, & la tira du fleuve, & il disait dans son cœur : *Que je serais heureux, si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs !*

Aussitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout-d'un-coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit : *Bon jour, Hermas*. Cette femme était l'Eglise chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après, l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche, & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *Préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *Similitudes* en contient beaucoup.

« Un jour que je jeûnais, (dit *Hermas*,) & que j'é-

« tais assis sur une colline, rendant grâces à DIEU de
 « tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir
 « à mes côtés, & me dit: Pourquoi êtes-vous venu ici de si
 « bon matin? — C'est que je suis en station, lui répondis-
 « je. — Qu'est-ce qu'une station? me dit le berger. — C'est
 « un jeûne. — Et qu'est-ce que ce jeûne? — C'est ma couru-
 « me. — Allez, me répliqua le berger, vous ne savez ce que
 « c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à DIEU; je
 « vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la
 « Divinité. (p) Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice
 « & la vertu. Servez DIEU d'un cœur pur, gardez ses comman-
 « demens; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si
 « vous avez toujours la crainte de DIEU devant les yeux, si
 « vous vous absteniez de tout mal, ce sera-là le vrai jeûne,
 « le grand jeûne dont DIEU vous saura gré.»

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *Similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, val-
dè affables, chastes & industrieuses, pour avoir soin de sa maison; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles, qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste; elle serait immense, si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les Sibylles.

X X X.

Les Sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Eglise, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes Sibylles en faveur des

myftères de la religion chrétienne. (q)' *Diodore* de Sicile n'en reconnoiffait qu'une , qui fut prise dans Thèbes par les Epigones , & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troie. De cette sibylle , c'est-à-dire de cette prophéteffe , on en fit bientôt dix ; Celle de Cume avoit le plus grand crédit chez les Romains , & la sibylle *Erithrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles fe rendoient en vers , toutes les Sibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers , on les fit quelquefois en acroftiches. Plufieurs Chrétiens qui n'avoient pas un zèle felon la fcience , non-feulement détournèrent le fens des anciens vers qu'on fuppofoit écrits par les Sibylles ; mais ils en firent eux-mêmes , & , qui pis eft , en acroftiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acroftiche ne refemble point-du-tout à l'infpiration & à l'enthoufiafme d'une prophéteffe. Ils voulurent foutenir la meilleure des caufes par la fraude la plus maladroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs , dont les lettres initiales fignifiaïent en grec , *JESUS, CHRIST, FILS, SAUVEUR* ; & ces vers difoient qu'*avec cinq pains & deux poiffons il nourrirait cinq mille hommes au défert , & qu'en ramaffant les morceaux qui refteront , il remplirait douze paniers.*

Le règne de mille ans , & la nouvelle Jérufalem célefte , que *Justin* avoit vue dans les airs pendant quarante nuits , ne manquèrent pas d'être prédits par les Sibylles.

Lactance , au IV^e fiècle , recueillit prefque tous les

(q) *Diodore* , livre IV.

vers attribués aux Sibylles , & les regarda comme des preuves convainquantes. Cette opinion fut tellement autorisée , & se maintint si long-tems , que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des Sibylles est joint aux prédictions de *David*.

Solvat jæclum in favillâ ,

Testi David cum Sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes : on pourrait en rapporter plus de cent ; tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper ! Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs , toute la foule des livres apocryphes , n'ont pu nuire à la religion chrétienne , parce qu'elle est fondée , comme on fait , sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Eglise militante & triomphante , à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence , la force , la richesse , sont ses attributs ; & quoiqu'elle soit divisée , quoique ses divisions l'aient ensanglantée , on la peut comparer à la république romaine , toujours agitée de discordes civiles , mais toujours victorieuse.

A P O I N T Ê , D E S A P O I N T Ê.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum* , ce qui est très-vraisemblable ; soit qu'il vienne de l'ancienne

barbarie , qui se plaisait fort aux *oins*, *foin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c. il est certain que cette ex pression, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, est très-nécessaire. Le naïf *Amyot* & l'énergique *Montagne* s'en servent souvent. Il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. « Je lui *apointai* l'hôtel des Ursins ; à sept heures du soir je m'y rendis ; je fus *désappointé*. » Comment expliquerez-vous en un seul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Ursins à sept heures du soir, & l'embarras de celui qui est venu, qui ne trouve personne ? A-t-il été trompé dans son attente ? Cela est d'une longueur insupportable, & n'exprime pas précisément la chose. Il a été *désappointé* ; il n'y a que ce mot. Servez-vous en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vite ; vous savez que les circonlocutions sont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *Vous me devez cinq pièces de douze sols*, quand vous pouvez dire : *Vous me devez un écu*.

Les Anglais ont pris de nous ces mots, *apointé*, *désappointé*, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques ; ils se sont enrichis de nos dépouilles, & nous n'osons reprendre notre bien.

A P O I N T E R , A P O I N T E M E N T .

Terme du Palais.

C E sont procès par écrit. On *apointe* une cause ; c'est-à-dire, que les juges ordonnent que les parties

produisent par écrit les faits & les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les Jésuites, s'exprime ainsi : *Quand les juges veulent favoriser une mauvaise cause, ils sont d'avis de l'appointer au lieu de la juger.*

Il espéraient qu'on appointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaida contr'eux trouva heureusement leur explication du mot *appointer* ; il en fit part aux juges dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'appointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les Jésuites, à commencer par le père-général, restitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume ; & cet arrêt, qui était pourtant un *appointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

A P O S T A T .

C'EST encore une question parmi les savans, si l'empereur *Julien* était en effet apostat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans, lorsque l'empereur *Constance*, plus barbare encore que *Constantin*, fit égorger son père & son frère, & sept de ses cousins-germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec son frère *Gallus* ; mais il fut toujours traité très-durement par *Constance*. Sa vie fut long-tems menacée ; il vit bientôt assassiner, par les ordres du tyran, le frère

qui lui restait. Les sultans turcs les plus barbares n'ont jamais surpassé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Constantine. L'étude fut la seule consolation de *Julien* dès sa plus tendre jeunesse. Il voyait en secret les plus illustres philosophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il est bien probable qu'il ne suivit celle de son oncle *Constance* que pour éviter l'affassinat. *Julien* fut obligé de cacher son esprit, comme avait fait *Brutus* sous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien, que son oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'église. On est rarement de la religion de son persécuteur, sur-tout quand il veut dominer sur la conscience.

Une autre probabilité, c'est que dans aucun de ses ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ses lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du sénat. Il n'est pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une espèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du sang de taureau ce qu'il appelait si malheureusement *la tache de son Baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'affociation aux mystères de *Cérès*. En un mot, ni ses amis ni ses ennemis ne rapportent aucun fait, aucun discours qui puisse prouver qu'il ait jamais cru au Christianisme, & qu'il ait passé de cette croyance sincère à celle des Dieux de l'empire.

· S'il est ainsi , ceux qui ne le traitent point d'apostat paraissent très-excusable.

· La saine critique s'étant perfectionnée , tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un sage , un stoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ses erreurs , on convient de ses vertus. On pense aujourd'hui comme *Prudentius* son contemporain , auteur de l'hymne *Salvete , flores martyrum*. Il dit de *Julien* :

*Duxor fortissimus armis ,
Conditor & legum celeberrimus ; ore manaque
Consultor patriæ : sed non consultor habenda
Religionis ; amans trecentum millia divum.
Perfidus ille Deo , sed non est perfidus orbi.*

Fameux par ses vertus , par ses lois , par la guerre ,
Il méconnut son Dieu , mais il servit la terre.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avait plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche , d'après *St Grégoire de Nazianze* , d'avoir porté une barbe trop grande. Mais, mon ami , si la nature la lui donna longue , pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? Il branlait la tête. Tiens mieux la tienne. Sa démarche était précipitée. Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac* , prédicateur du roi , siffla à la comédie , se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille*. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxemboug* en ridicule , parce qu'il marchait mal , & que sa taille était irrégulière ? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet* , & l'ex-jésuite *Nonotte* , &c. appeler l'empereur *Julien* , l'*APOSTAT*. Eh , gredins ! son succes-

feur chrétien , *Jovien* , l'appela *DIVUS Julianus*.

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (a) Il disait en se trompant : *Nous ne devons pas les haïr , mais les plaindre ; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion , puisque nous sommes sûrs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets , rendons-la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien , méchant homme , il est vrai , élu par une brigade de scélérats. C'était le fils d'un maçon , nommé *George Biordos*. (1) Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance ; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute , & la superstition à tous les vices : avare , calomniateur , persécuteur , imposteur , sanguinaire , séditieux , déresté de tous les partis ; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance de vos » outrages , vous vous êtes laissés emporter à la colère ! » vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis ! *George* méritait d'être traité ainsi ; » mais ce n'était pas à vous d'être ses exécuteurs. Vous » avez des lois , il fallait demander justice , &c. »

On a osé flétrir *Julien* de l'infâme nom d'intolérans

(a) Lettre LII de l'empereur *Julien*.

(1) *Biord* , fils d'un maçon , a été évêque d'Anneci au 18^e siècle. Comme il ressemblait beaucoup à *George* d'Alexandrie , M. de *Voltaire* son diocésain s'est amusé à joindre au nom de l'évêque , le surnom de *Biordos*.

& de *persécuteur*, lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième, & respectez sa mémoire. N'est-il déjà pas assez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, sans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance?

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du Temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

Il est très-vraisemblable que, lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse, il eut besoin d'argent; très-vraisemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permission de rebâtir leur Temple détruit en partie par *Titus*, & dont il restait les fondemens, une muraille entière, & la tour *Antonia*. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent-discontinuer l'entreprise?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du Temple, qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le Temple devait être nécessairement sur la montagne *Moria*. C'était-là que *Salomon* l'avait élevé; c'était-là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau Théâtre dans Jérusalem, & un Temple à *Auguste* dans

Césarée. Les fondations de ce Temple agrandi par *Hérode*, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Josephe*. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés, du tems de *Julien*, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles on a vu depuis les Mahométans bâtir leur mosquée? (b) Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais, & avec une peine extrême, du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage; ils sont fréquens en Syrie: mais que de larges quartiers de pierres aient vomis des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce Temple? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage? N'est-il pas au contraire infini-

(b) *Omar* ayant pris Jérusalem, y fit-bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon*; & ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'*Abraham* & de *Jacob*, que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les Musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore: il ne fut jamais entièrement démolli; mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux Chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

ment probable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots :

« Que diront les Juifs de leur Temple qui a été détruit
 » trois fois , & qui n'est point encore rebâti ? Ce n'est
 » point un reproche que je leur fais , puisque j'ai voulu
 » moi-même relever ses ruines ; je n'en parle que pour
 » montrer l'extravagance de leurs Prophètes , qui trom-
 » paient de vieilles femmes imbécilles. » *Quid de templo
 suo dicent , quod , quum tertio sit eversum , nondum ad ho-
 diernam usque diem instauratur ? Hac ego , non ut illis expro-
 brarem , in medium adduxi , utpotè qui templum illud tanto in-
 tervallo à ruinis excitare voluerim ; sed ideò commemoravi , ut
 ostenderem delirasse Prophetas istos , quibus cum stolidis aniculis
 negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'Empereur ayant fait attention aux prophéties Juives , que le Temple se-rait rebâti plus beau que jamais , & que toutes les nations y viendraient adorer , crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc , par les propres paroles de l'Empereur , qu'ayant malheureusement en horreur les livres Juifs , ainsi que les nôtres , il avait enfin voulu faire-mentir les prophètes Juifs.

L'abbé de *La Blétrie* , historien de l'empereur *Julien* , n'entend pas comment le Temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (c) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction , que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le Temple bâti par *Salom-*

mon, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifestement trois Temples détruits ? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (d)

L'abbé de *la Blétie* le calomnie assez, en disant qu'il n'avait que (e) *des vertus apparentes & des vices réels* ; mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit aussi que, lorsque l'Empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses Dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? serait ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se cou-

(d) *Julien* pouvait même compter quatre destructions du Temple, puisqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

(e) Préface de *la Blétie*.

cher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le Temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le sera point, à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammæ*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de *la Blétrie* regarde seulement le feu de la *St-Jean* ; il verra que la flamme monte toujours en pointe, ou en onde, & qu'elle ne se forme jamais en globe. Cela seul suffit pour détruire la sottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse, & une hauteur révoltante.

Au reste, la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs, & nous ne cherchons ici que la vérité historique (*)

A P O T R E S.

Leurs vies, leurs Femmes, leurs Enfants.

APRÈS l'article *APÔTRE* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire ; mais on demande souvent : Les Apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que sont devenus ces enfans ? où les Apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrit ? où sont-ils morts ? ont-ils eu un district ? ont-ils exercé un ministère civil ? avaient-ils une ju-

(*) Voyez JULIEN.

jurisdiction sur les fidèles ? étaient-ils Evêques ? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies ?

L.

Les Apôtres étaient-ils mariés ?

Il existe une lettre attribuée à *St Ignace le martyr*, dans laquelle sont ces paroles décisives :

« Je me souviens de votre sainteté comme d'*Elie*, de
 » *Jérémie*, de *Jean-Baptiste*, des disciples choisis, *Timothée*,
 » *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la chasteté ; mais je ne blâme point les autres bienheureux qui ont
 » été liés par le mariage ; & je souhaite d'être trouvé
 » digne de DIEU, en suivant leurs vestiges dans son rè-
 » gne, à l'exemple d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, de *Jo-*
 » *seph*, d'*Isaïe*, des autres Prophètes tels que *Pierre* &
 » *Paul*, & des autres Apôtres qui ont été mariés. »

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St-Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St Paul* s'y trouve. (a) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits Grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus* ; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (b) par *Cromwel*. Il en reste encore un latin

(a) 3^e *Baronius*, anno 57.

(b) Voyez *Cotelier*, tome II, page 242.

dans la même bibliothèque; les mots *Pauli & apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres Apôtres l'ont été? Il n'y a qu'à lire sa prem.^{re} Epître aux Corinthiens, (c) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres.

« N'avons-nous pas droit de manger & de boire chez
 » vous? n'avons-nous pas droit d'y amener notre fem-
 » me, notre sœur, comme les autres Apôtres & les frè-
 » res du Seigneur, & *Céphas*? Serions-nous donc les seuls,
 » *Barnabé* & moi, qui n'aurions pas ce pouvoir? Qui va
 » jamais à la guerre à ses dépens? (d) »

Il est clair, par ce passage, que tous les Apôtres étaient mariés aussi bien que *St Pierre*. Et *St Clément* d'Alexandrie déclare (e) positivement que *St Paul* avait une femme.

La discipline Romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers tems. (*)

II.

Des Enfants des Apôtres.

On a très-peu de notions sur leurs familles. *St*

(c) Chap. IX, vers. 5 & 6.

(d) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans,

(e) *Stromat.* liv. III.

(*) Voyez *Constitutions Apostoliques*, au mot *APOCRYPHES*.

Clément d'Alexandrie dit (f) que *Pierre* eut des enfans ; que *Philippe* eut des filles , & qu'il les maria.

Les *Actes des Apôtres* (g) spécifient *St Philippe*, dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée , & que c'est *Ste Hermione*.

Eusèbe rapporte (h) que *Nicolas* , choisi par les Apôtres pour coopérer au saint ministère avec *St Etienne* , avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les Apôtres lui ayant reproché sa jalousie , il s'en corrigea , leur amena sa femme , & leur dit : *Je suis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'épouse*. Les Apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas , selon *Eusèbe* & *St Epiphane* , était frère de *St Joseph* , & père de *St Jacques le Mineur* , & de *St. Jude* qu'il avait eu de *Marie* , sœur de la sainte Vierge. Ainsi *St Jude* l'apôtre était cousin-germain de JESUS-CHRIST.

Egesippe , cité par *Eusèbe* , dit que deux petits-fils de *St. Jude* furent déferés à l'empereur *Domitien* , (i) comme descendans de *David* , & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit , les interrogea lui-même ; ils exposèrent leur généalogie. L'empereur leur demanda quelle était leur fortune ? ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre , lesquels payaient tribut , & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST ? ils dirent que ce serait

(f) *Stromat.* liv. VII , & *Eusèbe* liv. III , chap. XXX.

(g) *Act.* ch. XXI. (h) *Eusèbe*, liv. III, ch. XXIX. (i) *ibid.* ch. XX.

à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà , si je ne me trompe , tout ce qu'on fait des enfans des Apôtres.

I I I.

Où les Apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?

SELON *Eusèbe* ; (k) *Jacques* surnommé *le juste* ; frère de **JESUS-CHRIST**, fut d'abord placé le premier sur le trône épiscopal de la ville de Jérusalem ; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les Juifs connussent le nom d'évêque. Il paraissait en effet bien vrai-semblable que le frère de *Jésus* fût le premier après lui, & que la ville même où s'étoit opéré le miracle de notre salut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du trône épiscopal, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert par anticipation. On fait assez qu'alors il n'y avait ni trône, ni siège.

Eusèbe ajoute, d'après *St. Clément*, que les autres Apôtres ne contestèrent point à *St Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'éluèrent immédiatement après l'Ascension. Le Seigneur, dit-il, après sa résurrection, avait donné à *Jacques* surnommé *le juste*, à *Jean* & à *Pierre*, le don de la science ; paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le second ; *Pierre* ne vient ici que le dernier : il semble juste que le frère & le disciple bien-aimé de *Jésus* passent avant celui qui l'a renié. L'Eglise grecque toute en-

(k) *Eusèbe*, liv. III.

fière, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre*? Les Catholiques romains répondent S'il n'est pas nommé le premier chez les Pères de l'Eglise, il l'est dans les Actes des Apôtres. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le 1^{er} évêque, & la dispute subsistera autant que ces Eglises.

St JACQUES, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était recabite, ne se faisant jamais raser marchant pieds nus, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les juifs *Oblia*, qui signifie *le juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était JESUS-CHR. (l) mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme assis à la droite de DIEU*, & qu'il viendrait dans les nuées, il fut assommé à coups de bâton. C'est de *St Jacques le mineur* que nous venons de parler.

St JACQUES le majeur était son oncle, frère de *St Jean l'évangéliste*, fils de *Zébédée* & de *Salomé*. (m) On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit-couper la tête à Jérusalem.

St JEAN resta dans l'Asie, & gouverna l'Eglise d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (n)

St ANDRÉ, frère de *St Pierre*, quitta l'école de *St Jean-Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares, ou dans Argos : mais, pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne fait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son mar-

(l) *Eusèbe, Epiphane, Jérôme, Clément d'Alexandrie.*

(m) *Eusèbe, liv. III.*

(n) *Eusèbe, liv. III.*

tyre sont plus que suspects aux savans ; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir , à laquelle on a donné son nom ; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des Apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. *St Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St Irénée*, après *St Justin*, dit expressément que *St Pierre* & *St Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St Lin*. C'est encore là une difficulté. S'ils établirent *St Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'Eglise à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St Pierre* ; le bois ne dure pas si long-tems ; & il n'est pas vraisemblable que *St Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puisqu'il est avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, est que *St Paul*,

dans son épître écrite de Rome aux Colossiens, (o) dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de *Jesux*. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (p) qu'il obligea *Jacques*, *Céphas*, & *Jean*, qui étaient colonnes, à reconnaître aussi pour colonnes lui & *Barnabé*. S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entraînent pas le fonds de notre sainte religion. Que *St Pierre* ait été à Rome, ou non, JESUS-CHRIST n'en est pas moins fils de DIEU & de la Vierge *Marie*, & n'en est pas moins ressuscité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

Nicéphore Caliste, auteur du quatorzième siècle, dit: que *Pierre* était menu, grand & droit, le visage long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camu que pointu. C'est ainsi que dom *Calmet* traduit ce passage. (*)

St BARTHELEMI, mot corrompu de *Bar - Ptolomaios*, (q) fils de *Ptolomé*. Les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie-heureuse, dans la Perse, & dans l'Abyssinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui at-

(o) Chap. IV, vers. 10 & 11. (p) Chap. II, vers. 9.

(*) Voyez son *Dictionnaire de la Bible*.

(q) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & qui a fait croire que tout fut écrit par les Juifs hellénistes loin de Jérusalem.

tribue un Evangile ; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'*Astiage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif ; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

St PHILIPPE. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous *Trajan*.

St THOMAS DIDYME. *Origène*, cité par *Eusèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens, & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les Manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *St Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Eglise grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de-là on porta son corps à Edeffe. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestorienne établies par un marchand de Mozoul, nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondaser* ; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

St MATHIAS. On ne fait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle, par un moine de l'Abbaye de St Mathias de Trèves, qui disait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin ;

St MATHIEU. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait-vivre long-tems, & mourir d'une mort naturelle; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus*, roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus* voulant épouser sa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permission de *St Mathieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maison d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'Evangile le plus circonstancié que nous ayons, méritait un meilleur historien qu'*Abdias*.

St SIMON Cananéen, qu'on fête communément avec *St Jude*. On ignore sa vie. Les Grecs modernes disent qu'il alla prêcher dans la Libye, & de-là en Angleterre. D'autres le font-martyriser en Perse.

St THADÉE, ou *Lébé*, le même que *St JUDE*, que les Juifs appellent dans *St Mathieu*, (r) frère de *JESUS-CHR.*, & qui, selon *Eusèbe*, était son cousin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point sur la vie des Apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité, il reste assez pour notre instruction.

Des quatre Evangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers Chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des Apôtres.

St PAUL n'était pas un des douze Apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du Christianisme. C'était le seul homme-de-lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même, gouverneur de Judée, lui

(r) *Math.* chap. XIII, vers. 55.

reproche qu'il est trop savant ; & ne pouvant comprendre les sublinités de sa doctrine , il lui dit : (s) Tu es fou , *Paul* ; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis , Paule ; multa te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa 1^{re} Ep. aux Corinth.

« Ne suis-je pas libre , ne suis-je pas apôtre ? n'ai-je pas vu notre Seigneur ? n'êtes-vous pas mon ouvrage en notre Seigneur ? Quand je ne serais pas Apôtre à l'égard des autres , je le suis à votre égard.... Sont-ils ministres du CHRIST ? Quand on devrait m'accuser d'impudence , je le suis encore plus. »

Il se pent en effet qu'il eût vu JESUS , lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS ; au contraire , il les avait persécutés ; il avait été complice de la mort de *St Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur ; par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi , qui le renversa de cheval & par son enlèvement au troisième ciel.

St Epiphane cite des *Actes des Apôtres* (u) qu'on croit composés par les Chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres* , & qui furent rejetés par l'Eglise ; Actes très-anciens , à la vérité , mais pleins d'outrages contre *St Paul*.

C'est - là qu'il est dit que *St Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus* ; & qu'étant venu à Jérusalem , où il resta quelque tems ,

(s) Act. chap. XXVI.

(t) I. aux Corinth. chap. IX.

(u) *Hérésies* , livre XXX. §. 6.

il voulut épouser la fille de *Gamaliel* ; que dans ce dessein il se rendit profélyte juif, & se fit-circoncire ; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit-écrire contre la circoncision , le sabbat , & toute la loi.

Quumque Hierosolymam accessisset , & ibidem aliquandiu mansisset , pontificis filiam ducere in animum induxisset , & eam ob rem profelytum factum , atque circumcislam esse ; postea quod virginem eam non accepisset , succensuisset , & adversus circumcisionem , ac sabbathum , totamque legem scripssisset.

Ces paroles injurieuses font-voir que ces premiers Chrétiens , sous le nom de *pauvres* , étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision , se prévalant de la circoncision de JÉSUS-CHRIST, & de son observance du sabbat ; qu'ils étaient ennemis de *St Paul* ; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques ; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis , emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *St Paul* les traite-t-il de faux apôtres , d'ouvriers trompeurs , & les accable d'injures ; (x) il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de *Philippes*. (y)

St Jérôme prétend (z) qu'il était né à *Giscala* , bourg de *Galilée* , & non à *Tarsis*. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain , parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain , ni à *Tarsis* , ni à *Galgala* ; & que *Tarsis* ne fut colonie romaine qu'environ cent ans

(x) II. aux *Corinth.* chap. XI , v. 13. (y) Chap. III , v. 2.

(z) *Saint Jérôme* , épître à *Philemon*.

après. Mais il en faut croire les Actes des Apôtres, qui sont inspirés par le Saint-Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *St Jérôme*, tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *St Pierre* & de *St Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Ste Thècle*, qui, bien que non-canoniques, sont du premier siècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, disent ces Actes, de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les sourcils joints, plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi, &c.*

Au reste, ces *Actes de St Paul* & de *Ste Thècle* furent composés, selon *Tertulien*, par un Asiatique, disciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord sous le nom de l'Apôtre, & qui en fut repris, & même déposé, c'est-à-dire exclus de l'assemblée: car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de déposition proprement dite.

I V.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les Apôtres & les premiers Disciples.

IL paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des Esséniens, des Récabites, des Thérapeutes, des disciples de *Jean*, & sur-tout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St Barnabé, qui n'était pas un des douze Apôtres, donne sa voix avec eux. *St Paul*, qui était encore moins Apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seule-

ment est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant ; il tance rudement *St Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur, quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord Evêques. *St Pierre* ne donne le nom d'évêque, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des ames*. (a) Ce nom de *surveillant*, d'évêque, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, (b) pour avoir soin des tables, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. (*)

De juridiction, de puissance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis-à-mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *St Pierre*; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu, par un petit mensonge, la sainteté de leurs largesses: mais ce n'est pas *St Pierre* qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah*; il la lui reproche il lui dit: (c) *Vous avez menti au Saint-Esprit*; &

(a) Epître I, chap. II.

(b) Actes, chap. VI, vers. 2. (*) Voyez EGLISE.

(c) Actes, chap. v.

Ananiah tombe mort. Ensuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge ; ce qui semble une action de Juge. Il la fait-tomber dans le piège en lui disant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ?* la femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu , elle n'ait pas su la mort de son époux ; que personne ne l'en ait avertie ; qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait causer , & sur-tout la crainte mortelle que la Justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris , & qu'on l'ait interrogée paisiblement comme dans un tribunal sévère , où les huiffiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encore plus étonnant que *St Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ? ils vont t'y porter.* Et dans l'instant la sentence est exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que *St Pierre* n'est ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du Saint-Esprit ; que c'est à eux qu'*Ananiah* & sa femme ont menti , & que ce sont eux qui les punissent par une mort subite ; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui , en donnant leur bien à l'Eglise , & qui , en disant qu'ils ont tout donné , retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux D. Calmet fait-voir combien les Pères & les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers

Chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Apôtres n'avaient aucune juridiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les Chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur; il leur avait dit: (e)

N'appellez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un Père qui est dans le ciel. Ne désirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul Maître, & que vous êtes tous frères: ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul docteur est JESUS.

Il n'y avait du tems des Apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les Catéchumènes; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit-saint avec le souffle, (f) ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les Apôtres; ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui, en plusieurs Eglises, dans la bouche d'un enfant, quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du Christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les Thérapeutes & chez les Judaïtes, s'il est permis de com-

(d) *Matt.* ch. XXIII. | (e) *Voy. EGLISE.* (f) *Jean*, ch. XX, v. 22.

parer un moment des sociétés judaïques , devenues réprouvées , à des sociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du Ciel, où il était assis à la droite de son Père.

Le tems amena des changemens nécessaires ; l'Eglise s'étant étendue , fortifiée , enrichie , eut besoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

TOUTES les apparences sont-elles trompeuses ? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle ? Tout est-il erreur ? Vivons-nous dans un songe , entourés d'ombres chimériques ? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon , quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé , & vous le voyez paraître. Cette tour carrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière , ni devant. Cette glace , qui au toucher & à la vue est si lisse & si unie , n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé , dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu , & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau , & il en sort des exhalaisons continuelles , qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez

grand est très-petit pour un éléphant , & ce que vous appelez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement qui ferait rapide pour une tortue , ferait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher , qui est impénétrable au fer de vos instrumens , est un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière , & de mille avenues d'une largeur prodigieuse , qui conduisent à son centre , où logent des multitudes d'animaux qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît , ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes , fatigués d'être toujours trompés par les corps , ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas , & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient tout aussi-bien conclure que , toutes les apparences étant fausses , & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière , il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître , qui a fait-dire à certains philosophes Chinois , que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du tems de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école , quand il enseigne à *Sganarelle* , qu'il ne faut pas dire , je suis venu : mais , il me semble que je suis venu ; & il peut vous le sembler , sans que la chose soit véritable.

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison , quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la

vérité , qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau , les cavités , les cordes , les inégalités , les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux , mille fois plus petits qu'un ciron , discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent , ils s'y nourrissent , ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux qui sont sur le bras droit , ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient , cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices , doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable , & peut-être les tuer. Vous ne voyez , vous ne touchez , vous n'entendez , vous ne sentez les choses , que de la manière dont vous devez les sentir.

Tout est proportionné. Les lois de l'optique , qui vous font-voir dans l'eau l'objet où il n'est pas , & qui brisent une ligne droite , tiennent aux mêmes lois qui vous font-paraitre le soleil sous un diamètre de deux pieds , quoiqu'il soit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans sa dimension véritable , il faudrait avoir un œil qui en rassemblât les rayons sous un angle aussi grand que son disque , ce qui est impossible. Vos sens vous assistent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement , le tems , la dureté , la mollesse ; les dimensions , l'éloignement , l'approximation , la

force , la faiblesse , les apparences , de quelque genre qu'elles soient , tout est relatif. Et qui a fait ces relations ?

A P P A R I T I O N.

CE n'est point-du-tout une chose rare , qu'une personne , vivement émue , voie ce qui n'est point. Une femme en 1726 , accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari , niait le fait : on lui présente l'habit du mort qu'on secoue devant elle ; son imagination épouvantée lui fait-voir son mari même ; elle se jette à ses pieds , & veut les embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu son mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poisson qu'on lui servait , celle de *Sim-maque* qu'il avait assassiné , ou fait-exécuter injustement ; (c'est la même chose.)

Charles IX , après la Saint-Barthélemi , voyait des morts & du sang , non pas en songe , mais dans les convulsions d'un esprit troublé , qui cherchait en vain le sommeil. Son médecin & sa nourrice l'attestèrent. Des visions fantastiques sont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'est point s'imaginer voir ; c'est voir en effet. Le fantôme existe pour celui qui en a la perception. Si le don de la raison , accordé à la machine humaine , ne venait pas corriger ces illusions , toutes les imaginations échauffées seraient dans un transport presque continu , & il serait impossible de les guérir.

C'est sur-tout dans cet état mitoyen , entre la veille & le sommeil , qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des sons que personne ne prononce. La frayeur , l'amour , la douleur , le remords , sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus , & qui voit jaillir des étincelles , n'est qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelle , la volonté du Maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'ancien & le nouveau Testament en sont d'assez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions , ces visions , en faveur du peuple Juif , qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que , dans la suite des tems , quelques ames , pieuses à la vérité , mais trompées par leur enthousiasme , aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête-homme , & sur-tout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que *St Théodore* , au commencement du quatrième siècle , alla mettre le feu au temple d'Amasée , & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action , qui en elle-même est si criminelle , dans laquelle plusieurs ci-

royens périrent , & qui exposait tous les Chrétiens à une juste vengeance.

Que *Ste-Potamienne* ait apparu à *St Basilde* , DIEU peut l'avoir permis ; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St Victor* : mais que *St Benoît* ait vu l'ame de *St Germain* de Capoue portée au ciel par des Anges , & que deux Moines aient vu celle de *St Benoît* marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin ; cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même , sans offenser notre auguste religion , que *St Euche* fût mené par un Ange en enfer , où il vit l'ame de *Charles Martel* ; & qu'un saint Ermite d'Italie ait vu des Diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque , & lui donnaient cent coups de fouet : car après tout il ne serait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis , comment on l'enchaîne dans un bateau , & comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions ; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer dans ce nombre prodigieux de visions celles qui viennent de DIEU même , & celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre *Bossuet* rapporte , dans l'*Oraison funèbre de la Princesse Palatine* , deux visions qui agirent puissamment sur cette Princesse , & qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes , puisqu'elles sont regar-

dées comme telles par le disert & savant Evêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypse est couverte.

Il dit donc que la Princesse Palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur, (a) vendu le duché de Rételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins, qu'un chien tenait dans sa gueule. La Princesse Palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie : *Rendez-lui son poulet; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde.* -- Non, s'écria la Princesse, je ne le rendrai jamais.

Ce poulet, c'était l'ame d'Anne de Gonzague; Princesse Palatine; la poule était l'Eglise; le chien était le Diable. Anne de Gonzague, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux Religieuses Carmélites du faubourg St-Jacques à Paris devant toute la maison de Condé; il leur dit ces

(a) Oraisons funèbres, pages 310 & suivantes, édition de 1749.

paroles remarquables : *Écoutez , & prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des Saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Eh ! quel dépositant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la Princesse Palatine , que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les Religieuses de Port-Royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri*, sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude*, sur les variations de l'Eglise ; contre le docteur *Dupin*, sur la Chine ; contre le père *Simon*, sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfondrate*, sur la prédestination ; contre le Pape, sur les droits de l'Eglise Gallicane ; contre l'Archevêque de Cambrai, sur l'amour pur & désintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination que *Mallebranche* appelait *la folle-du-logis*. Car les deux visions accordées à la Princesse Palatine ne sont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste Catherine de Sienne* ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette ap-

parition mystique est respectable , puisqu'elle est attestée par *Raimond de Capoue* , général des Dominicains , qui la confessait , & même par le pape *Urbain VI*. Mais elle est rejetée par le savant *Fleuri* , auteur de l'*Histoire Ecclesiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage , pourrait avoir une place aux petites-maisons pour présent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique* , abbesse du Port-Royal , à sœur *Dorothée* , est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *Janséniste* : c'est le sieur *Dufossé* , auteur des *Mémoires de Pontis*. La mère *Angélique* , long-tems après sa mort , vint s'asseoir dans l'Eglise de Port-Royal à son ancienne place , avec sa crosse à la main. Elle commanda qu'on fît venir sœur *Dorothée* , à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce *Dufossé* ne vaut pas celui de *Raimond de Capoue* & du pape *Urbain VI* , lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* sur les apparitions , & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Eglise ; mais il a quelques doutes sur les autres , jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les Cordeliers & les Jacobins , les Jansénistes & les Molinistes , ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intra muros peccatur & extra.* (*)

(*) Voyez *VISION*, & *VAMPIRES*.



APPEL COMME D'ABUS, *Voyez ABUS*

A P R O P O S , L' A P R O P O S .

L'A P R O P O S est comme l'avenir, l'atour, l'ados, & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce sont deux mots, & *A* devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit ; *apropos* n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

Le sage, le prompt *Apropos*,
Dieu qu'à tort oublia la Fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Brèſſe, *Jean Hus*, & *Jérôme de Prague* ne vinrent pas assez à propos, ils furent tous trois brûlés ; les peuples n'étaient pas encore assez éclairés ; l'invention de l'imprimerie n'avait pas encore mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du seizième siècle vinrent très à propos & réussirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'histoire ait fait mention, est celui de *Pierre Danex* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'esprit présent, n'aurait rien répondu au froid jeu-de-mots de l'évêque italien: *Ce coq chante bien: iste gallus(a) benè cantat.* Danex répondit par cette terrible réplique: *Plus-à-Dieu que Pierre se repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons-mots sont remplis de réponses très-froides. Celle du marquis *Masei*, ambassadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'est ni froide, ni injurieuse, ni piquante; mais c'est un bel *apropos*. Le pape se plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églises de Sicile qu'il avait interdites: *Pleurez, saint père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chose dite hors de propos, un *spropósito*. Ce mot manque à notre langue.

C'est une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles: *Tu tiens sans propos beaucoup de bon propos.* Ce défaut se trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'*apropos* fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des Etats. On a déjà dit que *Cromwell* sous *Elisabeth* ou sous *Charles II*, le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

César, né du tems de *Scipion l'Africain*, n'aurait pas

(a) Les Dames, qui pourront lire ce morceau, sauront que *Gallus* signifie *Gaulois & Coq*.

subjugué la république romaine ; & si *Mahomet* revenait aujourd'hui , il ferait tout-au-plus chérif de la Mecque. Mais si *Archimède* & *Virgile* renaissaient , l'un ferait encore le meilleur mathématicien , l'autre le meilleur poète de son pays.

A R A B E S,

Et par occasion du Livre de J O B.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes , il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose long-tems avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes disent que *Moïse* épousa une fille arabe ; & son beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon sens.

Mecca ou la Mecque passa , & non sans vraisemblance , pour une des plus anciennes villes du monde ; & ce qui prouve son ancienneté , c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait-bâtir une ville en cet endroit ; elle est dans un désert de sable , l'eau y est saumâtre , on y meurt de faim & de soif. Le pays , à quelques milles vers l'orient , est le plus délicieux de la terre , le plus arrosé , le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir , & non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan , d'un faux-prophète qui aura débité ses rêveries , pour faire de la Mecque un lieu sacré & le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des sables , &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Eden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que ses déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ses golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples, depuis l'Inde jusqu'à la Garonne; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes, ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis, ni mélangés, il est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage; aussi l'arabe est-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde, & jusqu'au pays habité par les Scythes, supposé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point changé, ils font encore des *mille & une nuits*, comme ils en faisaient du tems qu'ils imaginaient un *Bac* ou *Bacchus*, qui traversait la Mer-Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans; qui arrêtait le soleil & la lune; qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent quand il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans
mé-

mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts, ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes, ont toujours aimé les fables, la poésie, & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poète dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poète.

Les tribus s'assembaient tous les ans par représentans, dans une place nommée Ocad, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le Jardin de l'académie des Arcades; & cette coutume dura jusqu'à Mahomet. De son tems chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, passait pour l'*Homère* des Mecquois; mais ayant vu le second chapitre de l'*Alcoran* que Mahomet avait affiché, il se jeta à ses genoux, & lui dit: *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem! vous êtes un plus grand poète que moi; vous êtes sans-doute le prophète de DIEU.*

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était deshonoré dans ces pays, quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté « qu'Un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois Arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus

grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah*, fils de *Giafar*, oncle de *Mahomet*; les autres pour *Kaïs*, fils de *Saad*; & d'autres pour *Arabad*, de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad* pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

» L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui & lui dit : Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie ; il en descendit au plus vite, lui donna son chameau, & s'en retourna à pied dans sa maison.

» Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs*, fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encore ; un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de *Kaïs*, & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit : Je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison ; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave : je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kaïs* fût éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

» Le troisième alla trouver son ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il sortait de sa maison appuyé sur deux esclaves p^r aller prier Dieu au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : Je n'ai de bien que mes deux es

claves, je vous prie de les prendre & de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

» Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée, racontèrent fidèlement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour *Arabad*. »

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gusman d'Alfarache*, *Giblas*, &c.

De l'Arabe Job.

Il est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job*, qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un Arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles ; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été composé après le tems où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un

des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, & connus sans-doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU & lui demande la permission d'affliger *Job*. On ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque, c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jéhova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit, qui ne sache que le mot de *Jéhova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines.

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (a) l'*Arture*, l'*Orion*, les *Hyades*, & même de celles du midi qui sont cachées. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un Juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Josèphe* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu: c'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout; on y puise des connaissances

(a) Chap. IX, v. 9.

les usages de l'ancien monde, & sur-tout de l'Arabie. (b) Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les tems, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on faisait déjà de gros livres. (c)

On ne peut dissimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il est, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la résurrection du corps, quand il dit :

Je sais que DIEU, qui est vivant, aura pitié de moi; que je me relèverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai DIEU dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent: Persécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je serai puissant à mon tour; craignez mon épée, craignez que je ne me venge, sachez qu'il y a une justice.

Peut-on entendre par ces paroles autre chose que l'espérance de la guérison? L'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps au dernier jour sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouv. Testament, si clairement prouvées par les Pères & par les Conciles, qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la première connaissance à un Arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le feraient-ils dans ce seul verset de *Job*, & encore d'une manière si obscure? *Calmet* n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame, & la résurrection dans les discours de *Job*, que de voir la vérole dans la maladie

(b) Chap. XXVIII, v. 16, &c. (c) Chap. XXXI.

dont il est attaqué. Ni la logique ni la physique ne sont d'accord avec ce commentateur.

Au reste, ce livre allégorique de *Job* étant manifestement arabe, il est permis de dire qu'il n'y a méthode, ni justesse, ni précision. Mais c'est peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en deçà de l'Euphrate.

A R A N D A.

Droits royaux, Jurisprudence, Inquisition.

QUOIQUE les noms-propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, président du conseil suprême en Espagne, & capitaine général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un Espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un Espagnol l'avait fait-naître. Ce fut un Saint, à la vérité, ce fut saint *Dominique l'encuirassé*, (1) qui étant illuminé d'en-haut,

(1) *Dominique*, fondateur de l'ordre de *saint Jacques Clément*, inventeur de l'inquisition, est différent du *Dominique* surnommé *l'encuirassé*, parce qu'il s'était endurci la peau à force de se donner la discipline. On voit par la note ci-après, qui est de M. de *Voltaire*, qu'il connaissait très-bien la différence de ces deux saints. Mais le fondateur de l'inquisition ne mérite-t-il pas bien aussi l'épithète d'*encuirassé* ? *Illi robur & as triplex circa pedus erat.*

Il faudrait rechercher si du tems de *saint Dominique* on faisait porter le *san-benito* aux pécheurs, & si ce *san-benito*

& croyant fermement que l'Eglise catholique, apostolique, & romaine, ne pouvait se soutenir que par des moines & des bourreaux, jetta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, & lui soumit les Rois, les Ministres, & les Magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, & qui concernent directement la majesté des couronnes ; la dignité du conseil des Rois, les droits de la magistrature, la sûreté des citoyens.

La conscience, le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque) est d'une autre espèce ; elle n'a rien de commun avec les lois de l'Etat. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples ; & les Ministres, les Magistrats établis par les Rois sur les peuples, doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le saint office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le Roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement ressortir au tribunal du comte d'*Aranda*,

n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une Bibliothèque médiocre.

La disette des livres dont nous gémissons vers ce mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si *saint Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à *Perrite Dominique* : je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

capitaine-général, par un arrêt solennel du 5 Février de la même année.

L'arrêt « porte que le très-révérénd Archevêque de Pharfale, ville qui appartient aux Turcs, inquisiteur-général des Espagnols, doit observer les lois du Royaume, respecter les Jurisdicitions royales, se tenir dans ses bornes, & ne se point mêler d'emprisonner les sujets du Roi. »

On ne peut pas tout faire à-la-fois ; *Hercule* ne put nétoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans ; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fièrs, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantissaient la bouche par un vilain mors, & qui les fesaient-croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui est un excellent écuyer ; commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, & les écuries d'*Augias* seront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition, parce qu'il est d'usage dans les Dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naissance & de leurs dignités ; mais on en trouvera le détail à l'art. *INQUISITION*, (a) aussi-bien que

(a) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend pere *Yvonnet*, le docteur *Chucalon*, & sur-tout magister *Grillandus* : beau nom pour un inquisiteur.

Et vous, Rois de l'Europe, Princes souverains, Républiques, souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs* par la grâce de DIEU !

la patente curieuse donnée par *St Dominique*. (b)

Observons seulement que le comte d'*Aranda* a mérité la reconnaissance de l'Europe entière, en rognant les griffes & en limant les dents du monstre.

Bénéfisons le comte d'*Aranda* ! (2)

A R A R A T.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'Arche. On a long-tems agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception, ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non-peuplées, & cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Bérose*, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, & rapportés mot-à-mot par *George le syncelle*.

On voit par ces fragmens que les Orientaux, qui

(b) Ce témoignage de la toute-puissance de *saint Dominique*, se trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'Inquisition*, ouvrage d'un théologien français, qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de *Pascal*.

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a cessé de gouverner l'Espagne, l'inquisition y a repris toute sa splendeur & toute sa force pour abrutir les hommes; mais par l'effet infaillible du progrès des lumières, même sur les ennemis de la raison, elle a perdu un peu de sa férocité.

bordent le Pont-Euxin , sefaient anciennement de l'Arménie la demeure des Dieux. Et c'est en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les Dieux sur le mont Olympe. Les hommes transportent toujours les choses humaines aux choses divines. Les Princes bâtissaient leurs citadelles sur des montagnes ; donc les Dieux y avaient aussi leurs demeures ; elles devenaient donc sacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le sommet du mont Ararat ; donc les Dieux se cachaient dans ces brouillards , & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau tems.

Un Dieu de ce pays , qu'on croit être *Saturne* , apparut un jour à *Xixutre* , dixième roi de la Chaldée , suivant la supputation d'*Africain* , d'*Abidène* , & d'*Apollodore*. Ce Dieu lui dît :

Le quinze du mois d'Oësi le genre-humain sera détruit par le déluge : Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara , la ville du soleil , afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; faites-y entrer des oiseaux , des quadrupèdes ; mettez-y des provisions ; & quand on vous demandera , Où voulez-vous aller avec votre vaisseau ? répondez : Vers les Dieux , pour les prier de favoriser le genre-humain.

Xixutre bâtit son vaisseau , qui était large de deux stades , & long de cinq , c'est-à-dire que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques , & sa longueur de six cents vingt-cinq. Ce vaisseau , qui devait aller sur la mer Noire , était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé , *Xixutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux , qui ne

trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il lâcha encore les oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixute* en fit autant : il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les Dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le Roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'arche, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat*, était, selon eux, une des bornes du Paradis-terrestre, paradis dont il reste peu de trace. C'est un amas de rochers & de précipices, couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV* : il dit que tous les environs en sont horribles, & la montagne encore plus ; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes cristallisées ; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour

guérir un Ermite affligé d'une descente. (a) *Son ermitage, dit-il, était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, & chaque jour nous fîmes cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du tems de la guerre des Géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la une fort commodément. *Jean Struis* assure encore que l'Ermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix aite du bois de l'arche de Noé. *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE-à-pain croît dans les îles Philippines ; & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre-humain.

L'arbre-à-pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires ; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme de calville : son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre, qui a le goût des meilleurs petits pains-au-lait ; mais il faut le manger frais ; il ne se garde que vingt-quatre heures, après quoi il se sèche, s'aigrit, & devient désagréable : mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels

(a) *Voyage de Jean Struis* in-4°, page 208.

du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils sont tous grands , robustes , bien faits ; d'un embonpoint médiocre , d'une santé vigoureuse , telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre : & c'est à des Nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques Officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anson* y a relâché , & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre-à-café , il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème* , qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain , & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs , la cassave , nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châignes , plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent , & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. (1) Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense Archipel des Indes , Siam , le Laos , le Pégu , la Cochinchine , le Tunquin , une partie de la Chine , le Japon , les côtes de Malabar & de Coromandel , les bords du Gange , fournissent un riz dont la culture

(1) En France une société de Physiciens éclairés s'occupe , depuis quelques années , à perfectionner l'Art de fabriquer le pain : grâce à ses soins , celui des Hôpitaux & de la plupart des prisons de Paris , est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les Habitans aisés de la plupart des Provinces.

Les médecins & les chirurgiens en font usage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce suif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'espoir d'en débiter beaucoup pour des cierges ; mais les prêtres refusèrent de s'en servir.

Dans la Caroline on en a fait aussi une sorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbruste comme un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre-à-cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales ! Le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

A R C

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc*, surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues, & pourront faire-plaisir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gaguin*, ni *Paul Emile*, ni *Polydore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni

Papire Masson, ni même *Mariana*, ne disent qu'elle était envoyée de DIEU ; & quand *Mariana* le Jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerau conte que le Prince de la milice céleste lui apparut ; j'en suis fâché pour *Mézerau*, & j'en demande pardon au Prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous les uns les autres, supposent que la *Pucelle* fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chassera les Anglais hors du royaume, & ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au Roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois, & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée ; dont la lame portait cinq fleurs-de-lys d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'Eglise de Sainte Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le Prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux Saintes aimaient plus à parler que *St Michel*, Ses

juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée; & c'est-là le cas de dire :

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de *Dunois* fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire-brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de *Beaulieu*, ensuite dans celle de *Beaurevoir*, & de-là dans celle du *Crotoy* en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon*, évêque de Beauvais, qui était du parti du Roi d'Angleterre contre son Roi légitime, révendique la *Pucelle* comme une sorcière arrêtée sur les limites de son diocèse. Il veut la juger en qualité de forcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de *Noyon* : & ni

l'Evêque de Beauvais, ni l'Evêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la soldé du Roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait ? un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie, odorantem hæresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le St Siège, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

La Sorbonne se hâta de seconder frère *Martin*; elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg*:

« Vous avez employé votre noble puissance à appréhender
 » icelle femme qui se dit la *Pucelle*, au moyen de laquelle
 » l'honneur de DIEU a été sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, & l'Eglise trop fort déshonorée; car par
 » son occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine, &
 » autres maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume. . . . mais peu de chose serait avoir telle prise, si
 » ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense
 » par elle perpétrée contre notre doux Créateur, & sa foi &
 » la sainte Eglise, avec ses autres méfaits innumérables. . . .
 » & si serait intolérable offense contre la majesté divine, s'il
 » arrivait qu'icelle femme fût délivrée. » (a)

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon*, qu'on appelait l'indigne Evêque, l'indigne Français, &

(a) C'est une traduction du latin de la Sorbonne, faite longtemps après.

l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedford* les paya. La Sorbonne, l'Evêque & frère *Martin*, présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedford*, régent de France, en l'honneur de Notre-Seigneur & Sauveur JESUS-CHRIST, pour qu'icelle *Jeanne* fût brièvement mise es mains de la justice de l'Eglise. *Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'Evêque de Beauvais de *besogner* dans la ville. (C'est le terme dont on se servit.) Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de Sorbonne, avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, *Martin*, présidait avec *Cauchon*; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatre interrogatoires; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si, quand elle a vu *St Michel*, il était tout-nu? elle répond: Pensez-vous que Notre-Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux observeront ici soigneusement, que *Jeanne* avait été long-tems dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui faisait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la commu-

nion trois fois de suite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers fesaient dire trois messes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les feseuses de miracles, compagnes de *Jeanne*, (b) & soumises à frère *Richard*, se nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaissait à elle en humanité, comme ami fait à ami; DIEU était long-vêtu de robe blanche, avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'Oiseleur*, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement, jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivirent la confession de *Jeanne d'Arc*. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au Roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On fait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle absurde barbarie on prétextait cette prétendue trans-

(b) Mémoires pour servir à l'Histoire de France & de Bourgogne, tome I.

gression pour la condamner aux flammes ; comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe ! Tout cela déchire le cœur , & fait-frémir le sens-commun. On ne conçoit pas comment nous osons , après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables , appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens , plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire que de la vérité , disent que *Jeanne* alla au supplice avec intrépidité ; mais comme le portent les chroniques du tems , & comme l'avoue l'historien *Villaret* , elle reçut son arrêt avec des cris & avec des larmes ; faiblesse pardonnable à son sexe , & peut-être au nôtre , & très-comparable avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre ; car on peut être hardi dans les combats , & sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici , que plusieurs personnes ont cru sans aucun examen que la *Pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen , quoique nous ayons le procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle* , trompa les frères de *Jeanne d'Arc* , & , à la faveur de cette imposture , épousa en Lorraine un gentil-homme de la maison des *Armoises*. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la *Pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne* , & qu'on lui avait subs-

titué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

A R D E U R.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poètes Français, Italiens, Espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs parfaites. Elles sont moins parfaites dans les tragédies; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le Dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers :

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce Dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau Choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'ardeur, ces deux vers de Corneille :

Une première ardeur est toujours la plus forte,

Le sems ne l'éteint point, la mort seule l'emporte.

Et celui-ci de Racine :

Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce Dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot

ardeur bien placé, cet excellent morceau de *Mithridate* :

*J'ai su, par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! s'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !*

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec cœur, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmer* ou les *charmes*, qui leur ont coûté tant de larmes, & qui, lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de termes oiseux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au *Nouveau Choix de Vers*, ou au *Recueil* en douze volumes des *meilleures Pièces de théâtre*, parmi lesquelles on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

A R G E N T.

MOT dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis-d'or ?-- Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent ; je ne suis pas en argent comptant. L'Italien vous dirait : *Signore, non ho di danari*. Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître Jacques : Me feras-tu bonne-

bonne-chère ?—Oui, si vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent ? on entend par-là quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande par la même raison quel est le plus pauvre ? & alors trente nations se présentent à l'envi ; le Vest-phalien, le Limousin, le Basque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Grison, l'Istrien, l'Ecoffais, & l'Irlandais du nord, le Suisse d'un petit canton, & sur-tout le sujet du Pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Espagne, & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième, & quinzième siècle, c'était la province de la daterie, qui avait sans contredit le plus d'argent comptant ; aussi faisait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* disait-on à un marchand. Il répondait : *Autant que les gens sont fols.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour Romaine, qui rendait en échange des grains bénits, des agnus, des indulgences plénières ou non-plénières, des dispenses, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela ; mais ils faisaient le commerce de tout l'Occident

par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toscans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient si pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt: les Vénitiens foudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans son coffre & plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur *Maximilien* surnommé *Pochi danari*.

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, & que les Espagnols eurent subjugué le Mexique & le Pérou avec six ou sept cents hommes. On fait qu'alors le commerce de Venise, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le seul riche, & par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France baïsaient à genoux les doublons catholiques; & le petit nombre d'angelots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Asie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent, sans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Elisabeth*.

Le Dictionnaire encyclopédique , à l'article *ARGENT*, cite l'*Esprit des lois* , dans lequel il est dit : « J'ai oui déplorer plusieurs fois l'aveuglement du » conseil de *François I* , qui rebuta *Christophe Colomb* » qui lui proposait les Indes ; en vérité , on fit peut- » être par imprudence une chose bien sage. »

Nous voyons par l'énorme puissance de *Philippe* , que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb* ; ce Génois aborda en Amérique en 1492 , & *François I* naquit en 1494 , & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III* , de *Henri IV* , & de la reine *Elisabeth* , avec celui de *Philippe II* ; le subside ordinaire d'*Elisabeth* n'était que de cent mille livres sterling ; & avec l'extraordinaire , il fut , année commune , d'environ quatre cents mille : mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de *Philippe II*. Sans une extrême économie elle était perdue , & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* se montait à la vérité à trente millions de livres de son tems ; cette somme était à la seule somme que *Philippe II* retirait des Indes , comme trois à dix : mais il n'entraît pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très-prodigue , très-volé , & par conséquent très-pauvre : il se trouve que *Philippe II* était d'un seul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV* , ce n'est pas la peine de compa-

rer ses trésors avec ceux de *Philippe II*. Jusqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée, & il vécut en chevalier errant jusqu'au tems qu'il devint le premier Roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Espagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre-candi, du thé, des toiles, des diamans, & des magors.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes? Je réponds que *Sha Thamas-Koulikan*, ou *Sha Nadir*, a emporté tout celui du Grand-Mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha Nadir* a emportés en Perse? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort-bien *César*, « avec de » l'argent on a des soldats, & avec des soldats on » vole de l'argent. »

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de

Sésostris, de *Créſus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonosor*, & ſur-tout de *Salomon*; qui avait, dit-on, vingt millions & plus de nos livres de compte, à lui tout ſeul, dans ſa caſſette?

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez ſûr que, du tems de *Cyrus*, les Gaulles, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Ruſſie n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le tems, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment ſeſaient les Romains ſous leur grand *Rômulus*, fils de *Mars* & d'une religieuſe, & ſous le dévot *Numa Pompilius*? Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal-taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or, que les ſept Rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hazard la femme d'un Receveur-général des finances ſe ſeſait-lire ce chapitre à ſa toilette par le bel-eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui v'end aient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent-comptant était du cuivre. Il ſervait à-la-fois d'armes, & de monnaie. On ſe battait &

on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; & les hommes avaient comme de tout tems la nourriture, le vêtement, & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les foldats de *Gustave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fit des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troie ; on y pèse l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un trésorier ; mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait-soupçonner à plusieurs savans téméraires, que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le tems où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait

pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer la femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi : (a) *Quadringentos sicles argenti probatae monetae publicæ*. Le judicieux Dom Calmet évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hazard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce tems-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondit au mot *pecunia*, cela ferait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (b)

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. (c) Consultez sur cela le vénérable *Bède*, *Raban Maure*, & *Emmanuel Sa*.

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux milliars tour-

(a) Genèse, chap. XXIII, vers. 16.

(b) Ces hardis savans, qui, sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encore sur les témoignages de *saint Théodore*, de *Maxius*, &c. Ils disent : Si *saint Théodore* & *Maxius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse*? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend père *Simon* de l'Oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique & romaine, la seule infaillible.

(c) Actes, chap. VII, v. 16.

nois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du trésor royal, ni de testerdar du grand-Turc, qui puisse supputer au juste le trésor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de Sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui sont arrivées à l'argent, depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ses transmigrations demeuré constamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point, que, chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir, ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison; & que quand on doit à l'étranger, il faut payer, soit en lettres de-change, soit en denrées, soit en espèces sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux; & il n'y a pas long-tems qu'ils sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnayé, comme sur l'augmentation injuste & ridicule des espèces, qui fait perdre tout-d'un-coup des sommes considérables à un Etat; sur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à

vos dépens ; enfin sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir ; & ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général, l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens , pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre est fertile ? On répond que la chose n'est pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689, jusqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait, presque sans discontinuation, tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait sur l'argent de différens pays, adressez-vous à l'article *MONNAIE*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie ; on ne peut en parler plus sagement, & avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

F I N du Tome I.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

*A*vertissement des Editeurs.

INTRODUCTION aux Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs. Pag. 1

Avertissement de la Collection intitulée : L'Opinion en Alphabet. 6

A, 7 & 11

A B C, ou ALPHABET. 14

ABBAYE. SECTION I, 23. SECTION II, 30

ABBÉ. 34

ABEILLES. 36

ABRAHAM. SECT. I, 42. SECT. II, 51. SECT. III, 57

ABUS. 65 ABUS DES MOTS. 69

ACADÉMIE. 73

ADAM. SECTION I, 77. SECT. II, 83. SECT. III, 85

ADORER. Culte de latrie. Chanson attribuée à JESUS-CHRIST. Danse sacrée. Cérémonies. 88

ADULTERE. 95

Mémoire d'un Magistrat, 99. Mém. pour les Femmes. 103

Suite du Chapitre sur l'Adulère. 105

Réflexion d'un Père-de-famille. 107

AFFIRMATION PAR SERMENT. ibid.

AGAR. 109

AGE. III. Calcul de la vie. 113

AGRICULTURE. 118

Des livres pseudonymes sur l'économie générale. 119

De l'exportation des grains. 122

T A B L E.

<i>De la grande & petite culture.</i>	123
<i>Des défrichemens.</i>	124
<i>De la grande protection due à l'agriculture. Relation de la cérémonie du grand jour du labourage à la Chine.</i>	127
AIR. SECTION I.	131
<i>Raisons de ceux qui nient l'Air.</i>	134
SECTION II. Vapeurs , exhalaisons.	137
<i>Que l' Air ou la Région des Vapeurs n'apporte point la peste.</i>	140
<i>De la puissance des Vapeurs.</i>	141
ALCHIMISTE.	143
ALCORAN, ou plutôt LE KORAN. SECT. I,	145
SECT. II,	152
ALEXANDRE. 158. ALEXANDRIE.	167
ALGER.	171
ALLEGORIE.	174
ALMANACH.	179
ALOUETTE.	186
AMAZONES.	188
AME. SECTION I.	193
SECTION II. Des doutes de Locke sur l'ame.	201
SECTION III. De l'ame des Bêtes & de quelques idées creuses.	205
SECTION IV. Sur l'ame & sur nos ignorances.	210
SECTION V. Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.	214
SECTION VI. Du besoin de la révélation.	217
SECTION VII. Des ames des Sots & des Monstres.	219
SECTION VIII. Critique de diverses opinions. Apologie de Locke.	222
SECTION IX.	232

T A B L E.

SECTION X. De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame. Fragment.	242
SECTION XI.	244
AMERIQUE.	257
AMITIÉ.	257
AMOUR. 258. AMOUR DE DIEU.	263
AMOUR-PROPRE.	267
AMOUR SOCRATIQUE.	268
AMPLIFICATION.	277
ANA, ANECDOTES.	288
<i>Anecdote hazardée de du Haillan.</i>	298
<i>Anecdote sur Charles-Quint.</i>	ibid.
<i>Autre Anecdote plus hazardée.</i>	299
<i>Anecdote sur Henri IV.</i>	ibid.
<i>De l'abjuration de Henri IV.</i>	ibid.
<i>Autre bévue sur Henri IV.</i>	300
<i>Bévue sur le maréchal d'Ancre.</i>	302
<i>Anecdote de l'Homme au masque de fer.</i>	304
<i>Anecdote sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances.</i>	306
<i>Petite Anecdote.</i>	307
<i>Anecdote sur le Testament attribué au cardinal de Richelieu.</i>	ibid.
<i>Autres Anecdotes.</i>	310
<i>Anecdote ridicule sur Théodoric.</i>	312
<i>Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.</i>	313
<i>Anecdote sur Louis XIV.</i>	ibid.
<i>Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs Anecdotes.</i>	314
<i>Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite.</i>	322
<i>Autre Anecdote sur un Jésuite Chinois.</i>	324

T A B L E.

ANATOMIE.	326
ANCIENS ET MODERNES.	329
<i>Du chevalier Temple.</i>	334
<i>De Boileau & de Racine.</i>	336
<i>De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.</i>	342
<i>D'un passage d'Homère.</i>	345
ÂNE.	352
<i>De l'âne d'or de Machiavel.</i>	356
<i>De l'âne de Vérone.</i>	357
ANGE. SECTION I. Anges des Indiens, des Perses, &c.	359
<i>Premier Chapitre du Shasta.</i>	360
<i>Second Chapitre du Shasta.</i>	ibid.
<i>Chapitre trois, De la chute d'une partie des Anges.</i>	361
<i>Chapitre quatre, Châtiment des Anges coupables.</i>	362
<i>Précis du cinquième Chapitre.</i>	ibid.
<i>Des Anges des Perses.</i>	363
<i>Des Anges chez les Hébreux.</i>	364
<i>Savoir si les Grecs & les Romains admirent des Anges.</i>	367
SECTION II, 368.	
SECTION III,	371
ANGLICANS. De la religion anglicane.	375
ANNALES.	378
ANNATES.	382
ANNEAU DE SATURNE.	385
ANTI-LUCRECE.	386
ANTIQUITÉ. SECTION I.	390
SECTION II. <i>De l'antiquité des usages.</i>	394
SECTION III. <i>Fêtes instituées sur des chimères.</i>	398
SECTION IV. <i>De l'antiquité des fêtes, qu'on pré-</i>	

T A B L E.

<i>tend avoir toutes été lugubres.</i>	399
SECTION V. <i>De l'origine des Arts.</i>	401.
ANTI-TRINITAIRES.	404
ANTHROPOMORPHITES.	408
ANTHROPOPHAGES.	SECTION I, 410
SECTION II, 412.	SECTION III, 412.
APIS.	424
APOCALYPSE. SECTION I, 425. SECTION II,	428
APOCRYPHES.	432
<i>De la vie de Moïse , livre apocryphe de la plus haute antiquité.</i>	436
<i>Fragment de la vie de Moïse.</i>	437
<i>De la mort de Moïse.</i>	442
<i>Livres apocryphes de la nouvelle loi.</i>	444
<i>Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle.</i>	447
APOINTÉ, DESAPOINTÉ.	466
APOINTER, APOINTEMENT. <i>Terme de palais.</i>	467
APOSTAT.	468
<i>Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du Temple de Jérusalem sous l'empereur Julien.</i>	472
APOTRES. <i>Leurs vies , leurs femmes , leurs enfans.</i>	476.
<i>Les Apôtres étaient-ils mariés ?</i>	477
<i>Des enfans des Apôtres.</i>	478
<i>Où les Apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?</i>	480
<i>Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les Apôtres & les premiers disciples.</i>	488
APPARENCE:	492
APPARITION.	495
APROPOS , L'APROPOS.	501

T A B L E.

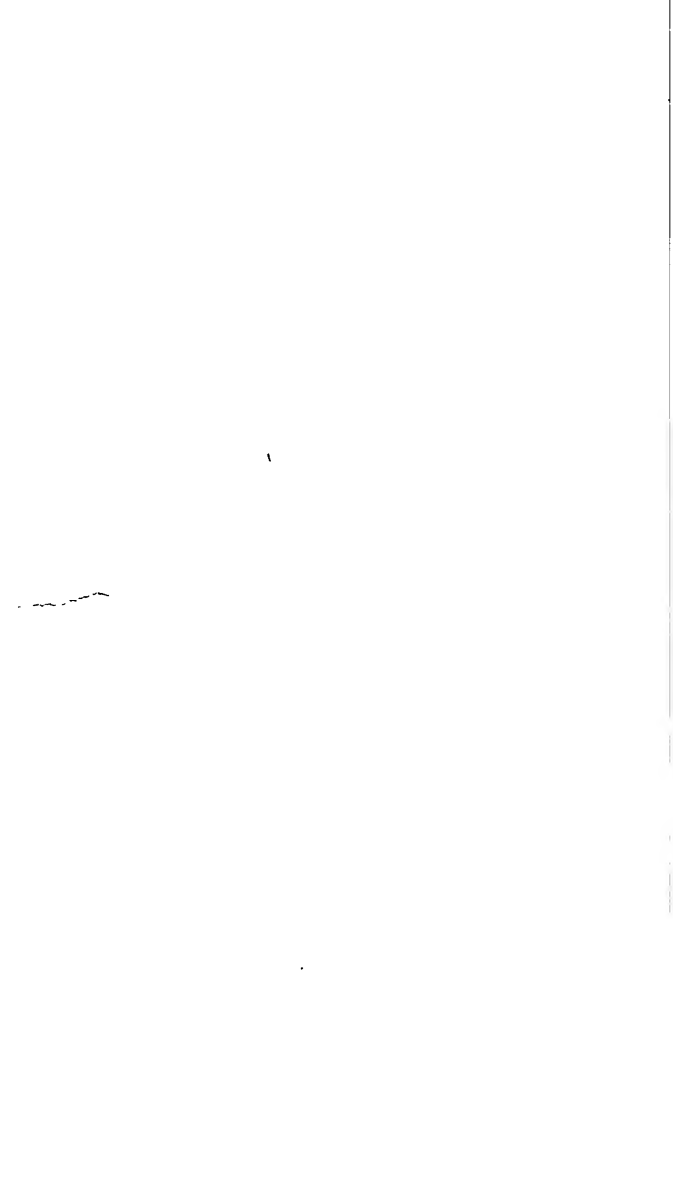
ARABES ; & par l'occasion du livre de Job.	503
<i>De l'arabe Job.</i>	507
ARANDA. Droits royaux , jurisprudence , inquisition.	510
ARARAT. Déluge.	513
ARBRE A PAIN.	516
ARBRE A SUIF.	519
ARC. Jeanne d'Arc , dite la Pucelle d'Orléans.	520
ARDEUR.	527
ARGENT.	528

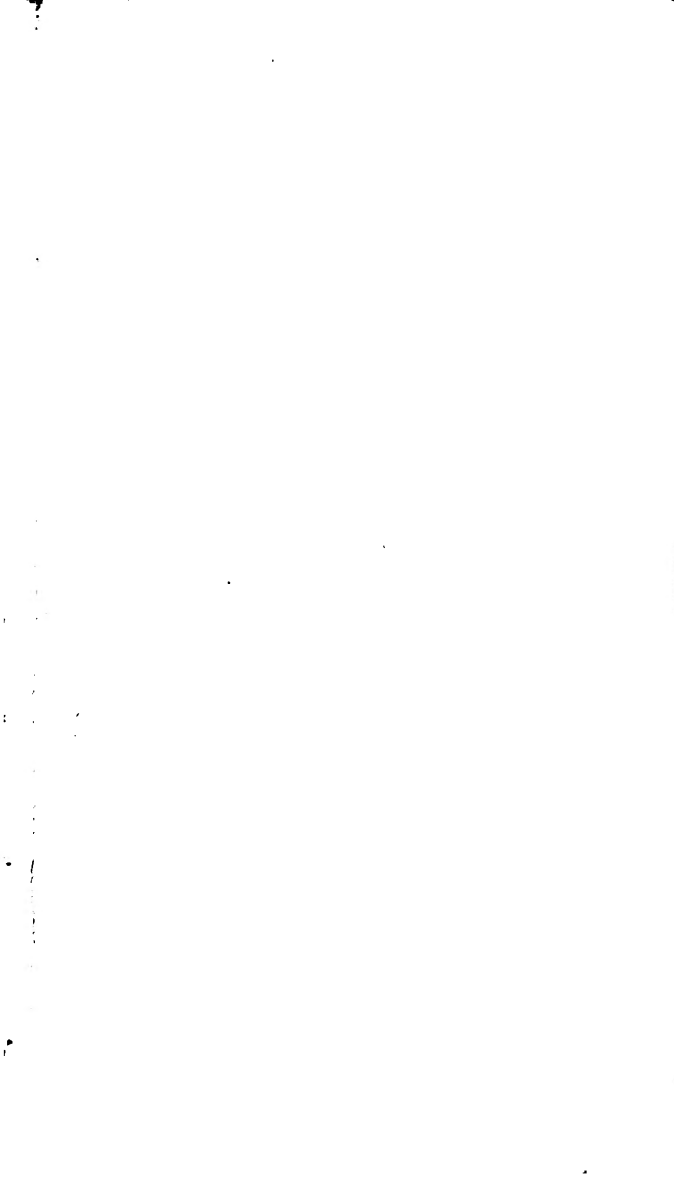
Fin de la Table du Tome I^{er}.

N. B. Page 140 , ligne 14 , lisez région au lieu de religion , qui s'est glissée dans plusieurs exemplaires.

S m.







**THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT**

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

11
FEB 1 1885

AUG 7 - 1885

FORM 410



